Ovidius IV, 324

813060

1981
29945

LA REPVBLIQVE D'VTOPIE, PAR THOMAS MAVRE, CHANCELIER D'ANGLETERRE,

813060

Oeuure grandement vtile & profitable, demonstrant le parfait estat d'vne bien ordonnee politique:

Traduite nouuellement de Latin en Françoys.

A LYON,
Par Iean Saugrain.
M. D. LIX.

DIZAIN.

Si on voyoit le Poëte renaistre
Qui ha décrit les Champs Elysiens:
Je pense & croy, qu'il voudroit décognoistre
Ce terme là: & diroit qu'es vers siens
Il auoit mis les champs Vtopiens:
Je dy cecy: Car quand bien on lira
Les saintes mœurs d'Vtopie, on dira
C'est paradis au pris du lieu ou sommes.
Touchant les gens, on les estimera
Estre espritz saintz, plustost que mortelz hommes.

ADVERTISSEMENT DECLARATIF DE L'OEVVRE.

Par M. B. A.

COMME les Anciens Poëtes ſouz la fabuleuſe mythologie ont couuert, & adombré la vraye Philoſophie: Ainſi le prudent Chancelier d'Angleterre S. THOMAS MAVRE ſouz vne feinte narratiõ de la nouuelle iſle D'VTOPIE, ha voulu figurer vne morale Republique, & treſparfaite politique: voire ſi treſparfaite que iamais telle ne fut, ne eſt, ne parauenture ſera. Car à la maniere que les graues Stoïques, ont figuré leur parfait Sage, & le treſeloquent Ciceron ha formé ſon parfait Orateur: deſquelz la deſcription eſt tant ſouueraine, que telz Sages, & telz Orateurs ne furent onques veuz, ne ſe voyent à preſent: ne ſont eſperez à l'aduenir: mais telz les ont depeintz qu'il les conuiendroit eſtre en leur abſoluë perfection, ſi l'imbecilité humaine y pouoit arteindre. A L'image deſquelz ceux qui plus pres aduiendront plus excellens en Sapience, & en art Oratoire eſtimez ilz ſerõt: Ainſi le magnifique Thomas Maure treſſubtil

ouurier de ingenieuſement inuenter, & de bien dire: ſouz fiction Chorographique d'vne iſle nouuellement trouuee, & treſciuilement regie, ha coloré l'Image d'vne treſexcellente police de Republique, non certes telle, qu'elle ait iamais ainſi eſté, ou ſoit en nul lieu: mais telle qu'en tous lieux elle deuroit eſtre: Et pource il l'ha nomme, LA REPVBLIQVE D'VTOPIE, c'eſt à dire de nul lieu: & Monſieur Bude en ſa magnifique epiſtre liminaire de lœuure, lha nõme VDEPOTIE, c'eſt à dire, qui ne fut iamais. Tous deux donnans à entendre que en nul lieu, & en nul temps ne fut, & n'eſt & ne ſera vne telle & ſi bien formee Republique: & encores ſouz telle couleur reprenãs les defaux des Politiques, qui ſont à preſent toutes peruerties & corrõpues, en leur repreſentant au vif le patron de ceſte Vtopique, auquel pour les amender & ameliorer, il les faudroit conformer, & les imiter le plus pres qu'il ſeroit poſsible. Mais conſiderant ce prudent Chancelier Anglois, que telle reprehẽſion, & exẽplaire reformation des gouuernemens, ne ſeroit agreablement receuë en plate forme de nue & découuerte demonſtration: Affin de la rendre plus plaiſante, plus agreable, & plus acceptable,

il

il l'ha voulu figurer souz nouuelle & étran ge histoire, qu'il feint auoir entendu d'vn étrangier peregrinateur, & lointain voyageur, qu'il nomme RAPHAEL HYTHLODAEVS: Et cela fait-il si subtilement, y donnant couleur de verisimilitude historiale: que lon diroit proprement estre vn vray recit, entendu par autruy, des lieux, personnes, & choses, qui sont en nature, combien que ce n'est qu'vn contemplatif argument, tresbon & tresraisonnable, inuenté par ce grãd personnage Londrois THOMAS MAVRE: comme manifestemẽt en donnent indice les noms Grecz cõuenablement imposez aux personnes & aux choses, car VTOPIE est à dire nul lieu, nom de Isle phantastique qui en nul lieu ne se trouue, ny en la Geographie, ny au monde: ne la situation d'icelle Isle, comme l'Auteur mesme, & M. Bude, & Pierre Gilles en leurs epistres Latines le donnent à entendre, disans par maniere de couuerture, auoir oblié de demander à HYTHLODAEVS, en quelle mer & region, & souz quel Climat est celle Isle situee. Ioint qu'il apert celuy HYTHLODAEVS estre vn personnage feint & introduit expressemẽt souz vn nom imposé à plaisir, HYTHLODAEVS, si-

gnifiant en Grec: facteur de non veritables & plaisans propos: lequel en propre nom il appelle RAPHAEL, nom d'vn Ange spirituel, signifiant que de son propre & bon esprit, ha esté inuentee ladite Republique de nul lieu. Les autres vrays personnages introduitz assistãs au discours de Raphaël, qui sont Clemẽt, & Pierre Gilles d'Anuers, celuy pour qui Erasme ha écrit l'Epithalame: sont adiointz comme témoins, pour mieux déguiser & rendre plus vray semblable la controuuee bonne inuention, en forme de historiale narration: tendant à delectable & vtile fin de remonstrer par vn plaisant discours, les fautes des Republiques presentes, & figurer vn Archetype parfait de vraye Politique, auquel les autres se deuront conformer, ou pour le moins le plus pres que possible sera en approcher.

DV DISCOVRS FAIT par RAPHAEL HYTHLODAEVS, Sur le tresbon & parfait eſtat de Republique, par excellent homme THOMAS MAVRE, Citoyen & Vicomte de Londres, & Chancelier d'Angleterre.

PREMIER LIVRE.

Comme n'agueres le treſ inuincible Roy d'Angleterre Henry huitiéme de ce nom, autant decoré & orné de tout ce qui appartient à vn excellent Prince, qu'il eſt poſsible, euſt quelque differét auecques Charles ſereniſsime Prince de Caſtille, pour vn affaire qui n'eſtoit de petite importance: pour traiter & appointer d'iceluy, il m'enuoya en ambaſſade en Flandres en la com

Cuthbert Tūſtal ſecretaire du Roy d'Angleterre.

pagnie de Cuthbert Tunſtal, homme incomparable, lequel il auoit fait n'y auoit long temps ſon premier ſecretaire, à la grande réiouiſſance d'vn chacun: des louanges duquel ie me tairay à preſent, non pas que i'aye crainte que l'amitié ne ſoit témoin de bonne foy: mais pource que ſa vertu & doctrine eſt plus grande, que mon pouuoir n'eſt de le ſauoir biẽ celebrer & diuulguer: d'auantage elle eſt ſi cogneuẽ & clere par tout, qu'il ne m'eſt beſoin de la plus éclarcir: ſi ie ne vueil eſtre veu vouloir illuſtrer (comme on dit communement) le ſoleil auec vne torche.

Ceux à qui ledit Prince de Caſtille auoit donné charge de compoſer ledit negoce, eſtoyent tous gens d'excellence, qui vindrent au deuant de nous à Bruges (car là il eſtoit

eſtoit accordé) & entre autres s'y trouua le Lieutenant de Bruges, homme magnifique, eſtant chef du party du Prince de Caſtille: & Georges Tenſic, Preuoſt de Caſsilete, comme le cueur & la bouche qui deuoit faire la réponce, perſonnage de nature & d'art treſeloquent, & en outre grand Legiſte, & pour manier les affaires excellent ouurier, tant par ſon bel eſprit, que par couſtume, experience & vſage.

Or apres que nous fuſmes deux fois trouuez enſemble, & que nous ne peuſmes accorder de quelques affaires, ilz prindrent cõgé de nous pour quelques iours, & s'en allerent à Bruxelles pour ſauoir la reſoluë réponce de leur Prince. Cependant ie me tranſportay à Anuers (pour quelques affaires) & comme i'eſtoy en ce lieu, Pierre Gilles natif de la-

dite ville, ieune personnage, de credit, colloqué en honneste estat entre les siens, (combien qu'il euſt encores mieux merité) ſouuent entre autres me vint voir, mais ie ne veiz onc homme dequoy ie fuſſe plus recreé. Car certes ie ne ſay ſi ce ieune homme icy eſt ou plus docte, ou mieux moriginé, comme celuy qui eſt tresbon & treſſauant, courtois enuers tous, & ſingulierement enuers ſes amis, d'vn cueur enclin, d'vne amour, d'vne fidelité, & d'vne affection tant pure, qu'à grand' peine trouueroit on en tout le monde vn ou deux perſonnages comparables à luy en toutes ſortes d'amitié. En luy eſt humble modeſtie, Il n'eſt point faint, ains ſimple & prudent, vn parler brief & rond, vn propos tant facecieux ſans nuire à perſonne, qu'il me diminua pour la plus grande

grande part, en ſon amoureuſe frequentation & doux entretien, le deſir que i'auoye de reuoir mon païs, ma maiſon, ma femme, & mes enfans, dont i'eſtoy en grande doute & ſoucy, car il y auoit plus de quatre mois que i'eſtoy abſent.

Or comme quelque iour i'eſtoy en l'Egliſe de noſtre Dame (qui eſt vn fort beau temple, bien honoré & frequẽté du peuple) pour illec ouyr la meſſe, icelle acomplie preparant mon retour à mon hoſtelerie, de cas d'auenture i'auiſay ledit Pierre Gilles qui deuiſoit auec quelque amy étrangier, deſia aagé, ha le viſage haſlé, longue barbe, & ſon manteau pendant de deſſus ſes épaules aſſez nonchalãmẽt, qui à ſon habit & viaire me ſembla eſtre vn Marinier. Or quãt Pierre Gilles eut ietté lœil ſus moy il me vient ſaluer, & ainſi que

ie

ie me disposoy à luy répondre, il me rompit vn peu ma parole, disant: Amy vois tu ce personnage là (me mõstrãt celuy auec lequel ie l'auoy veu parler) ie le vouloy mener à ton logis. Pour l'amour de toy (dis ie) il eust esté le tresbien venu: Mais (dit-il) si tu le cognoissois, pour l'amour de luy tu luy eusse fait bon recueil. Certes entre les viuans il n'y ha hõme mortel, qui pour le iourd'huy te seust autant narrer d'histoires d'hõmes & terres incognues, comme il fera: dequoy ie te cognoy estre fort desireux d'ouir telles choses. Adonc ie luy dy, Ie n'auoy donc point mal deuiné, car des que ie le vy, ie le iugeay estre quelque viel pilot de nauire: Tu estois bien loin de ton conte (dit il:) Bien est il vray que cestuy ha esté sur la Mer, non comme Palinurus, mais comme Vlixes,

ou

ou comme Platon. Il se nóme Raphaël, & le surnó de sa race est Hythlodæus, personnage non indocte en la langue Latine, en Grec tressauãt, ou il ha plus estudié qu'en Latin, pource qu'il s'estoit totalemẽt adóné à Philosophie: car on ne trouue entre les écrits Latins touchant Philosophie, chose qui soit d'eficace, fors quelque chose qu'en ha fait Senecque & Cicerõ. Dõc cestuy Portugalois delaissa tout ce qu'il luy pouuoit apartenir de son patrimoine à ses freres, & pour la bonne enuie qu'il auoit de voir le monde se accompagna d'Americ Vespuce, & ha esté touſiours son compagnon aux trois derniers de ces quatre Nauigages qu'on lit maintenant çà & là, sinõ qu'au dernier il ne reuint point auec ledit Americ, lequel il pria tãt & importuna qu'il fut du nombre des

des vingt & quatre compagnons, delaissez au chastel neuf, construit es dernieres fins des terres neuues, pour y faire demeure. Ainsi il demeura auec lesditz compagnons, affin qu'on obeist à sa fantasie, lequel est plus soucieux de sa peregrinatiõ, que du lieu ou il pourroit estre enseuely, ayant continuellement en la bouche ce mot:

Apothemes.

Qui pour couurir ses os n'ha nul tõbeau:
Pour couuerture il ha le Ciel tãt beau.

D'auantage disoit qu'il n'y auoit point plus long chemin du fond de la Mer iusques en Paradis, que du coupeau de la terre ou autre lieu. Certes si Dieu ne luy eust bien aidé sa fantasie luy eust cousté bien cher.

Apres donc qu'il se fut departy d'auec Vespuce: il print de compagnie cinq Castillans ses compagnõs, auec lesquelz passa par tout plein de

regions:

regions: finalement de merueilleuſe fortune fut porté en l'iſle de Taprobane, puis paruint en Calicquut, ou il trouua bien apoint quelques nauires de Portugalois, qui outre ſon eſperance le reporterent en ſon païs de Portugal.

Apres que ledit Pierre m'eut dit ces choſes, ie le remerciay de m'auoir fait ce biẽ d'auoir eu cet égard, que i'euſſe le plaiſir d'ouyr les propos de cet homme, leſquelz il eſperoit m'eſtre agreables. Ces choſes faites, ie me tourne vers Raphaël, puis apres que nous euſmes ſalué l'vn l'autre, & tenu les deuis qu'on a accouſtumé de tenir à l'arriuee, quand on fait la reuerence à quelque amy, nous trãſportámes à mon logis, de là, nous allámes ſeoir au iardin ſus vn ſiege qui eſtoit fait d'herbes, & commençámes à deuiſer

ſer: entre autres choſes, ledit Raphaël nous conta qu'apres que Veſpuce fut party, luy & ſes compagnons dequoy i'ay parlé deuant, qui eſtoyent auec luy demourez au chaſtel des fins de terre neuue, paruindrent en tout plein de païs étranges, & comme petit à petit en parlant doucement auec les gens deſditz païs ſe donnerent à cognoiſtre, de ſorte que maintenant ſans danger familierement conuerſent auec ledit peuple. D'auantage nous dit comme ilz entrerent en la grace de quelque Prince, dont i'ay oblié le païs & le nom, par la liberalité duquel, leur eſtoyét miniſtrez viures, & toutes autres choſes requiſes à faire le voyage de luy, & de cinq ſiés compagnons. Quand ilz ſe mettoyét ſur terre il leur faiſoit bailler chariot, pour les porter, puis quand eſtoit

eſtoit beſoin de ſe mettre ſur l'eau il vſoyent de nauires. Outre leur eſtoit touſiours baillé certaine & fidele guide de par ledit prince qui les conduiſoit aux autres princes, & les recommandoit.

Or apres auoir cheminé pluſieurs iours, dit qu'ilz trouuerent quelques villes & citez fort peuplees, & aſſez bien regies & riglees ſouz la ligne de l'Equinoxe decà & delà, des deux coſtez, autant que la voye du Soleil peut quaſi comprendre d'eſpace, ce ne ſont que grans deſers bruſlez de chaleur cõtinue, de tous coſtez y ha vn regard, & vne apparẽce de choſes triſtes, horribles, ſans culture & ordre: le tout habité de beſtes cruelles, ſerpens, ou hommes, qui ne ſont certes moins cruelz & dangereux que leſdites beſtes.

Puis nous dit ledit Raphaël que

quand ilz furent passez lesdits desers, & païs inhabitez, ilz trouuerẽt vn païs qui petit à petit changeoit, & s'adouciſſoit: l'air en ce lieu estoit moins âpre, la terre douce & ioyeuse de verdeur, les animaux plus humains. Finalement vindrent à trouuer peuples, villes & citez, ou se demenent marchandises & trafiques, non seulement entre les voisins, ains auec les nations fort élongnees & separees, tant par mer que par terre. Parquoy ilz eurẽt liberté & puissance de visiter maintes terres, tant dedans que dehors ledit païs, & mesme nulle nauire n'estoit dressee, & equipee à quelque nauigage que ce fust, ou luy & ses compaignons ne fussent receuz de bien bon cueur.

Aux premieres Regions ou ilz entrerent, les nauires estoyent faites à fond de cuue, & auoyent les voiles

tresse

treſſees de Ioncz, ou de vimes: en autres endroitz les voiles eſtoyent de cuir. Puis trouuerent autres nauires, dont le fond eſtoit en aguiſant, & les voiles de chanure, toutes ſemblables à celles de noſtre païs. Les Pilotes ſe recognoiſſoyent tresbien aux étoiles, & à la mer auſſi. Mais il contoit, que merueilleuſement ilz luy ſauoyent grand gré pour leur auoir mõſtré l'vſage de la pierre calaminaire, & du quadrant, de quoy ilz eſtoyent ignorans au parauant, pourtant quand ſe mettoyent en la mer, c'eſtoit auec crainte, & ne ſi oſoyent expoſer fors quaſi qu'au temps d'Eſté, mais maintenant pour la confiance qu'ilz ont de ceſte pierre, ilz ne craignent à nauiger, meſme en Hyuer, ne ſe ſoucians du peril, & plus aſſeurez, que ſeurs: tellement qu'il y ha dan-

ger que ceſte choſe qui eſtoit eſtimee par eux leur eſtre à l'auenir vn grãd bien, icelle meſme ne leur ſoit cauſe de grans maux par leur imprudence. D'expliquer tout ce qu'il diſoit auoir veu en chacun lieu, la choſe ſeroit longue, puis ce n'eſt pas ce que i'ay entreprins en ceſte œuure, nous reciterons poſsible cela à vn autre endroit, & ſingulierement ce qu'il ne ſera vtile de ne mettre en oubly, comme les choſes que ledit Raphaël auoit veuës vers maintz peuples viuans ciuilement, leſquelles eſtoyent prudentement & droitement aminiſtrees & regies.

Nous enquerions curieuſement de toutes ces beſognes là, & ledit Raphaël nous en contoit ioyeuſement & volontairemẽt. Point ne fut queſtion de l'interroger des monſtres qui pourroyent eſtre en icelles regions,

giõs, car il n'eſt riẽ moins nouueau, pour ce qu'on trouuera preſque en tous lieux des Sciles, des Celenes rauiſſans, des Leſtrigons mangeurs de peuples, & telles manieres de cruelz monſtres, mais de citoyens bien moriginez, & ſagement inſtruis, on n'en trouuera pas par tout. Quand au reſte ainſi qu'en ſon recit il toucha de maintes choſes mal menees en ces terres Neuues, auſsi recita il de maintes beſognes, dont on pouuoit prendre exemple idoines pour corriger les abus des villes, natiõs, païs & royaumes de pardeça, dequoy ie parleray (comme i'ay dit en vn autre lieu) Maintenant mon intention eſt ſeulemẽt reciter les choſes qu'il racontoit de la maniere de viure, bon regime, & belle police des Vtopiẽs, cõbien que i'aye fait ce petit preambule deuãt alegué, par lequel ie ſuis

finalement paruenu à faire mention de leur republique. Apres que Raphaël eut treſprudẽtemẽt fait narré des abus qui ſe commetoyent cà & là, en tous lieux beaucoup, & pareillement des choſes que nous gardõs, & qu'ilz gardent auſsi ſagement & diſcretement, en l'oyant cõter vous euſsiez dit qu'il euſt veſcu toute ſa vie en tous les païs ou il auoit eſté tant ſauoit bien les meurs, couſtumes, & loix d'vn chacun. Adõc Pierre s'emerueillant de cet homme, dit, Certes amy Raphaël, ie m'ébahy que tu ne te metz auec quelque Roy ou Prince, ie n'en cognoy aucun de qui tu ne fuſſes bien aimé, cõſideré que tu pourrois non ſeulement par ta doctrine, & cognoiſſance de tant de païs & nations que tu has veuz, leur donner paſſetemps: ains auſsi les inſtruire d'exemples, & aider de ton conſe

conſeil. En ceſte maniere tu pouruoirois tresbien à tes affaires, & ferois tous tes parens riches. Quant eſt de mes affins (dit il) ie n'en ſuis pas beaucoup émeu, car i'ay fait mon deuoir enuers eux aſſez ſuffiſamment, & moy eſtãt encores ieune, en pleine ſanté, & diſpos, ay departy mon bien à mes parens & amis, ce que ne font communement autres perſonnages, ſinon quand ilz ſont vieux, ou malades, qui ne delaiſſent leurs biens, fors quand ne les peuuent plus retenir. Pourtant mes parens & amis ont occaſion de ſe contenter de ceſte mienne liberalité enuers eux, & pour l'auenir qu'ilz ne penſent pas que ie me mette en la ſeruitude des Princes & Roys pour leur amaſſer des biẽs.

Voila de beaux motz (dit Pierre) Certes mon propos n'eſt pas que tu

les ſerues, ains que tu leur aides & donnes confort, c'eſt comme ie l'entens, en quelque ſorte que tu prennes la choſe, voy la la voye comme tu peux profiter à autruy, non ſeulement en particulier, ains publiquement: d'auantage ton eſtat & condition en ſeroit plus heureux, la ma condition n'en ſeroit mieux fortunee (dit Raphaël) par ceſte voye, pour ce que mon cueur y repugne, & puis ie vis en liberté & à mon plaiſir, ce que gueres de gros Millourtz ne font.

C'eſt aſſez aux Princes & Roys de ſe ſeruir de ceux qui deſirent ſur toutes fins paruenir à grande puiſſance, & auoir leur amitié, ne penſe pas qu'ilz eſtiment auoir grande perte, quand ilz ſeront priuez d'vn tel homme que moy ou de mes ſemblables. Lors ie commençay à dire,

il eſt

il eſt bien manifeſte amy Raphaël, que tu n'es pas grandement conuoiteux de richeſſes,& haut eſtat.

Certes ie ne priſe & honore pas moins vn homme de ta fantaſie que le plus gros ſeigneur d'entre eux. Quand au reſte il me ſemble que tu ferois choſe digne & conuenable à toy,& à ton tant noble & vray Philoſophique courage, ſi tu te diſpoſois à apliquer ton engin & induſtrie à la republique, combien qu'en ta perſonne tu y enduraſſes & ſoufriſſes quelque incommodité & repugnãce,laquelle choſe tu ne pourrois faire auec plus grand fruit,que de te condeſcendre à eſtre Conſeillier de quelque grand Prince,ce que ie cognoy que tu ferois bien, & luy perſuader choſes honneſtes & droiturieres.Veritablement la ſource de tous biens & maux redonde du

Prince au peuple, ainſi que d'vne fontaine continue & perdurable.

En toy repoſe & giſt doctrine tant parfaite & accomplie, & ſi grande cognoiſſance des choſes, que ſans grand vſage & enſeignement tu pourrois faire l'office d'vn excellẽt Senateur Royal. Tu faux en deux manieres (dit il) amy Morus: premierement en moy, puis en la choſe meſme, car ie n'ay pas la puiſſance que tu me donnes, & ſi elle eſtoit en moy (combien que ie ne ſauroy en rien auancer le bien public) i'aporteroy ennuy & facherie à mon eſtude, & tranquilité de penſee. Ne cognois tu pas que les Princes preſque tous, plus volontairement s'occupent aux exercices belliques (ou ie n'entens rien, & ne deſire y rien cognoiſtre) qu'aux bons ars de paix, & trauaillent beaucoup plus, de

conq

conqueſter par voyes licites & illicites, nouueaux royaumes, que de bien regir ceux qu'ilz poſſedent?

D'auantage les Conſeilliers qui ſont au tour des Princes, ſont ſi ſages, qu'ilz n'ont que faire de gens ſages: ou ilz penſent tant eſtre ſages, qu'il leur deplaiſt d'aprouuer le conſeil d'autruy: fors de ceux là aux dits deſquelz (combien qu'ilz ſoyent ſans raiſon) ilz s'acordent, & blandiſſent, penſans que par leur flaterie, que ceux cy s'efforceroyent les mettre en la grace du Prince, puis chacun ha quaſi ce vice de nature, qu'il aime & eſtime ſon inuention. Le corbeau eſt ſi amoureux de ſes petis, qu'il penſe n'eſtre au monde plus beaux oiſeaux, le ſinge en fait de meſme, ſi quelqu'vn en la compagnie de telz gens, ou de

gens

gens enuieux, ou arrogans, allegue quelque chose, qu'il ha leu auoir esté fait en autre temps, ou qu'il ha veu en autres regions & lieux, ceux qui écoutent cela, font ne plus ne moins que si l'opinion de leur sagesse se perdist, & comme s'on les estimoit estre folz, s'il ne sont sufisans pour trouuer quelque chose pour blámer l'inuention d'autruy. Si ces choses leur defaillent ilz viennent à ce point, & disent, Noz maieurs anciẽs ont fait ainsi, & telles choses leur ont esté agreables. Pleust à Dieu que nous fussions aussi sages comme il ont esté. Donques apres auoir dit ce propos, comme si ce fust vne conclusion se taisent: voulãs quasi dire que c'est grand dangier, si aucun est trouué plus prudent que noz anciens.

S'ilz ont consulté d'vn affaire discrete

ſcretement & diligemment, treſuolontairement nous permetons que la choſe ſoit en valeur & prix, au contraire s'ilz ont paſſé par vne choſe, laquelle on euſt peu faire plus prudentement, qu'ilz n'ont fait, ce neanmoins nous ne voulons paſſer plus outre & retenons ceſte occaſion étroitement, comme ſi ce ne fuſt mal fait de faire mieux.

Donques ie me ſuis trouué ſouuẽt entre aucuns perſonnages qui auoyent ces foles opinions là, & iugemens orgueilleux, ſans raiſon, & facheux, & principalement vne fois en Angleterre.

Ie te ſuplie (dy ie) raconte moy, ſi tu has eſté autre fois en noſtre païs? ouy dit il i'y ay hanté quelque temps, bien toſt apres que les Anglois occidentaux qui auoyent meu guerre ciuile contre leur Roy, furent

rent refrenez, à leur grande perte,& pitoyable occision.

Ce pendant Iean Morton Archeuesque de Cantorbie, Cardinal & Chancelier d'Angleterre me fit beaucoup de plaisir, & d'honnesteté dont ie me tiens encores grandement tenu à luy. C'estoit vn personnage (amy Pierre, ie ne diray rien que Morus ne cognoisse) de grande authorité, prudent & vertueux,il estoit de moyenne stature, & combien qu'il fust desia bien vieil, si se maintenoit il tresbien, sa face estoit reuerente, non redoutable,il n'estoit d'accez difficile : mais graue & constant, son plaisir estoit aucunefois de parler plus âprement que de coustume, à ceux qui se presentoyent deuant luy aux requestes, ce qu'il ne faisoit par fierté & felonnie,ains pour experimenter

ter la promptitude & alaigreté de cueur & d'esprit qu'vn chacun pouuoit auoir, dequoy il se recreoit, comme d'vne vertu, qui luy estoit naturelle, voisine, & proche, pourueu que le supliant ne fust exhonté. Certes il honoroit & prisoit ceste perfection de promptitude, comme chose idoine à gouuerneurs & aministrateurs de republique, sa parole estoit bien acoutree & d'eficace, il estoit grād legiste, il auoit vn esprit incōparable, la memoire si excellēte q̄ c'estoit chose d'amiratiō. L'excellēt naturel q̄ estoit en luy, en exerceant & aprenāt luy auoit pduit telles graces. Lors que i'y estoy, il sembloit q̄ le roy, & mesme toute la republique se cōfiast & apuyast au cōseil d'iceluy. En sa grāde ieunesse soudain de l'ecole fut ietté à la cour, ou toute sa vie vacqua à grosses charges, &

en ce

en ce lieu, peut auoir certaine experience des varietez de fortune, qui le tempesta aſsiduement, pourquoy il aprint vne prudence mondaine, auec pluſieurs grans perilz, laquelle par telz moyẽs aprinſe & receuë, facilement ne ſe pert pas. Comme d'auenture i'eſtoy quelque iour à ſa table, vn certain perſonnage lay, ſauant en voz loix y aſsiſtoit, ie ne ſay pas ou il auoit trouué occaſion de parler, mais il commença à louër diligemment l'âpre iuſtice qu'on faiſoit illec des larrons, en racontant qu'en d'aucuns endroitz pour vne fois on en auoit pendu vingt à vn gibet, & pourtant diſoit qu'il s'émerueilloit d'auantage qu'il en eſtoit tant par tout, & dont leur venoit ce malheur, veu que peu échapoyent de ce ſuplice. Adonc ie voy dire (certes ie fu aſſez hardi de

Des loix peu equitables.

parler

parler franchement & librement en la table de ce Cardinal) Ne t'ébahy point Seigneur, car ceſte punition de larrons n'eſt iuſte ne raiſonnable, & ne profite en rien à la Republique. Elle eſt trop cruelle pour venger le larcin, & n'eſt ſufiſante à le refraindre. Veritablement vn ſimple larcin n'eſt point ſi grand crime, qu'on en deuſt perdre la vie, & la peine n'eſt point ſi griéue qu'elle puiſſe garder les larrons de dérober, conſideré qu'ilz n'ont point d'autre meſtier pour viure: pourtant en cet affaire non vous ſeulement, mais la plus grande part du monde eſtes veuz enſuiuir les mauuais maiſtres d'eſcole, qui batent plus volõtiers leurs diſciples, qu'ilz ne les enſeignent. On eſtablit punitions griéues & terribles à vn larron, & on deuroit pluſtoſt pour-

Comme on doit mettre ordre qu'il ne soit poīt tant de larrons.

uoir d'honneste maniere de viure, affin que les larrōs n'eussent si grāde necessité & occasion de dérober, & d'estre pēduz. On y ha (dit il) assez pourueu, pourquoy sont faitz les mestiers & le labourage? on peut gagner sa vie à celà & la sauuer, si on ne veut tout de gré estre méchāt.

Tu n'échaperas de moy ainsi. Premierement laissons ceux qui souuent reuiennent en leur maison naurez & mutilez des guerres ciuiles, ou d'estrange conflit, comme il est aduenu depuis peu de temps du retour de la bataille de Cornouaille, qui ha esté faite en vostre païs, & pareillement de celle qui ha esté menee contre les François n'y ha gueres. Ceux cy ont exposé leur corps pour leur Prince & la Republique, & foiblesse ne leur souffre d'exercer les mestiers deuant

alleg

alleguez, & l'aage ausi ne permet qu'ilz en aprennent de nouueaux. Delaissons par semblable ceux qui reuiennent de la guerre quand trêues sont donnees. Contemplons les choses qui aduiennent quotidiennement. Il est si grand nombre de gentilz hommes, qui tous seulz ne viuent oisifz, ains entretiennent grosse tourbe de valetz ocieux, qui n'aprindrent iamais aucun mestier pour viure. Or lesditz gentilz hommes sont semblables aux bourdons & grosses mouches, qui viennẽt aux ruches des mouches à miel, & viuent des labeurs d'autruy, & s'ilz ont quelques fermiers, ilz les mangent iusques aux nerfz, & haussent outre raison leurs fermes & terres, pour augmenter leur reuenu. Quand à ce point ilz sont assez épargnans & praticiens, mais en

autres affaires ilz ſont ſi prodigues, qu'ilz tombent quaſi en mendicité. Doncques s'il aduient que quelque gentil homme meure, ou que les valets dudit gentil homme ſoyent malades, ſoudain ſont pouſſez dehors, pource que plus volontiers ilz nourriſſent gens oyſifz, que les malades, d'auantage l'heritier du mourant n'ha pas ſouuent dequoy entretenir le train que ſon pere tenoit, ce pendant, il faut que leſditz ſeruiteurs meurent de faim, s'ilz ne veulent eſtre larrons: car que pourroyent ilz faire? Certes apres qu'ilz ont eſtez vn peu vagabons, & que leurs habillemens & leur ſanté eſt empiree & vſee, défigurez par maladie, chifz & loqueteux, à ceſte heure là les gẽtilz hommes ne s'en voudroyent ſeruir, ny les laboureurs, pource qu'ilz cognoiſ

gnoiſſent ceux qui ont eſté nourriz delicatement & en oiſiueté, & qui ont accouſtumé d'auoir l'eſpee au coſté & le bouclier en la main, voudroyent tenir tout le vilage en ſuiection, ſouz l'ombre d'vne barbe, quelque habit chicqueté, ou chapeau emplumé, meſme contemneroyent vn chacun, outre ne ſeroyẽt pas pour ſeruir fidelement quelque poure ruſtique, auec petis dépens, petis gages, puis n'ont aprins à manier la beſche & la houë.

Ledit Legiſte repliqua en ceſte ſorte, veritablement il eſt de neceſsité de nourrir telle maniere de gens, pource qu'en iceux s'il eſt queſtion de guerroyer, conſiſte la puiſſance & ſource d'vn exercice, car ilz ſont de cueur plus haut & noble que gens de meſtier & laboureurs: vrayement (dis ie) pour vne

meſme beſogne: il eſt donc licite (ceſt aſauoir pour le fait de la guerre) de nourrir des larrons, dequoy ne ſerez iamais deſtituez, ce pendant qu'aurez telle generation: dõcques larrons ſont vaillans gendarmes, & gendarmes ſont vaillans larrons, voila comme ſes deux meſtiers là ſont confirmez, ce vice icy eſt frequent en voſtre païs d'Angleterre, non pas propre, car en toutes nations on s'en dementе. Vn autre mal encores pire, gaſte & infecte les Gaules, tout le païs meſme en temps de paix (ſi on la doit apeller paix) eſt aſsiegé & remply de gendarmes ſoudoyez, induit d'icelle meſme perſuaſion, laquelle vous eſtes d'opinion icy de nourrir & entretenir des ſeruiteurs oiſifz, c'eſt le iugement des folz qui penſent eſtre ſages, que le ſalut & protection

Quel dõmage c'eſt que d'auoir touſiours garniſõs de gẽdarmes en vn païs.

ction de la Republique Françoise consiste en celà, c'estasauoir si on ha tousiours bonnes garnisons prestes, & singulierement de routiers. Les François n'ont point grande confiance à gens non experimentez aux armes, pourtant sont ilz tousiours restorez de gẽs gaigez, qui n'ont aucun mestier que la guerre, affin qu'ilz n'ayent sans loyer soudars ignorans de couper gorges, & occir, & pareillement de peur (comme dit Salustе en se gaudissant) que leur main & courage ne s'anonchalisse par oisiueté: Mais combien la chose est dommageable & pernicieuse, de nourrir telles bestes, France l'ha bien aprins à ses dépens. Les exemples des Rommains, Carthaginois, & Syriens, & plusieurs autres nations declarẽt assez, comme telle mégnie aucunefois

s'eſt amaſſee,& ha deſtruit non ſeulement leur Empire,ains auſsi leurs territoires & villes.La choſe ne me ſemble grandement neceſſaire de ſoudoyer gendarmes auſsi bien en temps de paix que de guerre, & telles gens ne ſont trouuez plus vaillans que les autres, qu'il ſoit ainſi, on en ha veu cleremẽt l'experience, maintefois on ha dreſſé & amaſſé ſoudain en temps de neceſsité compagnies de gens ruſtiques, & de meſtier en voſtre païs d'Angleterre, pour ſouſtenir le choc des gendarmes François, qui ſont de leur tendre ieuneſſe treſexercitez es guerres, mais ilz n'auoyent matiere de ſe glorifier d'eſtre departis les maiſtres. Ie n'en parleray plus outre, de crainte que ie ne ſoye veu vous flater en voz preſences. Certes les gens de meſtier de voz villes,

& voz laboureurs & hommes agreſtes ne craindroyent pas beaucoup les pages & valetz oiſifz des nobles, ſi ce n'eſtoyent poures impotens, ou caimans & mendians, il y ha grand danger auſsi que ceux qui ſont fors & puiſſans (certes les gentilz hommes ſont cauſe de gaſter beaucoup de compagnons d'élite) ne deuiennent laches par oiſiueté, & qu'ilz ne ſe r'amoliſſent par exercices preſque feminins, & que ceux là meſme inſtruitz à bons meſtiers pour gagner leur vie, & exercitez aux labeurs viriles, ne s'éfeminent. A la verité comment que la choſe en aille, cela ne me ſemble eſtre vtile à la Republique pour tout euenement de guerre, laquelle vous n'auez iamais, ſinon quand vous voulez: de nourrir vne infinie troupe de gens de neant, qui troublent

la paix, à laquelle on doit auoir plus grand égard que à la guerre. Ceſte induction & contrainte de dérober n'eſt ſeule, il y en ha vne autre qui eſt ſpeciale en voſtre païs. Qui eſt elle (dit le Cardinal?) voz ouailles (dis ie) qui ſouloyent eſtre tant benignes, & ſe contenter de peu, maintenant (ainſi qu'on dit) ſont tant gourmandes & felonnes, qu'elles deuorent meſme les hommes & gaſtent les champs, les maiſons, & les villes.

Certes à chacune partie du Royaume ou la laine eſt la plus fine & déliee, & pour ceſte cauſe plus precieuſe de ce lieu, les gentilz hõmes & nobles, auſsi quelque nombre d'Abez, qui s'eſtiment gens de bien, ne ſe contẽtent point du reuenu & des fruitz annuelz qui ſouloyent croiſtre à leurs maieurs de leurs ter

res,

res,auſsi ne leur ſuffit qu'ilz viuent graſſement ſans rien faire, & qu'ilz n'aportẽt au bien public aucune vtilité,mais nuiſent, car ilz ne laiſſent aucunes terres pour eſtre labourees, ilz cloent tout en paſturages, demoliſſent les maiſons, rõpent les villes &bourgades,ne laiſſans ſeule mẽt que les égliſes pour eſtable aux ouailles,& ces perſõnages icy qu'on eſtime gens de vertu,mettent en deſert,garennes, parcz, viuiers, toutes habitations, & pareillement tous champs labourez,quaſi comme s'ilz eſtoyent veuz ne gaſter gueres de païs chez vous. Parquoy auient que certains laboureurs circõuenuz par trõperies,ou opprimez par violẽce, ou laſſez d'iniures, ſont dépouillez & denuez de leurs terres, ou ſont contrains de les vendre,affin qu'vn auaricieux, qui n'ha iamais ſuffiſance,

ce, & qui eſt vne peſte en vn païs, augmente ſon territoire, & en vn circuit il encloſt quelque milliers d'arpens de terre, doncques en quelque ſorte que ſe departẽt les poures miſerables, hommes, femmes, gens mariez, vẽues, orphelins, peres & meres auec leurs petis enfans, & leur famille plus peuplee que riche, (car en vne maiſon de laboureur il eſt requis auoir grand nombre de valetz & chambrieres) il faut qu'ilz vendent toutes leurs vtenſiles, qui ne ſont pas de grand argẽt, & qu'ilz les donnent pour moins beaucoup qu'elles ne valent, encor c'eſt aſauoir s'il y ha aucun qui les vueille acheter. Ainſi ilz partent de leurs maiſons acouſtumees & cognues, ne ſachans ou ilz ſe doiuent heberger & retirer, & quand ilz ont vagué quelque peu de temps & mangé

mangé leur argent, que reste il plus sinon qu'ilz soyent larrons, & finalement pendus à iuste droit, comme vous dites? ou qu'ilz courent le païs, & mendient? ce neantmoins quand on les trouue ainsi vagans, on les empriſonne, pource qu'ilz sont ocieux, & besogneroyent volontiers, s'ilz trouuoyent à besogner, mais ame ne les appelle. Ilz ont acoustumé à trauailler aux champs: mais il n'est plus besoin d'y mettre les mains, pource que tout est mis en pasture. C'est assez d'vn bergier & d'vn bouuier, qui pasturent ses bestes en vne terre, ou il y souloit auoir plusieurs laboureurs qui la rendoyent suffisante à estre semee, & la mettoyent en beau labeur. Pourtãt aduient qu'en plusieurs lieux y ha plus grande cherté de viures. Le pris aussi des laines

laines eſt tant creu & hauſé, que les petis compagnons qui ſouloyent faire des draps chez vous, n'en peuuent aprocher: pour ceſte cauſe pluſieurs ſont contrains de laiſſer œuure, & eſtre oiſifz. Certes apres que les paſturages ont eſtez ainſi dilatez & accreuz, la clauelee ha fait mourir vne infinité d'ouailles, & comme ſi Dieu euſt voulu punir la couuoitiſe de ces auaricieux ſuſditz, il ha enuoyé vne peſte audites beſtes à laine, laquelle fuſt plus iuſtement tombee ſur les teſtes deſditz auaricieux. Et bien que le nombre des ouailles croiſſe, ce neantmoins les laines ne diminuent de pris, bien eſt il vray qu'vn homme ſeul ne vend leſdites ouailles, parquoy la vendition ne ſe nomme Monopole, mais Oligopole, qui eſt à dire en Grec vendition de peu de gens,

gens, & ceux meſme ſont riches, leſquelz n'ont neceſsité de vendre, ſinon quand il leur plaiſt: & ne leur plaiſt, vendre leur marchandiſe, deuant que le pris y ſoit tel qu'il leur plaiſt. Ceſte meſme raiſon eſt cauſe que les autres beſtes ſoyẽt auſſi cheres, & encores plus, car apres qu'on ha rõpu tout plein de fermes, cenſes & maiſons aux champs, & qu'on ha diminué les terres labourables, il n'y ha plus perſonne qui éleue & nourriſſe de ieunes beſtes, comme Agneaux, Cochons, Veaux, Poulains, Aſnõs, & autres. Ces riches hurons dequoy i'ay parlé ainſi, ne nourriſſent poĩt d'Agneaux, auſsi ne font ilz d'autres ieunes beſtes, mais ilz achetent des beſtes maigres ailleurs, dequoy ilz ont grand marché, puis apres qu'ilz les ont engreſſees en leurs paſtiz, les reuendent groſſe ſomme d'argent. Ce n'eſt pas encores

cores tout, en cela ne giſt encores tout le dommage que le païs y peut auoir. Car en ce lieu là ou ilz les reuẽdent, ilz les font d'auantage plus cheres. Quand au reſte, es païs ou on éleue ieunes beſtiaux, & quand toſt apres qu'ilz ſont nez on les trãſporte en autres endroitz, finalement l'abondãce en ce lieu diminue petit à petit, parquoy il eſt de neceſsité qu'en cedit territoire y ait diſette & defaute deſdites beſtes. Ainſi l'inſatiable couuoitiſe de peu de perſonnages auaricieux, rend voſtre Iſle ſouffreteuſe de la choſe dequoy elle eſtoit veuë eſtre fertile & abondante.

Certes ceſte cherté là eſt cauſe qu'vn chacun autant qu'il peut deiette de ſa famille hors, & enuoye valetz & chãbrieres mendier ou dérober, ce que plus facilemẽt feront gens

gens de cueur, car ilz ont honte de demander l'aumosne. Que diray je d'auantage? c'est qu'à ceste poureté & disete on y aiouste encores vn autre mal, c'est superfluité déraisonnable. Les seruiteurs des gentilz hommes, gens de mestier, & rustiques quasi, & tous étas sont superfluz en habitz, & en boire & manger.

Outre ce on tolere bordeaux, tauernes, ou on vend vin & ceruoise, puis tant de ieux nuisibles, cómme ieux hasardeux, les cartes, les dez, le tablier, la paume, la bille & autres semblables. Ces choses là, quand l'argent est failly, n'enuoyent elles pas leurs ministres droit comme vn cierge en aucun lieu dérober, & brigander? Deietez ces dommageuses pestes de vostre royaume, ordonnez que ceux qui ont demoly les villages & bourgades les reedifient,

ou qui cedent les lieux à ceux qui les voudront reparer, & qui y voudront edifier. Refrenez les achatz & conuentions des riches, & leur ostez la licence d'exercer venditions particulieres, Faites que peu viuent oisifz. Le labourage soit restauré, la draperie restituee, qu'vn chacun s'empesche à honnestement besogner, à fin que tant de gens oscieux s'exercent à l'vtilité de tous, & principalement ceux que poureté ha fait larrons, & aussi ceux qui sont maintenant vagabondz, & oiseux, qui deuiendront larrons si on n'y met police. Si vous ne donnez ordre à ces maux, c'est temps perdu de vous vanter qu'on ha fait bonne iustice des larcins, qui est certes vne punition plus belle, que iuste & vtile, quand vous tolerez & permetez regner les vices, les mœurs petit à petit

petit estre corrompuz des la tẽdreté de ieuneſſe: & puis quand les enfans qui en leur premier aage dominoyent toute bonne eſperance de leur future probité, en leurs ans viriles commettent quelque crime de reproche & infamie, & à ceſte heure là vous les puniſſez, que faites vous autre choſe, ſinon, des larrõs? & puis vous les puniſſez. Ainſi que ie propoſoy ces choſes, ce pendant ce legiſte preparoit à me faire reſponſe, & auoit deliberé d'vſer de la maniere acouſtumee d'aucuns diſputans qui repetent plus diligemment les paroles des propoſans qu'ilz ne reſpondent, auſsi ſont ilz d'auis que tout l'hõneur conſiſte en la memoire du repetãt. Certes tu has tresbiẽ parlé (dit il) veu que tu es étrãgier, & que tu has peu ouyr plus toſt de ces choſes là, que d'en cognoiſtre au cer

Il exprime la maniere acouſtumee d'vn Cardinal d'Angleterre, de faire taire vn perſonnage s'il parle plus qu'il n'apartient.

tain, ce que ie donneray à entendre clairement en peu de paroles.

Et premierement ie reciteray par ordre ce que tu has dit: puis ie monstreray en quoy l'ignorance des choses de nostre païs t'ha deceu.

Finalement ie soudray toutes les raisons, Donques ie commenceray au premier point que i'ay promis.

Il me semble que tu has touché quatre choses. Tay toy (dit le Cardinal) veu que tu commences ainsi, ie suis d'opinion, que ta responce seroit bien longue: pourtant nous te deliurerons presentement du soucy & facherie que tu aurois de respondre, & reseruerons cela au plus tost que vous en retournerez, qui sera demain: si tu n'es empeché, toy ou Raphaël. Et ce pẽdãt, amy Raphaël, i'orroy volõtiers pourquoy tu penses qu'on ne doit punir de mort vn larc

larcin, & quel autre ſuplice tu ordonnerois, qui fuſt à l'vtilité du bien public, es tu d'opinion qu'on deuſt tolerer ce vice? Or ſi on fait mourir les larrons, & neantmoins on ne laiſſe à dérober, ſi on les aſſeure de la vie, quelle crainte pour l'auenir pourra épouenter les malfaiteurs, qui par l'adouciſſement de la peine interpreteront qu'ilz ſont ſemons à malfaire? quaſi comme ſi on leur en vouloit donner loyer. Il me ſemble (dy ie) pere tresbenin qu'il eſt iniuſte totalement d'oſter la vie à vn homme, pour auoir oſté vn bien temporel. Pour ce que ie ne penſe pas qu'il y ayt bien mondain en terre qui doiue eſtre comparé à la vie humaine. Et ſi on dit pour couuerture, que ce n'eſt pas pour argẽt, ou autre ſuſtance qu'on fait mourir vn hõme, ains eſt pour

auoir bleſſé iuſtice, & violé les loix. Pourquoy à bon droit ne pourra l'on dire que ſouuerain droit eſt ſouueraine iniure? Car les commandemens des loix ne ſont louables, s'ilz ſont tant mauuais & rigoureux que ſi en choſes legieres quelqu'vn n'obtempere, incontinent ſoit dégainé le glaiue pour le punir de mort. Et les decretz ſont tant ſtoiques, qu'on eſtime tous pechez égaux, comme de iuger ny auoir difference entre tuer vn homme, & luy dérober ſon bien. Entre leſquelles choſes (ſi iuſtice ha lieu) on trouuera qu'il n'y ha rien ſemblable ny proche. Noſtre Seigneur Dieu nous ha defendu de faire mourir aucun, & nous le tuons tant facilement pour auoir dérobé quelque peu d'argent, ou autre choſe ſemblable. Et ſi aucun interprete, que par ce commandeme

dement diuin la puissance de tuer est interdite, sinon en tant que la loy humaine le declaire deuoir estre occis, quel empechement y aura il que les hommes en ceste maniere ne constituent entre eux, & limiter iusques à quel point il faudra commettre vne defloration, vn adultere, & vn pariurement. Comme ainsi soit que nostre Seigneur Dieu ait osté le droit de non seulement tuer autruy, ains aussi soy mesme, si le consentement des hommes s'acordans entre eux par certaines ordõnances ne tuer l'vn l'autre doit estre de si grand valeur, qu'il exempte ses satalites de l'obligatiõ de ce cõmandement, qui sans aucun exemple de Dieu tueront ceux qui l'humaine loy aura commandé d'occir, dõques en ceste sorte le cõmãdemẽt de Dieu n'aura non plus de droit

que les loix humaines y en permetront. Par cela ce fera qu'en ceſte maniere les hommes feront ſtatutz quand, combien, & iuſques ou en toutes choſes il conuiendra garder les commandemens de Dieu. Finalement combien que la loy de Moyſe fuſt rigoreuſe & âpre, comme celle qui eſtoit établie pour les ſerfz & pertinas, nonobſtant ne puniſſoit de mort les criminelz attains de larcin, mais biẽ de peine pecuniaire.

Ne penſons pas que Dieu en la nouuelle loy de Clemence, par laquelle le pere ha commandé à ſes filz, nous ait permis plus grande licence d'exercer cruauté les vns enuers les autres, qu'en l'ancien teſtament. Voila pourquoy ie ſuis d'auis qu'il n'eſt licite de faire mourir vn larron. Nul n'ignore que ce ne ſoit choſe déraiſonnable & pernicieuſe

à la

à la republique de punir également vn larron,& vn meurtrier. Certes quand vn larrõ regarde qu'il n'y ha point moins de peril d'estre attaint de larcin,que d'estre cõuaincu d'homicide cela l'incite de tuer celuy qu'il pretendoit seulement voler & dérober,veu qu'il n'y ha point plus de danger,mais qu'il ne fust trouué sus le fait. Il y ha plus de seureté à faire vn meurtre,& plus grãde espeRãce de le celer qu'vn larcin,moyennant qu'il n'y ait témoin.

Donques quand nous efforçons de donner trop grande terreur aux larrons, nous les incitons à perdre & gaster les gens de bien. Or si on me demande, Quelle punition seroit plus cõmode? elle n'est pas difficile à trouuer.Car pourquoy douterõs nous que à chatier les crimes, ceste voye ne soit vtile: laquelle

nous sauons auoir tant, & si long temps esté aprouuee des Rommains tresexpres en l'aminiſtration de republique. Ceux qui estoyent conuaincus d'enormes crimes, ilz les condamnoyent à estre perpetuellemẽt detenus, & contrains es carrieres à tirer la pierre, & fouir en terre pour trouuer les mines des metaux. Combien que touchant cet affaire, ie ne trouue couſtume ne maniere de faire de nation aucune que i'aprouue plus, que celle que ie vy, ce pendant que ie faiſoy mon voyage de Perſe, en ce meſme païs es peuples nommez Polylerites: nation non petite, ne mal regie & inſtruite, viuant en liberté, fors qu'elle fait quelque tribut tous les ans au Roy des Perſans.

La republique des Polylerites en Perſe.

Quãd au reſte, pour ce qu'ilz ſont loing de la mer, & enuironnez de mon

montaignes, se cõtentans des fruitz de leur terre, qui est bonne & fertile, ne hantent pas souuent les autres peuples, & ne sont frequentez, aussi, mesme de leur coustume ancienne, ne sont curieux d'acroistre leurs limites, & ce qu'ilz ont le gardent soigneusement de l'extortion d'autruy, & defendent si bien leurs montagnes, qu'on ne peut entrer sus eux. Par ce tribut & pension qu'ilz font au susdit Roy de Perse, ilz sont exempts de soudoyer gensdarmes à la guerre, & eux mesmes aussi d'y aller. Ainsi viuent ilz plus heureux, que beaucoup renommez: car à grãde peine quasi on scet cõme ilz ont nom, fors leurs voisins qui ont la cognoissance d'eux. En ce païs ceux q̃ sont cõdãnez de larcin, ce qu'ilz ont dérobé ilz le rendent à qui il est, & non au Prince, comme on

Au païs des Chrestiens on ne fait pas cela.

on fait en maints lieux: qui n'eſt gueres honneſte, car ilz atribuēt autant de crime au Prince de la choſe déro bee, comme au larron. Si le bien eſt perdu, on vent les biens du larron, & ceux qui ſont intereſſez ſont payez à la valeur, le demeurant eſt laiſſé entierement pour nourrir la femme & les enfans dudit larron, & luy condamné à ouurer & beſogner ou on le veut mettre. Si le larcin n'eſt exceſsif, il ne ſont detenus, priſonniers en chartre, & ſi ne ſont enferrez ou enchainez, mais ſont en liberté ſoy occupans à beſognes publiques. Ceux qui refuſent le trauail, & œuurent lachement, ilz les enchainent & foetent pour les faire beſogner. Ceux qui beſognent bien, on ne leur fait point de tort, au ſoir on fait la reueuë, & ſont appellez par nō & par ſurnom, & ſeulement

lement mis & enclos de nuit dens des chābres:& ne leur fait on point d'autre ennuy, fors qu'ilz beſognēt touſiours. Ceux qui trauaillent pour la republique, ſont nourris des deniers publiques, & biē entretenus, es autres lieux ſont autremēt traitez. En quelques endrois on cherche l'aumoſne pour eux, & de cela ſont ſuſtentez. Et cōbien que ceſte voye & maniere de faire ne ſoit certaine & aſſeuree, c'eſt aſauoir de trouuer touſiours du bien pour eux, toutefois ce peuple là eſt ſi miſericordieux qu'on trouue du reuenu en abondance, & plus en ceſte ſorte, qu'en autre maniere. En autre quartier il y ha du reuenu public pour alimenter leſditz criminelz. En autre contree chacun homme eſt taxé & cotiſé pour cet affaire. Auſſi en d'aucūs lieux ilz ne font ouura

ges

ges publiques, mais ainsi comme vn chacũ ha affaire en particulier d'ouuriers ce iour qu'il en ha affaire il s'en va au marché & les louë, & n'en paye pas tant cõme il feroit de quelque serf qui ne seroit criminel: quãt au demeurant, vn homme ne sera blámé de les foeter, s'ilz sont paresseux de besogner. Ainsi ilz ne sont iamais oisifz, qu'ilz ne trauaillent, & outre leurs dépens tous les iours on leur donne quelque chose des deniers publiques. Ilz sont tous acoustrez d'vne liuree, & n'y ha qu'eux qui porte la couleur du drap qui leur est baillé. Ilz n'ont les cheueux tondus, mais coupez vn peu au dessus des aureilles, & en ont vne quelque peu coupee & échãtillõnee.

Les valetz des gẽtilzhõmes & maintz autres en chrestiẽté maintenãt pẽsent estre chose hõneste d'auoir ainsi les cheueux coupez.

Il est permis à leurs amis de leur donner à boire & à manger, & mesme vn habit de la couleur qu'ilz doiu

doiuent porter. Auſsi leur eſt defendu ſur la vie de donner l'argent qui leur ha eſté donné, & à celuy qui le prend autant y pend il, & n'eſt pas moins dangereux à vn homme libre en quelque ſorte que ce ſoit receuoir ou prendre pecune d'vn criminel, pareillement eſt prohibé ſur peine de mort à tous criminelz de porter baſtons ou armes.

En vne chacune region ilz marquent & ſignent leurs priſonniers, & n'y pend que la mort d'oſter leur marque, & encourent ſemblable peine de ſe tranſporter en autre contree, & paſſer les limites de leur region, & auſsi de parler auec vn priſonnier d'autre païs. Voire que penſer ſeulement de s'en fuyr n'eſt pas moins perilleux que la fuite. Si vn criminel eſt conuaincu d'auoir donné conſeil à vn autre de

tre de s'en fuir, on le fait mourir, & si vn homme libre tombe en ce cas, il est mis en seruitude. Il y ha certain salaire à ceux qui découurent telles entreprinses. Si c'est vn homme de franche condition, on luy donne vn prix d'argent, si c'est vn serf, on le met en liberté, à l'vn & à l'autre est fait grace s'ilz delinquent en quelque sorte: à fin qu'on cognoisse que celuy qui donne vn mauuais conseil, ne doit estre plus asseuré que s'il faisoit le cas.

Voila les ordonnances & la police de quoy on vse en ces païs, qui nous dõnent à cognoitre clairemẽt combien elles sont pleines d'humanité & quel profit elles aportẽt à la republique veu qu'en faisant iustice on abolist & perd on les vices, en gardãt les hõmes, & les traitant en telle sorte, qu'il est necessaire qu'ilz soyẽt

bons

bons, meſmes autant de dommage qu'ilz ont fait, pour le demourant de leur vie, ilz le recompenſent, on n'ha point de défiance & crainte qu'ilz retombẽt en leurs premieres mœurs, & eſt on aſſeuré auecques eux, tellement que les pelerins, s'ilz ont quelque voyage à faire en aucun lieu, ne voudroyent pas d'autres guides à les conduire que telles ſortes de ſerfz & condamnez, qui ſont preſtez pour diriger les paſſans en toutes regions.

A commettre larcin ilz n'ont choſes oportunes, premierement leur eſt defendu de porter iamais baſtõ, puis ce qu'ilz auroyent dérobé les accuſeroit, & manifeſteroit leur delit. D'auantage la peine eſt toute preſte à qui ſeroit trouué en malfait, puis ilz n'ont eſpoir de fuyr en lieu du monde. Comme ſe pour-

roit cacher celuy qui eſt totalement déguiſé de l'acoutrement des autres s'il ne s'en vouloit fuyr tout nud. Et outre l'oreille qu'il ha entretaillee, le manifeſteroit. Il ne faut point craindre auſsi qu'ilz puiſſent faire quelques monopoles & conſpirer contre la Republique. Premieremẽt les peuples voiſins, s'ilz auoyent quelque eſpoir de faire mal, à la region circoniacẽte & limitrophe, ilz ne le ſauroyent faire bonnement ſans ſoliciter deuant & eſſayer les ſerfz & criminelz de pluſieurs regions, qui ſont exemptz de conſpirer, car il ne leur eſt permis ſeulement de conuenir, hanter, frequenter, parler & ſaluer l'vn l'autre, meſme s'ilz auoyent ce propos là, encores ne l'oſeroyent ilz découurir à leurs amis: cõſideré que ceux qui le tairoyẽt ſeroyẽt en dãger de mort,

& ceux qui le manifesteroyent seroyent bien recompensez. D'auantage vn chacun d'eux ha esperance qu'en obeissant & portant la peine patiemment,& donnant bon espoir de son amendemẽt de vie pour l'auenir:en ceste maniere pourra quelques fois recouurer sa liberté. Consideré qu'on en ha veu qui ont esté restabliz & restituez pour leur bõne patience & tolerance.

Apres que i'eu recité ces choses, & dit d'auantage qu'il me sembloit qu'il n'y auoit rien qui empeschast que cela ne se peust faire en Angleterre,auec plus grand fruit, que la iustice que ce Legiste auoit tant loué: Il va consequemment repliquer. Iamais cela ne pourroit estre estably en Angleterre,qu'il ne tournast au grand detriment de la Republique:&en disant ces choses il hoc-

queta la teſte,& tordit les leures,& ſe teut. Lors tous les aſsiſtãs furent de ſon opinion: Adonc le Cardinal dit: Il n'eſt pas facile à deuiner, ſi la choſe doit venir bien ou mal, quand on n'en ha point eu encores d'experience. Mais ſi apres que le dictum de mort eſt prononcé, le Prince commandoit l'execution eſtre differee: & qu'on experimentaſt ceſte mode prealleguee, en rompant les priuileges des franchiſes que les egliſes ont, & ſi on s'en trouuoit bien, on deuroit ordõner ainſi eſtre fait: mais ſi le cas venoit autrement, adonc ſeroit licite de faire mourir ceux, qui parauant auroyent eſté cõdamnez, en ce faiſant cela ne pourroit eſtre pernicieux au bien public, ne plus iniuſte que ſi maintenant ce faiſoit ainſi, ne auſsi de la choſe n'en pourroit venir peril aucun.

D'auan

D'auantage il me ſemble qu'on feroit bien de traiter en ceſte ſorte vn tas de vagabondz & coureurs, qui vont mendiant parmy le païs, & ſont touſiours oiſifz, cõtre leſquelz on ha tant fait de ſtatuz, mais n'en eſt venu profit. Apres que ce Cardinal eut dit ces choſes, tous ceux qui auoyent contemné mes propos, les priſerent par apres, & ſingulierement ce qui auoit eſté dit touchãt leſditz vagabondz: pource que ledit Cardinal s'y eſtoit condeſcendu. Ie ne ſay ſi ie doy taire ce qui s'enſuiuit. Vray eſt que les choſes eſtoyent ioyeuſes & pour rire, mais pource qu'il n'y auoit rien de mal, & qu'elles eſtoyent conformes à noſtre propos, ie les conteray: D'auenture en ce lieu aſsiſtoit vn flateur qui cõtrefaiſoit le fol: mais pour dire vray il ne faignoit, car il le pou-

Ioyeux dialogue d'vn frere preſcheur & d'vn fol.

uoit estre. A raison que quand il auoit dit quelque parolle, combien qu'il n'y eust pas grand fruit ne plaisir, il se rioit, en sorte que la compagnie se prenoit plustost à rire de luy, que des motz qu'il disoit: ce neantmoins cet homme touchoit aucunefois des poins qui n'estoyent sans raison, & parloit si souuent, qu'en aucuns de ses ditz y auoit grace. Car comme dit le prouerbe, En souuent iettant le dé, quelque fois on rameine chance.

Or comme quelqu'vn de ceux qui estoyent à la table, disoit que i'auoy bien parlé touchant les larrons, & aussi auoit le Cardinal touchant les vagabondz & coureurs, & qu'il restoit à mettre ordre aux poures que maladie & vieillesse auoyent contrains de mendier, lesquelz ne pouuoyent faire aucune besogne pour gaigner

gaigner leur vie.

Adonc dit ce fol, laisse moy faire, icy pouruoiray bien. Ie desireroy grandement que ceste maniere de gens là fussent sequestrez de mes yeux, & qu'on les mist en quelque lieu que ie ne les visse iamais, pource qu'ilz m'ont importuné souuentefois de leurs cris & plaintes, en me demandant de l'argẽt: toutefois ilz ne seurent iamais si bien chanter, qu'ilz en arrachassent vn seul denier. Il aduenoit tousiours que ie n'auoy le vouloir de leur rien donner, ou qu'il ne m'estoit permis, pource que ie n'auoy aucun bien. Maintenant ilz sont sages, car de peur qu'ilz ne perdent leur peine, quand ilz me voyent passer par deuant eux, ilz ne font semblant de rien, & se taisent, & n'esperent non plus de moy, que si i'estoy prestre.

L'ordonnance d'vn fol sus les moines mendiãs

Mais i'ordonne & commande par ſentẽce diffinitiue que tous ces poures là ſoyent diſtribuez & departis aux monaſteres de ſaint Benoiſt, pour eſtre illec bourdiqueurs, & les femmes, qu'on les mette aux religions des dames, & qu'on les face moniales. Le Cardinal adonc ſi commença à rire, & aprouue par maniere de ieu l'opinion de ce fol, les autres à bon eſcient. Mais vn frere qui eſtoit en la table dudit Cardinal, quand il eut ouy parler des preſtres & des moines rentez il ſe réiouyt fort, & commẽça à ſe truffer combien qu'il fuſt homme chagrin & melancholique. Si n'échaperas tu (dit il) des mendians, ſi tu ne penſes d'entre nous freres. Lors dit cet adulateur, on y ha deſia pourueu. Le Reuerendiſsime ha tresbien ordonné de vous, quand il ha eſté d'opinion qu'on

qu'on deuoit reserrer les vacabõdz, & les faire besogner. Certes vous estes grans coureurs. Quand les assistans ietterent leurs yeux sus ledit Cardinal, & virent qu'il n'auoit fait signe à ce fol de se taire, ilz prindrent bien cela, fors ledit frere, lequel estant ainsi touché de ce brocard & lardon, fut si indigné & courroucé, qu'il ne se peut abstenir d'iniurier cet homme (& ne m'en émerueille) il l'apella menteur, detracteur, médisant, langard, & enfant de perdition: allegant sus ces entrefaites tout plein de menaces terribles de la sainte écriture, adonc ce plaisanteur commença à plaisanter à bon escient, car c'estoit son droit mestier, & son vray exercice, Frere dit il, ne te courrouce point, n'est il pas écrit, en vostre patience, vous possederez voz ames? adonc le fre-

re dit, (ie reciteray ſes parolles,) [Non iraſcor fulcifer, vel ſaltem non pecco. Nam Pſalmiſta dicit, Iraſcimini & nolite peccare.] Qui eſt à dire, ie ne me courrouce point, ou à tout le moins ie n'offenſe Dieu, Car le Pſalmiſte dit, Courroucez vous, & ne pechez point. Ce que voyant le Cardinal, admoneſta ce frere doucement de refreindre ſes paſsions, & fit ſigne audit plaiſanteur qu'il ſe retiraſt, & changeaſt les propos en autre choſe plus commode, toſt apres ſe leua de la table, & vacqua à ouyr quelques differens & litiges d'aucuns clers, & nous laiſſa.

Voyla comme ie t'ay ennuyé & chargé de mes longs contes, amy Morus, i'euſſe eu honte d'y eſtre ſi longuement, ſi tu ne m'euſſe prié affectueuſement d'ainſi le faire, &

ausi pource que tu te monstrois au diteur, si attentif, que tu ne voulois que laissasse vn grain de ce propos: ce que i'eusse peu faire plus bref, mais il me falloit narrer au long, & tout à net, pour y comprendre l'opinion de ceux qui au deuant auoyent blámé ce que i'auoy dit, & tost apres l'aprouerent, pour ce que le Cardinal aloua mon dire: & se monstrerent si grans flateurs, que mesme ilz se consentoyent aux inuentions de ce plaisanteur susdit, & les receuoyent quasi comme choses graues, pource que le maistre les prenoit à ieu. Par cela tu peux estimer combien les courtisans feroyent conte de moy & de mon conseil. Icy il touche les flateurs.

Certes amy Raphaël, dis ie, tu as parlé tant prudemment & elegamment que tu m'as fort recreé.

D'auantage en t'oyant ainsi bien conter

cõter il me sembloit que ie fusse nõ seulemẽt en mon païs, mais estre raieuny pour le ioyeux record de ce Cardinal, en la cour duquel i'ay esté nourry ieune enfant: & pource que tu prestes faueur à la memoire d'icelluy, combien que tu fusses bien mon amy, si t'aime ie encores plus pour ceste cause, quãd au reste ie ne peux encores changer mon opinion en aucune maniere, que ie ne pense si tu veux induire ta fantasie à t'acõmoder à la cour des Princes, que tu ne faces grand bien à la Republique par ton conseil, ce qui s'adonne & est mout seant à ton office, c'est à dire à l'office d'vn homme de biẽ, veu que ton Platon dit, que les Republiques deuiendront heureuses, si les amateurs de sagesse y regnent, ou si si les Roys s'estudient à sagesse. O que felicité sera loin desdi-

tes

tes Republiques, si les Philosophes sont dédaigneux de communiquer leur conseil aux Roys & Princes.

Ilz ne sont pas (dit il) si ingratz, qu'ilz ne le fissent bien volontiers, & qui plus est, maintz l'ont desia fait par plusieurs liures mis en lumiere, si les Princes & Roys estoyét appareillez d'obeyr à leurs bonnes opinions, mais veritablement Platon preuoyoit bien que si les Roys ne s'apliquoyent à sageſſe, & s'ilz entretenoyent leurs mauuaises opinions, desquelles ilz sont abreuez & tains en leurs ieunes ans, il ne se peut faire pour l'auenir qu'ilz facent estime du conseil des Philosophes, & de ces choses ledit Platon eut experience enuers le Roy Denis.

Si i'estoy à la cour de quelque Roy, & ie luy misse deuant les yeux quelque

quelques bons statutz, & que ie m'efforçasse de luy oster vne pernicieuse semence de mal, ne penses tu pas que soudain on ne me poussast dehors, ou qu'on ne se moquast de moy? Prens le cas que ie soy auec le Roy de France, & que ie soy de ses Conseilliers, & que le Roy preside en son conseil estroit en la compagnie de tout plein de personnages prudens, illec se fait consultation par quelz artz & inuentions on pourra garder Milan, comme on pourra retirer Naples, destruire les Venitiens, conquester toutes les Italies, mettre en son obeissance Flandres, Brabant, & toute la Bourgongne, & pareillemẽt plusieurs autres contrees qu'on ha eu vouloir d'assaillir. Vn dira & suadera qu'il faut faire apointement auec les Venitiens, qui durera seulemẽt tandis qu'il

Icy desconseille couuertemẽt de faire la guerre en Italie.

qu'il ſera commode de leur communiquer le conſeil de France, & leur laiſſer quelques terres de conqueſt, qu'on pourra redemander, quand les choſes ſeront venues à fin deſiree.

Les ſuiſſes ſont à qui plus leur donne.

L'autre conſeillera qu'il faut aſſembler les Alemans, l'autre qu'il faut attirer les Suiſſes par argẽt, l'autre ſera d'opinion qu'on appaiſe & rende propice la ſacree maieſté de l'Empereur par vne offrãde de grãd nombre d'or, l'autre de compoſer auec le Roy d'Arragon, & ceder au Royaume de Nauarre, comme vn gage de paix, l'autre ſera d'auis qu'il eſt cõmode de retenir le Prince de Caſtille par quelque eſperance d'affinité, & alecher par certaine penſion quelque nombre des gentilzhommes de ſa cour pour eſtre de la ligue des François. Puis quand

le

le plus gros neud, & la plus grande difficulté d'entre toutes ces choſes ſe met ſus le bureau, c'eſt aſauoir qu'il faut ordonner d'Angleterre, alors on dira qu'il eſt neceſſaire de traiter paix auec les Anglois, & toutefois abſtreindre & retenir étroitement les confederez inconſtans, qui facilement ſe reuoltent, ſoyent appellez amis, & ſoupçonnez comme ennemis.

Il faut dreſſer les Eſcoſſois, & qu'ilz ſe tiennent preſtz, à tous heurtz, ſi d'auenture les Anglois ſe vouloyent mouuoir.

D'auantage eſt il pertinent d'entretenir quelque noble perſonnage exilé, tout ſecretement, (car l'accord qui ſera fait prohibe que la choſe ne ſe face apertement) lequel perſonnage aura differēt auec le Roy d'Angleterre, diſant que le

Royau

Royaume luy apartient, à fin qu'à ceſte occaſion il tienne le Roy Anglois en doute,& ſuſpicion? Si donc en ceſte tant grande machination,& entreprinſe,ceſte grande difficulté, ou il y aura tant d'excellens perſonnages qui ſerõt tous de cõſeil qu'on doit faire la guerre:moy qui ſuis hõme de petite eſtophe ie me leue, & conſeille, qu'on doit faire le cõtraire: qu'il faut delaiſſer l'Italie, & demeurer en ſon païs,& que le royaume de France eſt quaſi plus grand, que commodement il puiſſe eſtre aminiſtré par ſeul Prince: & que ne doit Roy penſer d'aioindre les autres royaumes auec le ſien,finalement ſi ie leur propoſoy les ſtatutz du peuple des Achoriens,oppoſite à l'Iſle des Vtopiens du coſté entre Oriẽt & Midy,& duvẽt que les mariniers appellẽt le vent de Sourouеſt,

Exemple digne d'eſtre noté.

lesquelz firent quelque fois la guerre, à fin qu'ilz obtinsent & conquetassent vn autre royaume à leur Roy, lequel il quereloit luy apartenir, à cause de quelque antique affinité: ce qu'ilz firent, mais apres qu'ilz eurẽt cõqueſté, voyans qu'ilz n'auoyent pas moins d'ennuy & angoisse à le garder, qu'ilz auoyent souffert à l'aquerir: & que asiduelement se faisoyent rebellions en cedit royaume, ou incursions des estrangiers à l'encontre des rendus, & que par ainsi tousiours falloit guerroyer pour eux, ou contre eux, & ne leur estoit loisible de laisser leurs exercites, ce pendant ilz estoyent pillez, leur argent se portoit en estrange païs, leur sang s'expoſoit à l'apetit & hõneur d'autruy, s'ilz auoyent d'auenture paix, ilz n'ẽ estoyẽt gueres plus asseurez,

les

les meurs se corrompoyent & depraúoyent, vn vouloir de dérober s'acoustumoit, audace se fortifioit par meurtres, on contenoit les loix, pource que leur Prince ententif au regime & soucy de deux royaumes, ne pouuoit entẽdre à l'vn & l'autre. Donc, or quand ilz veirent que fin ne se mettoit à tant de maux, s'assemblerent & tindrent conseil treshumainemẽt, donnans l'option à leur roy de retenir lequel qu'il voudroit des deux royaumes, disant qu'il ne pourroit regir l'vn & l'autre, & que ilz estoyẽt si grãd nõbre, q̃ leur aministratiõ pouuoit bien cõtẽter deux roys, & qu'il leur apartenoit bien d'ẽ auoir vn à tout par eux, veu qu'il n'est psonne de si petite cõdition ou estat, s'elle auoit vn muletier, qui le vousist faire cõmũ à vn secõd. Ainsi ce bõ Prince fut contraint de laisser

ce nouueau royaume à quelqu'vn de ses amis (q en fut en bref deieté) & de se cõtẽter du sien. Cõsequẽmẽt si ie remonstroy toutes les entreprinses des guerres, pour lesquelles tant de natiõs seroyent en different à cause de ce Roy, tant de thesors euacuez, sont tant de poures peuples destruitz, & combien que aucunefois par quelque fortune ceux à qui on ha la guerre cedent, toutefois c'est en vain, pourtant se doit vn Roy tenir, & habiter en son royaume sans tirer outre, & iceluy accroistre & orner autant qu'il peut, & le faire tresfloriſſant, aimer ses suietz, estre aimé d'iceux, viure ensemble auec eux & leur commander doucement, & laisser là les autres royaumes en leur entier, puisque celuy qui luy est écheu, est assez ample, & plus riche qu'il ne luy faut.

Ecou

Ecoutera lon volontiers ce mien propos à ton auis, amy Morus, gueres ne presteront l'oreille à ta harengue, dy ie.

Or passon outre (dit il) s'il auient que les conseilliers de quelque Roy conferent ensemble & reduisent en memoire en la presence de cestuy Prince par quelz moyens ilz luy pourront amasser de l'argent.

L'vn dira qu'il faut décrier ses monnoyes, & à raison qu'il faut que ledit Prince baille & paye à quelques vns grosse somme d'or, il sera bon de hausser l'or, puis le raualer & abaisser de prix, quand il sera question d'en demander à son peuple, & apres auoir receu, le remettre en son premier estat. Ainsi de peu payera beaucoup, & pour peu receura beaucoup. L'autre conseillera que il faigne auoir la guerre contre

quelque nation, & souz ceste couleur il tirera force argent de ses suietz. Puis quand il aura amassé ceste pecune, quand luy semblera bon, face voler le bruit de paix entre ses ennemis, à fin que tous ceux qui sont ainsi aueuglez & enchantez, ainsi dient, O que nostre Prince est pitoyable! il ha compassion d'épandre le sang humain. L'autre luy mettra à la fantasie que tous ses suietz ont transgressé aucunes vieilles ordonnances, mãgees des vers, toutes moisies, & par longue desacoustumance inueterees, que nul n'auoit la memoire qu'elles fussent faites, & qu'il en doit demander les amendes, disant qu'il ne luy sauroit écheoir plus grand reuenu que de cela, ne plus honnorable, à raison qu'vn Prince represente la personne de iustice. Il est amonesté d'vn

autre

autre qu'il defende beaucoup de choſes ſus groſſes peines, & ſpecialement ce qui ſera à l'vtilité de ſes ſuietz, quand ne ſe fera point, puis vienne à compoſer auec leſditz ſuietz & les diſpenſe par pecune, pour ce que la defenſe leur eſt pernicieuſe, ainſi aura la grace de ſon peuple, & luy en reuiendra double profit. Auſsi luy reuiendra gros deniers s'il ha' quelques theſoriers ou receueurs qu'auarice & couuoitiſe de gaing aura atrapé à ſes retz, & auront mal verſé en ſes finances, quād ſeront multez, confiſquez & punis de leur larcin. Ou quand il vendra les priuileges à quelqu'vn d'autant plus grand pris, qu'il veut eſtre veu meilleur Prince donnāt à grāde difficulté le bādon & licence à quelqu'vn en particulier de iouyr d'vne choſe, qui eſt au preiudice d'vn peu-

ple,& pourtãt ne le vẽd il point qu'il n'en ait gros deniers. L'autre luy persuadera qu'il astreigne à soy quelques Iuges, qui en toutes choses debatront & contendront pour le droit du Roy ce qui luy appartiendra: puis les fera venir au Palais en son parlement, les inuitant de faire recit de ses matieres deuant soy, ainsi il n'aura matiere si manifestement iniuste ou quelqu'vn desditz Iuges ne trouue quelque ouuerture par laquelle ne se puisse estendre tromperie, ou en contredisant, ou de honte de ne sauoir que dire, ou à fin qu'ilz aquierent faueur enuers ledit Prince, en ce point quand lesditz Iuges seront repugnans,& d'opinions contraires l'vn à l'autre en vne chose de soy tresclaire, & qui n'auroit mestier d'estre disputee, si que la verité de la cause qui est iniq-

que,

que, à ceſte heure là vient en doute, ſur ce point le Prince ha occaſion d'interpreter le droit à ſon profit, conſidere que les vns ont honte de parler deuant luy, & les autres craignent, ainſi la ſentence ſe prononce ſans doutance à ſon intention. Certes celuy qui donne arreſt pour luy n'eſt iamais dépourueu de couuerture, ombre, ou couleur, il dira qu'il luy ſufiſt que le droit eſt de ſa part, ou il tournera les paroles & le ſens de la loy, l'interpretant à ſon plaiſir. Puis alleguera la prerogatiue, excellence, & preeminence du Prince qui ne doit eſtre diſputee, & que le Prince eſt ſur la loy, ſe confirmãt au dit de Craſſus, qui diſoit que le Prince qui auoit charge d'entretenir vn exercite, ne pouoit auoir aſſez d'or, & d'argent. D'auantage le dit Iuge alleguera qu'vn Roy ne

Le dit du riche Craſſus

peut rien faire iniuſtement, quand ſon plaiſir eſt tel: pource que tout le bien des ſuietz eſt à luy, & meſme les corps, & que le peuple n'ha rien propre, fors ſeulement ce que la benignité & courtoiſie d'vn Roy luy permet poſſeder, & ce qu'elle ne luy aura oſté, & le moins qu'il en pourra auoir, ce ſera à la grande vtilité du Prince, de peur que ledit peuple, duquel il ha la garde, par richeſſes & liberté ne s'efemine & enfieriſſe & qu'il ne vueille endurer patiemment l'iniuſte & dur commandement de ſon ſeigneur: veu qu'au contraire poureté & neceſsité rõpt, briſe, & abaiſſe les courages, & les fait patiens, & par les tenir trop oppreſſez oſte aux courageux eſpritz puiſſance de ſe rebeller.

Or ſi en ce conclaue ie me lieue de rechef pour dire mon opinion,

& de

& debas contre les susditz auocas, que tout leur conseil n'est honneste au Roy, ains qui plus est, luy est pernicieux & dommageux, duquel non l'honneur seulement, ains aussi la seureté sont comprins & situez plus aux richesses de son peuple, que aux siennes, & que ledit peuple l'ha éleu pour son affaire, & non pour l'affaire dudit Prince, à fin qu'il viue commodement souz la protection de labeur, solicitude & asseurance de son bon Prince, le defendant du tort & iniure qu'on luy pourroit faire d'autant plus qu'vn bon Prince doit estre plus soucieux que ses suietz se portent bien, que luy mesme, tout ainsi que c'est l'office d'vn pasteur d'estre plus soucieux de nourrir ses ouailles que soy mesme, entant qu'il est berger. Et quant à ce qu'ilz sont d'opinion que la poureté du peuple

est

est aidé de paix, l'experience nous enseigne assez qu'ilz faillent grandement. Mais ou trouuera lon plus de noises & contentions, que entre gens mendians? qui est ce qui desire plus le changement & mutation d'vn regne, que celuy à qui déplaist l'estat & maniere de viure de son temps? qui est ce qui prend plus grãde hardiesse de faire vn trouble en toutes choses, que celuy qui ne ha que perdre? Et si vn Roy est tellement contemné & hay de ses suietz qu'il ne les peut autrement retenir en son obeissance, sinon par maledictions, iniures, pilleries, & grandes persecutions, & les redige à mendicité: il vaudroit beaucoup mieux qu'il quitast & delaissast son royaume, que de les traiter & gouuerner par telz arts, par lesquelz (combien qu'il retienne le nom & titre de Roy)

Roy) si en pert il sa maiesté. Car cela est bien mal seant à si excellente dignité Royale, d'auoir seigneurs & regimes de poures belistres: mais il quadre bien mieux d'auoir la domination & gouuernement d'vn peuple opulent & heureux: ce que cognoissoit bien Fabricius Rommain, homme vertueux & magnanime, quand il respondit qu'il aimoit mieux dominer sur les riches, que d'estre riche.

Certes quand il auient qu'vn Prince vit seul en plaisir & delices, & que tous ses suietz gemissent de toutes pars & lamẽtent, pour la poureté ou ilz les ha mis: cela n'est pas office de Roy, mais d'vn geolier. Finalement ainsi qu'vn medecin n'est pas tenu sauant, qui ne sauroit guarir vne maladie sans en aiouster vne, aussi est estimé vn Prince ignorant

rant & cruel qui ne fait par autre voye corriger la vie de son peuple, sinon en luy ostant l'vsage & commodité de la vie, & confesse hardiment qu'il n'entend rien à gouuerner gens libres & francs, donques qu'il change sa lacheté ou son orgueil: car par telz vices souuẽt auiẽt que le peuple le contemne, ou le hayt, viue de son reuenu sans porter greuance à aucun, sa despense soit mesuree à ses possessions, referre les malefices, instruise bien ses suietz, & ne permette croistre les delitz, lesquelz il faudroit qu'il punist par apres, les loix abolies par coustume, qu'il les reuoque discretement, specialement celles qui ont esté long temps delaissees, & ne sont perties, qu'il ne prenne argent à cause d'vn delit ou offense, ce qu'vn Iuge ne souffriroit faire à perſonne priuee,

priuee, comme chose iniuste & falacieuse. Si ie leur proposoy la loy des Macarenses, qui ne sont pas gueres loing de l'Isle d'Vtopie, qui le premier iour qu'ilz ont fait vn Roy, auec grandes cerimonies l'arrestent de iurer solénelement, qu'il n'aura iamais en son thesor plus de mille liures d'or, ou autãt d'argẽt à la valeur dudit or, ilz disent que ceste loy fut instituee par quelque bon Prince, qui auoit plus à cueur l'vtilité du païs, que ses propres richesses, qui estoit vn obice d'assembler tant de pecune, que le peuple en fust poure. Certes cestuy Roy cõsideroit que ce thesor là estoit assez suffisant pour contreuenir aux rebellions de ses suietz, & incursions des ennemis: vray est qu'il n'estoit assez ample pour inuader les autres royaumes, pour donner à

Loy admirable des Macarẽses.

cogn

cognoistre qu'vn Prince se doit contenter du sien, qui fut cause principale de construire ceste ordonnance, l'autre cause qui l'induisit, c'est que par cela il pensoit auoir si bien pourueu, qu'il n'y auroit defaute de pecune, quand il seroit question que les citoyens voudroyent trafiquer, & faire quelque commerce entre eux. Et considere aussi qu'il estoit de necessité au Roy de bailler tout ce qui estoit de surplus de son thesor à sesditz suietz, par cela n'auoit occasiõ de chercher les moyens de les piller & leur faire tort.

Vn Roy qui feroit le semblable seroit craint des mauuais, & aimé des bons, si ie m'aloy ingerer de proposer ces choses, ou autres semblables deuãt des personnages, qui seroyent totalement enclins à faire le contraire, ie reciteroy vn conte à gens sourds

ſourds, Vrayement (dy ie) non à ſourds, ains treſſourds, & ne m'en ébahy & ne ſuis point d'auis (affin que ie die la verité) que tu te doiues meſler de tenir telles paroles, & donner tel conſeil, ſi tu es certain qu'on ne le vueille receuoir, que profiteroit tel deuis inaccouſtumé? & cõme pourroit il entrer au cueur de ceux à qui on ha perſuadé l'oppoſite? ceſte Philoſophie ſcholaſtique eſt plaiſante entre amis, en leurs familieres confabulations, mais il n'eſt pas temps d'alleguer ces choſes au conſeil des Princes, ou les grans affaires ſe traitent auec grande authorite, c'eſt bien (dit il) ce que ie mettoy en auant, que la Philoſophie n'ha point de lieu deuant les Princes: Si ha bien (dy ie) mais non pas ceſte Philoſophie ſcholaſtique qui penſe que tout ſoit cõuenant en

Philoſophie ſcholaſtique.

tout & par tout: mais il y ha vne autre Philosophie plus ciuile, qui ha son theatre propre, & s'accommode à la fable qu'on iouë, & garde son office & droit honnestemẽt auec grace & cõdecence: de celle là te faut vser. Prenons le cas qu'on iouë quelque comedie de Plaute, ou certains seruiteurs & gaudisseurs vsent de bourdes & mensonges entre eux, & tu te presenteras sur l'échaufaut en habit de Philosophe, & recites ce passage de la tragedie de Octauia, ou Senecque dispute auec Nero: te vaudroit il pas mieux taire, que de mesler ta tragedie auec leur comedie? tu corromps & peruertis la fable qu'on iouë, car tu mesles choses contraires, combien que ce que tu allegue soit meilleur. Si tu as entreprins quelque ieu, iouë le mieux que tu pourras, & ne trouble ne change rien,

Merueilleuse similitude.

ien, en lautre totale, combien que lors il te vient à la memoire d'vne autre fable qui soit plus belle, & plus elegante. Ainsi on est en la Republique: ainsi en auient au conseil des Princes. Si les mauuaises opinions ne peuuent estre totalement ostees, & si on ne peut ainsi qu'on desire remedier aux vices receuz par vsage: non pourtant doit n'estre delaissee la Republique, non plus qu'vn nauire en temps de tourmente, si les ventz ne peuuent estre reprimez.

Certes il ne faut point emplir les oreilles des Princes d'vn propos insolent & inaccoustumé, lequel tu cognoistras n'auoir poix enuers lesditz Princes, qui ont estez persuadez au cõtraire, mais il se faut efforcer par vne menee oblique, traite de tout ton pouuoir toutes choses commodemẽt, & ce que tu ne peux

BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE LYON

tourner en bien, fay à tout le moins que ce ne soit pas si grand mal, car il ne se peut faire que tout voise biẽ, si tous ne sont bõs: ce que ie n'espere qu'il se puisse faire encores de long temps. En ceste sorte (dist Raphaël) rien autre chose ne se feroit, sinon quand ie penseroy donner remede à la folie des autres, moymesme auecques eux ie deuiendroy fol. Et si ie veux dire le vray, il sera necessitẽ que ie die telles choses, cõme i'ay deuãt allegué, ie ne say si les Philosophes ont accoustumé de mẽtir, mais quant à moy ce n'est point mon naturel ne mon mestier. Et cõbien que mes paroles parauenture ne soyent agreables aux susdits, & leur semblent facheuses, si est ce qu'elles ne sont point si estrãges, qu'elles soyẽt indiscretes, & impertinentes, du tout sottes, si ie supposoy ce que faint

Platon

Platon en ſa Republique, ou ce que font les Vtopiẽs en la leur, iaçoit que ces choſes là fuſſent meilleures (cõme il eſt certain qu'elles ſont) toutefois elles pourroyent ſembler bien étranges, pource qu'en ce païs tout y eſt particulier, & en Vtopie toutes choſes ſont cõmunes. Ainſi mes propos, monſtrans le peril, & retirans d'iceluy, ne pourroyẽt eſtre plaiſans ny agreables à ceux qui auroyent en eux deliberé de ſe ruer de plein gré la teſte la premiere dans le dangier remonſtré. Au reſte, qu'eſt il cõprins à ce que i'ay allegué, qui ne conuienne, & ſoit de neceſsité eſtre dit en tout lieu, & fuſt ce deuant les Princes? Et veritablemẽt s'il faut taire, & omettre toutes les choſes nõ accouſtumees, & qui ſemblẽt eſtre diſconuenantes, telles que les peruerſes mœurs des hõmes les ont faites ſem

bler étranges & insolentes. Par semblable raison il faut que nous dissimulõs entre les Chrestiẽs toutes les choses que nostre Seigneur Iesus Christ ha enseigné & ha tant defendu que on ne les dissimule : en sorte que ce qu'il ha dit en secret mesme à ses disciples, il ha commandé estre preché publiquement, desquelles choses la plus grãde partie est bien plus étrange aux mœurs de ce tẽps present, que ne sont les paroles que i'ay dit. Ie croy qu'aucuns precheurs personnages subtilz ont ensuiuy tõ conseil, lesquelz voyãs que les hommes apres leur auoir remonstré la parole de Dieu, à griéue difficulté souffroyẽt leurs mœurs estre cõformes à la reigle de Iesus Christ, puis pource que sa doctrine leur sembloit trop pesante & difficile à faire, ilz la firent comme vne flexile

regle

gle de plomb, quadrer & conue-
r à leurs mœurs & manieres de vi
re, affin qu'en ceſte ſorte les com-
mãdemẽs de Ieſus Chriſt & leur vies
mauuaiſes fuſſent aucunemẽt con-
ioins enſemble. En quoy ie ne voy
oint qu'ilz ayent rien profité, ſi-
on qu'ilz en ſont deuenuz plus aſ-
eurement mauuais. Car ſi i'eſtoy au
onſeil des Princes, & autant y pro-
iteroy ie, ou ie ſeroy d'opinion con
raire aux autres, qui vaudroit au-
ant, cõme ſi ie n'auoy rien opiné, ou
e ſeroy cõforme à leur dire, & pour
coadiuteur de leur folie, comme dit
Mitio en Terence: Ie n'entend point
biẽ ce que tu dis qu'il faut proceder
par vne voye foraine, & menee ob-
lique quãd on eſt au cõſeil des Prin-
ces, par laquelle on ſe doit efforcer
(ainſi que tu es d'opinion) que ſi tou-
tes choſes ne peuuent eſtre rendues

bonnes, qu'elles soyét au moins traitees commodement, & soyent faites le moins mauuaises qu'on pourra. Car en vn estroit & Royal conseil, il n'est permis de rien dissimuler ne palier les opiniõs mauuaises, il les faut aprouuer apertement, & se consentir aux statuts pernicieux & pestilens. Celuy qui froidement louera vne mauuaise opiniõ, sera tenu pour épie, ou quasi comme vn traistre dissimulé. Ie ne trouue point qu'entre telz conseilliers, vn hõme de vertu y puisse profiter, pour ce qu'ilz gasteront plustost vn personnage bien reputé, qu'ilz ne se corrigerõt par luy. Ou il sera par leur mauuaise cõuersation dépraué, ou luy estant innocent & entier, sera couuert & chargé de la malice & folie d'autruy, voila cõme ie pense que par ceste palliation & dissimulatiõ que tu dis, rien

ne

ne se peut cõuertir en mieux. Pourtant le Philosophe Platon donne à cognoistre par vne tresbelle similitude, pourquoy à iuste droit les sages s'abstiennent de vouloir prẽdre le regime de la Republique. Quand (dit il) les personnages prudens voyẽt le peuple, parmy les carrefours & places publiques, épandu, qui se laisse mouiller à vne grosse pluye qui chet incessammẽt d'enhaut, & ne luy peuuent mettre en teste qu'il se mette hors de la pluye, & qu'il cherche le tapy, cognoissans donc qu'ilz ne gagneront rien s'ilz ne saillent hors, sinõ qu'ilz seront mouillez cõme les autres, ne partẽt de leurs maisons, & leur est assez, puis qu'ilz ne peuuẽt remedier à la folie d'autruy, de soy tenir en lieu seur. Certes amy Morus (affin que ie die la verité, ce que i'ay à la fantasie) il me semble

qu'en toutes pars ou les biens ſont particuliers,& ou on meſure toutes choſes à la pecune, en ce lieu là à grand peine peut on iamais faire, qu'vne Republique ſoit traitee iuſtement & heureuſement,ſinon que tu eſtimes,que on ſe maintient iuſtement quand tous les plus grans biẽs viennent es mains des plus méchantes perſonnes,& ſi tu n'es d'opinion que c'eſt felicité quand toutes choſes ſont parties &diuiſees entre peu de perſonnages,& iceux encores nõ fournis de toutes choſes aſſez commodement,& les autres du tout poures & miſerables. Pourtant quand à par moy ie conſidere les treſprudentes & treſſaintes conſtitutions des Vtopiẽs, enuers leſquelz le bien public eſt tant bien & aptement regy auec ſi petit nombre de loix & d'ordonnances, qu'à la ſeule vertu

eſt

eſt donné le pris,& cõbien que tout ſoit egalé, nonobſtãt vn chacun ha des biens à planté. Conſequemment quãd ie compare à leur maniere de faire tant de nations, leſquelles font touſiours quelques ordonnances,& n'y en ha pas vne qui ſoit bien ordonnee, eſquelles ce qu'vn chacun acquiert, par quelconque moyen, il nomme ce bien là ſon propre,& cõbien que tous les iours il ſe face en ces contrees nouuelles loix & ſtatus, toutefois ne ſemblent eſtre de grande force, car les hommes entre eux ne peuuẽt iouyr de leur biẽ particulier paiſiblement, ne le garder, ne le cognoiſtre l'vn d'auec l'autre, ne pouuoir dire aſſeureemẽt, celà eſt miẽ: Ce que nous demonſtrẽt facilemẽt les proces infiniz qui ſourdent tous les iours, & q̃ ne prẽnẽt iamais fin. Quand ie penſe toutes ces choſes

ſes ie ſuis d'opinion cõforme à celle de Platon: & ne m'émerueille point s'ilz ne daignerẽt oncques faire loix à ceux qui refuſerent de viure en commun, car ce prudẽt perſonnage preuoyoit eſtre la ſeule voye du ſalut publique, ſi les hommes viuoyẽt en equalité de bien, ce qui ne ſe peut iamais faire ou il y ha proprieté. Quand vn chacun en attire à ſoy autant qu'il peut: Pource que quelque grãde que ſoit l'abondance des biẽs au mõde, peu de perſonnes partent entre eux tout l'auoir, & delaiſſent aux autres poureté & indigence: & ſi échet preſque touſiours que les poures auroyent beaucoup mieux merité auoir ſi opulẽte ſubſtãce, que les riches: car les riches sõt rauiſsãs, mauuais & inutiles: au contraire les poures ſont modeſtes, ſimples, & de leur induſtrie quotidiane plus liberaux

raux & courtois à la Republique, qu'à eux meſmes. Ainſi ie ſuis d'auis qu'vn biẽ public ne peut eſtre iuſtement & heureuſement adminiſtré, ſi l'on n'oſte ceſte proprieté de biens: mais ſi elle demeure entre les mortelz, la meilleure & la plus grande partie des hõmes demeurera en indigence, calamité & anxieté. Et combiẽ qu'on peuſt aucunemẽt ſolager leſdites nations viuãtes en proprieté, ſi ne leur ſauroit on tollir, pleinement poureté & miſere. Vray eſt qu'en ordõnant qu'on poſſedaſt certaine quantité de terres, & nõ plus qu'il ſeroit licite, & qu'vn chacũ euſt du bien & reuenu legitime, la choſe ſe pourroit adoucir. Pareillement que le Prince ne fuſt trop riche, le peuple trop arrogant, qu'il n'y euſt ambition aux offices & dignitez, & qu'elles ne fuſſent baillees au plus offrant,

offrant, & qu'on ne fist si gros fraiz à les auoir: car par cela est donnee occasion aux marchans d'en refaire leurs deniers par fraude & rapine. Ainsi il est de necessité, puis qu'on y va par argent, de preferer les riches ausdits offices, ou on feroit beaucoup mieux d'y mettre gens prudēs & discretz cōbien qu'ilz fussent poures: là ou telle particularité de biēs seroit ainsi reglee & égalee, les abuz pourroyēt biē estre adouciz & mitiguez par les statutz deuāt ditz, mais de les corriger & extirper totalemēt, il n'y faut poīt auoir d'esperāce, non plus qu'on ha d'vn corps abandonné des medecins, lequel on peut faire viure plus longuemēt par quelques applications, appareilz, ou restaurās, mais de le reduire en son en bō point il est impossible: quand on s'efforcera d'auoir la solicitude

de de guerir membre, on rendra les autres plus malades, ainſi naiſtra de la medecine d'vn, la maladie de l'autre, puis qu'on ne peut bailler à l'vn qu'on n'oſte à l'autre.

Il m'eſt auis tout le contraire (dy ie) & ſuis d'opinion que là ou toutes choſes ſont cõmunes, qu'on n'y peut viure aptement & commodement: car comme y aura il abondance de biens là ou vn chacun s'exemptera du labeur, qu'auray ie à faire de tormenter mon cueur & mon corps à beſogner, quand l'égard de mon gain & proffit ne my contraint point? La confiance que i'auray à l'induſtrie d'autruy me rẽdra nonchallant & pareſſeux. Si de hazard i'ay defaute, & i'ay beaucoup trauaillé à amaſſer du bien, toutefois il ne m'eſt permis par nulle loy de le conſeruer & m'en aider, par cela ne vient

vient on pas à mille meurtres, & perpetuelles seditions? mesmement quand ostee est l'autorité & reuerence des Magistratz? Dont ie ne peux imaginer ne biẽ conceuoir que police puisse estre, entre gẽs ou il n'y ha differẽt & discrime de personnes, & ou vn chacun est maistre. Ie ne m'ébahy point (dit Raphaël) si tu as ceste apprehension là, car tu ne cõsideres au vray la chose cõme elle est, ou si tu en as quelque cõsideration, tu la digeres mal. Certes si tu auois esté auecques moy en l'isle d'Vtopie, & eusses veu à l'œil la maniere de viure, & les statutz du païs cõme i'ay fait (q̃ y ay demouré & vescu plus de cinq ans, & iamais ie n'ẽ eusse voulu partir, si n'eust esté pour manifester ceste nouuelle terre) tu cõfesserois q̃ tu n'aurois veu en nul endroit du monde vn peuple mieux enseigné & ordõné que cestuy là. Veritablemẽt

(dit

(dit Pierre Gille) à grande difficulté me mettrois tu en teſte, qu'il y euſt en ce nouueau païs vne gent mieux arroyee & eſtablie, qu'en ceſtuy cy à nous cogneu, ou il n'y ha pas moins bons eſpritz, & ou les republiques ſoyent, ce pẽſe ie, de plus grande ancieneté, & ou le long vſage ha trouué maintes choſes cõmodes & conuenables à la vie ſans toucher à ce qui ha eſté inuenté d'auenture & cas fortuit, ce que nul eſprit n'euſt ſceu excogiter. Quand à l'antiquité des republiques (dit Hythlodæus) tu parlerois autremẽt & plus veritablement: ſi tu auois leu les hiſtoires antiques de ce païs là auquel (ſi nous voulons croire à leurs croniques) il y auoit des villes ſituees, premier qu'il y euſt des hommes en la noſtre. Et de tout ce qui ha eſté trouué iuſques icy par engin hu-

main,ou par cas fortuit:par égale felicité il ha peu auoir eſté en l'vn & l'autre lieu, c'eſt à dire en noſtre païs, & au leur auſsi ſemblablemẽt. Quant au demeurant, ie penſe bien que nous ſommes gẽs de plus grand eſprit qu'eux:mais d'eſtude & induſtrie,pour certain ilz nous ſurmontent de beaucoup.

Or ainſi que cõtiennent leurs croniques,auant que noz nauires abordaſſent en leur terre, ilz ne cognoiſſoyent rien de nous, qu'ilz appellẽt Vltrequinoctiaux, ne de noz affaires,& ſi n'en auoyẽt iamais ouy parler,ſinõ depuis mille deux cẽtz ans, de hazard quelque nauire en leur Iſle perit,qui y auoit eſté portee par tẽpeſte,& quelques Rõmains & Egyptiẽs qui eſtoyẽt dedãs ſe ſauuerẽt, & vindrẽt à port, & ne partirent iamais de là puis apres.Or entens comme

me ceſte ſeule occaſion, leur aporta de commodité l'œur par leur ſinguliere induſtrie: car il n'y auoit riẽ dens tout le pourpris de l'Empire Rõmain, d'ont il leur en peuſt venir quelque fruit, qu'ilz n'aprinſent de leurs hoſtes eſtrangiers, ou qu'ilz n'inuentaſſent aprés auoir tant ſoit peu interrogué des choſes. Voila le grád biẽ q̃ leur auint de ce qu'aucũs de par deça furẽt trãſportez en leur cõtree. Et ſi quelque ſemblable fortune ha autrefois cõtraĩt aucũ d'eux eſtre deieté par tourmẽte en ceſtuy noſtre païs, il n'en eſt nõ plus de memoire, qu'il ſera poſsible quelque tẽps, que i'ay eſté au leur. Mais cõme incõtinẽt qu'ilz ont receu vne choſe de nous inuẽtee, q̃ leur eſt vtile, ilz la font ſiẽne: au cõtraire ie croy qu'il ſera lõg tẽps, auãt q̃ nous prenõs vn affaire d'eux mieux étably, qu'il n'eſt

en nostre climat, qui est la seule cau se que leur Republique est plus prudemment aministree, & plus heureusement fleurist que la nostre.

Donques, amy Raphaël dy ie, ie te prie décri nous ceste Isle: & ne sois bref, ains nous declare par ordre les champs, les villes, les hommes, les meurs, les statutz, les ordon nances, & toutes choses que tu voudras que nous cognoissons.

Ie pense qu'il te plaira bien nous expliquer tout ce de quoy nous n'auons encores la cognoissance. Ie ne fy iamais rien (dit Raphaël) de meilleur cueur, & suis tout prest quand vous voudrez, mais la besogne requiert bien auoir le loisir. Allons donc (dy ie) là dedans disner, & tost apres nous prendrons l'oportunité: adonc il respõdit: A vostre vueil soit fait. Ainsi apres que nous fumes

mes entrez en mon hoſtelerie nous diſnámes, & apres diſner retournámes en noſtre meſme lieu, & nous aſsiſmes au meſme ſiege, commandant à noz ſeruiteurs que nul ne nous rompiſt & empéchaſt, puis moy & Pierre Gilles amonneſtámes Raphaël de nous tenir ce qu'il auoit promis, & quand il vid que nous eſtions ententifz, & conuoiteux d'ouyr: quelque peu d'eſpace en ſilence & penſif, s'aſſit, puis commença en ceſte maniere à parler.

Fin du premier liure.

LE SECOND LIVRE DE LA DESCRIPTION DE L'ISLE D'VTOPIE.

L'ISLE des Vtopiens par le milieu, qui est fort plātureux, ha de largeur & estendue cent lieuës: & n'est gueres moins estroite par tout, sinon que vers les deux boutz, tant d'vn costé que d'autre, petit à petit elle s'étresist. Ceux du païs (quasi comme s'ilz l'auoyent compassée) luy donnent de tour deux centz cinquante lieuës, & la figurent tout ainsi qu'vn croissant: la mer qui flotte entre les deux cornes, ha gasté & rompu bien enuiron cinq lieuës de terre, laquelle s'y respand par vn grand goulphe vuide, defendu de tous vents, & tourmentes, pource que tout à l'entour les terres

res y ſont hautes & éleuees. L'eau y eſt dormante & coye, & ſemble eſtre vn grand Lac, qui ne fait dommage à rien: & tout le canal de ce goulphe leur fait vn beau port, qui tranſmet les nauires en toutes regions, au grand profit & vtilité des humains. Duquel port les deſtroitz ſont dangereux & redoutables, pour les rochers, & bancz qui ſont en ce lieu.

Au milieu de la diſtance & interuale, entre les deux cornes de ceſte Iſle, en la mer aparoiſt vn rocher découuert, & pource moins nuiſible, ſur lequel eſt aſsiſe vne fortereſſe contre leurs ennemis.

Le lieu ſeur de nature eſt defen du & gar dé d'vn rocher q luy ſert de forte reſſe.

Il y ha d'autres rochers dens la marine cachez qui ſont dangereux. Le canal de ceſte mer, à eux ſeulz eſt cogneu: parquoy quand quelque

estranger veut entrer en ce port, faut qu'il soit guidé par aucun Vtopien, & eux mesmes n'y osent entrer, s'ilz ne fichent quelques paux, qui leur monstrent du riuage le chemin seur. Lesquelz transplantez: en diuers & autres lieux, en pourroyét facilement faire perir quelque grande flote de nauires d'ennemis, qui illec aborderoyent.

De l'autre costé de ceste Isle y ha force haures, pour entrer en ceste terre, mais la descente de toutes pars, est si munie & fortifiee, tant de la nature du lieu, que par art, qu'vn gros exercice de gens de guerre peut estre repousé de là, auec petit nombre de defendeurs. D'auantage ainsi qu'on dit, & ainsi que l'assiete du lieu le monstre, ceste terre au temps passé n'estoit ceinte de mer, mais le duc Vtopus, cõme vainqueur

& do

& dominateur, duquel l'Isle porte le nom (car au parauant estoit appellee Abraxa) & qui introduisit ce peuple rude & agreste à telle religiõ & humanité, que maintenant surmõte presque tous les viuans, soudain à la premiere arriuee cõqueſta ceſte Isle & demeura vainqueur: puis du costé ou elle se ioignoit à la terre voisine qui n'estoit point Isle en fit couper bien sept lieuës & demie, & fit passer la mer tout entour.

Vtopie dite & nommee d'Vtopie leur Prince.

Or à ceſte besogne, ne contraignit il seulement les gens du païs, à fin qu'ilz ne reputassent ce labeur à iniure, ains aussi mesla ensemble tous ses soudalz, & quãd cet ouurage fut liuré & distribué à si grande multitude de gens, la chose fut mise à fin d'vne merueilleuse & incredible diligence. Les voisins qui au commencement se moquoyent, de ceſte

Les villes de l'isle d'Vtopie.

folle & vaine entreprinse, s'emerueillerent & étonnerent d'en voir l'effet heureux. Ceste Isle contient cinquante & quatre villes, toutes grandes: & bien bastíes, plantureuses & magnifiques, d'vne mesme langue, de semblables mœurs, statutz, & ordonnances, toutes d'vne mesme situation, & par tout autant que le lieu s'y adonne, d'vne mesme semblance. Celles qui sont les plus prochaines, ne sont point distantes plus loing l'vne de l'autre que de douze lieuës. D'auantage il n'y en ha point de si lointaine, qu'on n'y puisse aler à pied en vn iour de l'vne à l'autre. De chacune ville on éliſt trois bons vieillars bourgeois, bien experimentez, qui tous les ans se transportent à la ville d'Amaurot, pour traiter des communs affaires de l'Isle. Car ceste ville est la capitale, pource que estant

Similitude de ceste cause de concorde.

Petit interualle entre les villes d'Vtopie.

eſtant aſsiſe au milieu de ceſte Iſle, eſt plus oportune aux ambaſſades qui peuuent venir de tous coſtez. Les champs ſont ſi cõmodement aſſignez aux citez, que nulle de coſté & d'autre, n'ha moins de dix lieuës de terre: Aucunes en ont plus, ſelon qu'elles ſont ſeparees les vnes des autres, nulle ville n'ha couuoitiſe d'augmẽter & acroiſtre ſes limites, pource qu'ilz ont des laboureurs deſquelz ilz s'eſtiment eſtre mieux maiſtres que de la champagne. Ilz ont par tous les champs des logis biẽ equipez & reſtorez de ruſtiques iſtrumẽs. Les bourgeois chacũ à ſon tour y võt demeurer: En vne famille ruſtique il ne ſont poĩt moins en hõmes & femmes q̃ quarãte, fors deux ſeruiteurs q̃ y ſont aiouſtez de ſurplus, & ſur tout cela y ha vn pere de famille & vne maiſtreſſe de maiſon gra

Diſtribution des champs.

Le contraire ce fait main tenãt par toutes les republiques du mõde

Le principal ſoĩg, c'eſt dula bourage.

graues & ſages, qui ont la charge, à chacune trenteine de familles eſt conſtitué vn chef, appellé Phylarque: de chacune famille tous les ans de ceux qui ont demeuré deux ans au champs, il en retourne à la ville vingt, & en leur lieu on en r'enuoye de la ville autant de nouueaux affin qu'ilz ſoyent inſtruis par ceux qui ont eſté au village vn an, pour ce qu'ilz ont occaſiõ de ſauoir plus du labourage & affaire champeſtre, que ceux qui n'y ont point encore veſcu. Et pource l'an ſuiuant ilz ont touſiours le ſoin de monſtrer aux derniers venus. Car s'ilz eſtoyent tous nouueaux & ignorãs en l'art d'agriculture, il en pourroit auenir accident pour l'annee, qui ſeroit cherté de viures. Et combien que tous les ans ilz ayent ceſte couſtume de renoueler & r'afréchir leurs laboureurs,

reurs, & que nul ne ſoit contraint en ceſte âpre vie ruſtique de continuer plus longuement outre ſon vueil: Si auient il bien ſouuent que ceux qui de leur naturel aiment la vie ruſtique, & ſe plaiſent aux chãps ilz impetrent y eſtre long temps.

L'office des laboureurs.

Les laboureurs cultiuent la terre, nourriſſent des beſtes, acouſtrẽt du bois, & le portent par terre ou par mer à la ville, ou il eſt apte: & communement ilz nourriſſent vne infinité de pouletz par merueilleux artifice. Les poules ne couuent point les œufz, mais ilz les mettent dens quelque fourneau, en grand nombre & deſouz vn feu lent & doux, puis les tournent ſouuent, & ainſi leurs donnent vie: Lors quand ſont ſaillis de l'écaille, ſuiuent les hommes au lieu de leurs meres, & les cognoiſſent, ilz nourriſſent peu de cheu

Merueilleuſe maniere de faire couuer les œufz.

cheuaux, & nulz, s'ilz ne ſont de cueur, & non point à autre vſage, ſinon à exerciter les ieunes gens à bien cheuaucher & picquer vn cheual: les bœufz ont toute la charge de labourer & trainer les faix: pour ce qu'ilz ne ſont pas ſi impetueux que les cheuaux, & ſont plus patiens au trauail, & ne ſont ſi ſuietz à maladies, ne de ſi grande dépenſe & couſt, puis quand ilz ne peuuent plus rien faire, on les engreſſe, & ſeruent de viande: ilz font du pain des grains qui croiſſent en ce païs, ilz boiuent du vin, du pommé, du peré, & de pluſieurs autres breuages, aucunefois de l'eau toute pure, & ſouuent de l'eau cuite auec du miel, ou auec regalice, qui eſt mout douce, & en ont grande abondance.

L'vſage des bœufz.

La viãde & breuage des Vtopiẽs.

Auſsi ſont ilz fort prouides, & prennent curieuſement garde combien

bien peut vne ville dépendre de bien tout du long de l'annee, & les congregations & assemblees, qui sont au plat païs autour des villes.

Ce nonobstant ilz font plus de grains, & nourrissent beaucoup plus de bestes, qu'ilz ne sauroyent consommer, mais le demeurant est distribué & departy aux voisins, de toutes choses quelconques, de quoy ont affaire les villages: & quand n'en ont point, ilz les vont demãder aux villes, & ne faut point trafiquer ne marchander pour les auoir: les officiers de la ville leur deliurent. Plusieurs le iour de la feste tous les mois viennent ausdites villes. Quand l'Aoust aproche, les Philarcques viennent denoncer aux gouuerneurs des villes, combien il faut enuoyer de citoyens pour aider

Grãd nõbre de gens sert beaucoup à la besogne.

aider à moissonner, & quand tout le nombre de moissonneurs est amassé ensemble, au iour qui est dit, ilz font quasi en vn iour de beau temps, toute la moisson de la contree.

Des villes, & specialement de la ville d'Amaurot.

QVi ha cogneu vne de leurs villes, il les ha toutes cogneuës: pour ce qu'elles sont toutes semblables, si la nature du lieu n'y repugne & empesche, i'en exprimeray donques quelques vnes, & ne peut chaloir laquelle, mais ou pouroy ie mieux me prendre, qu'à la ville d'Amaurot, qui est la plus digne d'entre les autres, & à laquelle toutes les autres portent honneur, à raison du parlement qui y est: & aussi

La description de la ville d'Amaurot capitale des Vtopiës.

auſsi pource que ie la cognoy mieux: car i'y ay demouré cinq ans entiers. Doncques la ville d'Amaurot eſt aſsiſe en vne deſcente de mõtagne, qui n'eſt roide ny âpre, ains aiſee & douce, & eſt de ſorte preſque carree, la largeur d'icelle commence vn peu plus bas que le ſommet de la coſte, & contient deux mille pas, qui eſt vne lieuë, & tend à la riuiere d'Anydrus: elle ha de longueur quelque eſpace d'auantage ioúxte la riue dudit fleuue.

Ladeſcription de la riuiere d'Anydrus.

Anydrus prend ſa ſource au deſſus de la ville d'Amaurot quarante lieuës, d'vne petite fontaine, mais ſon cours s'augmẽte par la rencontre des autres fleuues qui viennent tomber dedans, & entre autres, de deux moyens, tant que deuãt la ville il ha d'eſtendue vn quart de lieuë, toſt apres deſcẽdu plus bas de trẽte

lieuës, est encore plus enflé, & adonc entre dens l'Ocean. En la distance qui est entre la mer, & la ville, & encores au dessus plus d'vne lieuë, le floc va & vient legierement six heures continues tous les iours: quand la mer monte, elle occupe le canal d'Anydrus bien quinze lieuës de long, en repoussant en arriere l'eau de ladite riuiere, plus outre elle corrompt aucunement de sa saline la liqueur d'icelle riuiere: puis apres petit à petit la riuiere s'adoucissant, pure & clere vient à couler par la susdite ville ainsi purifiee suit quasi iusques à son destroit & huis, la mer qui s'en retourne. Sus le fleuue d'Anydrus y ha vn pont, non point de bois, ains de pierre, excellément fait en arches, qui trauerse depuis le bord oppositе à la ville, iusques à ladite ville, du costé qui est le plus éloigné

Le semblable ce fait en angleterre à la riuiere de Tamise qui passe par Lõdres.

En cecy conuiennent londres & amaurot

éloigné de la mer, affin que les nauires puissent passer au long de la ville, sans empeschemẽt: Les Amaurotains ont vne autre riuiere, non pas grande, mais coye & plaisante, icelle prent sa source de la mesme montagne ou est assise Amaurot, & coulant par les bassiez de la ville, passe par le milieu d'icelle, & chet dans Anydrus: Et pource que ledit ruisseau partoit vn peu de dehors la ville, les Amaurotains citoyẽs l'enuironnans de forteresse, le adioignirent à leur cité, affin que si de hazard il suruenoit quelque grãde force d'ennemis: l'eau ne peust estre occupee, détournee, ou corrompue, ainsi par cahotz & canalz faitz de brique en diuers lieux, par les bassesparties de la ville l'eau flue: & aux hautiers, ou l'eau ne peut monter, ilz ont des cisternes, ou la pluye s'assemble, qui

L'vsage d'eau douce bõne à boire.

n'eſt pas moins vtile, que l'inuention des cahotz. La ville eſt ceinte de murs hautz & épez, ou il y ha force tours & baſtillons, aux foſſez n'y ha point d'eau, mais ſont profonds & larges, & enuironnez de buiſſons & épines, ilz circuiſent la ville d'vn coſté, & des deux boutz, de l'autre coſté la riuiere ſert de foſſez, le deuis des rues eſt fait proprement & cõmodement, tãt pour les voitures & charroy, que contre l'impetuoſité des ventz: les edifices ne ſont laidz, & ſont mis par ordre egal, rengez tout le long des rues, qui ont de trauers vingt piedz, derriere les maiſons, autant que les rues en emportent pour iardins larges & plantureux, contiguz, qui ſont de tous coſtez bien clos. des derrieres murailles deſdites rues, il n'y ha maisõ qui n'ait huis en la rue, & vn guichet ou poſtic

La munition des murailles.

Comme ſont les rues.

Les edifices.

Les iardins ioïtz aux maiſons.

postic aux iardins, ou quelques portes qui se ferment à clenche, & s'ouurent facilement de la main, puis se referment tout par elles, & chacun entre par là qui veut, ainsi ny ha rien entre ce peuple, qui soit propre ou particulier. De dix ans en dix ans ilz changẽt de maisons, par sort fait entre eux: Ilz tiennent grand conte de leurs iardins, dedens iceux ont vignes, fruitz, porees, herbes, & violettes, si biẽ accoustrees, & si belles, que ie ne vis oncques en lieu ou ie fusse chose plus hõneste ne plus fructueuse. Ilz ont si grande curiosité de bien accoustrer leurs iardins, que souuẽt font dispute, rue contre rue, à qui ha mieux labouré & embelli son iardin, en sorte que par toute la ville souuent on ne trouuera chose plus pertinente & vtile à l'vsage & plaisir des citoyens, que le cultiuement

Cecy sẽt sa cõmunité platonique.

L'vtilité des iardis fort louee parvirgile.

desditz iardins, parquoy il semble que celuy qui construisit ceste ville, mit plus son estude à ordonner de beaux iardins, que nulle autre chose. Car ilz disent que leur Prince nommé Vtopus, des le commencement fit le deuis de ceste ville, mais quand à la bien agencer & aorner ainsi cõme de present elle est (pource qu'il voyoit que l'aage d'vn homme n'y eust peu suffire) il en laissa faire à ses posterieurs.

Ilz ont en leurs annales (ou est cõprinse toute l'histoire d'Vtopus lesquelles ilz gardent sogneusemẽt cõme vne sainte relique, & ont gardé mil sept cens soixante ans apres l'isle prinse par ledit Vtopus) cõme les maisons au cõmencemẽt estoyẽt basses, ainsi que loges & cases pastorales, assez lourdemẽt bastíes de toutes sortes de bois, les parois enduites

tes de terre, le cõble erigé en pointe, & couuert de chaume, mais maintenãt sont toutes à trois estages, les parois de caillou brisé, pierre de taille, ou brique, & le dedans remply de ciмẽt ou mortier, auec menue pierre.

Les edifices sont hautz, fairz à terrace, ilz batẽt & brisent quelques matieres, qu'ilz estendent & couchent dessus, qui ne sont de grand coust, tellement que ceste mixtion ainsi meslee & incorporee, ne craint ne le feu, ne le vent, ne la tempeste, ne la pluye, & est beaucoup meilleure que le plõb. Leurs fenestres pour empescher le vent, sont munies de verres, dõt ilz ont en ce païs grãde abondance. Aussi les garnissent & illustrent de toile fine deliee & menue, laquelle est huilee de huile clere, ou de vernis d'ambre, dont il en sort double commodité, car elles

Verrines faites de verre & aussi de fine toille.

sont plus luisantes, & y entre moins de vent.

Des Officiers & Gouuerneurs des villes.

Tranibore en langue Vtopienne signifie preuost oubaillif en la nostre.

CHacune trenteine de familles, tous les ans élit vn maistre & gouuerneur pour soy, lequel en leur vieille lãgue estappellé Syphogrant, & en langage moderne Phylarcque, vn Tranibore anciennement ainsi nommé, maintenant Prothophylarcque est chef & superieur de dix Syphograns auec leur familles, finalement tous les Syphograns, qui sont deux cens en nõbre, iurent qu'ilz éliront le plus idoine & vtile à la Republique, & par secrete election de quatre personnages que le peuple leur aura nommez, ilz en declarent vn pour estre leur Roy, car de chacune quarte partie

partie de ville, on en élit vn qui eſt recommandé au Senat. L'office d'vn Prince dure toute ſa vie, s'il n'eſt ſoupçonné de tyrannie, tous les ans ilz éliſent des Tranibores, mais ilz ne les changent point ſans cauſe, tous les autres offices ſont annuelz, les Tranibores de trois iours en trois iours (ſi aucunefois le cas le requiert) viennent au conſeil auec le Prince le plus ſouuent, ilz conſultent de la Republique, & mettent fin aux matieres & controuerſes d'vn chacun en particulier (ſi aucunes s'offrent) diſcretement & meurement, toutefois il ne s'en trouue gueres. Le Senat retire à ſoy touſiours deux Siphograns, & tous les iours de nouueaux, & ont par ordonnance que rien n'eſt ratifié, en tant qu'il touche à la Republique, qu'il ne ſoit premierement diſ-

Tyrannie odieuſe à vne republique bien ordonnee.

Soudain mettent fin aux proces & aux autres païs on les alonge tout à gré.

puté par trois iours à la cour, ainçois qu'eſtre decerné, c'eſt crime capital de conſulter des affaires communs hors du Senat, & congregations publiques, leurs ſtatutz à ceſte raiſon ſon faitz, affin qu'on ne s'encline à changer l'eſtat de la Republique par la coniuration du Prince & des Tranibores, & que le peuple ne ſoit oprimé par tyrannie, pourtant tous iugemens qui ſont de grande importance, ſont differez à la congregation des Siphograns, leſquelz apres auoir communiqué la choſe auec leurs familles, ilz la conſultent entre eux, & publient leurs opinions au Senat. La matiere aucunefois paſſe par le conſeil de toute l'Iſle, le Senat auſsi ha ceſte couſtume, que le iour qu'on aura propoſé vn affaire, ce meſme iour on n'en diſpute point, ains eſt reſerué

On ne doit rien eſtablir à la legiere.

Pleuſt à dieu que ainſi on fit pour le iourd'huy en noz cours.

ſerué à la cour prochainement enſuiuant, affin qu'il n'auienne que quelqu vn die folement tout du premier coup ce qui luy viendra à la bouche, & puis conſiderant qu'il ha mal parlé, penſe par apres quelques raiſons, pour pluſtoſt ſouſtenir ſon indiſcret iugement, que ſe dédire honteuſement pour l'vtilité de la Republique, en aimãt mieux la perte du ſalut publique, que de ſa bonne reputation, de peur qu'on ne die qu'il auoit mal opiné au commencement, & qu'il deuoit prendre garde à parler plus ſagement que legierement.

Chacun ſe mesle en Vtopie de agriculture, & en noz regions y en ha peu enco res ſont ilz cõté nez & d leur priſez.

Des meſtiers.

HOmmes & femmes indifferemment ſe meſlent du labourage, & n'y ha celuy ne celle, qui n'en ſache, tous & toutes des

leur enfance y sont instruitz, on leur en fait leçons es escoles, pareillemẽt aux chãps plus prochains de la ville, on les y meine non pas seulemẽt par maniere de passetemps & pour voir: mais pour exercer leurs corps à cedit mestier, & pour y besogner. Outre l'agriculture (qui est comme i'ay dit commune à tous) vn chacun apprent quelque autre art comme à soy propre. Et les mestiers qui sont les plus communs en ce païs, ce sont drapiers, teliers ou tisserans, massons, charpentiers, mareschaux & forgerons, il n'y ha point d'autres mestiers en ceste region, qui soyent mis en conte, & dignes d'estre nommez. Les habitz par toute ceste isle sont tous d'vne mesme façon, fors les vestemens des femmes, qui different de ceux des hommes, & ceux des gens non mariez, de ceux des mariez:

On doit apprẽdre mestier pour la necessité devie, nõ pour la superfluité.

Les Vtopiens se vestent presque to⁹ d'vne mesme guise.

mariez: ceſte ſorte d'habillemens dure touſiours ainſi, & n'eſt pas laide à voir, elle eſt apte & aiſee au mouuement du corps, conuenable & decente au froid & au chaud, & ſont tous ouuriers de faire leurs accouſtremẽs eux meſmes, mais de ces autres meſtiers icy que i'ay nõmez, vn chacũ en aprẽd quelqu'vn, & nõ pas les hommes ſeulement, ains auſſi les femmes, & pour autant qu'elles ſont plus foibles, tendres & delicates que les hommes, elles s'apliquent à choſes plus legieres, comme à draper, & faire les toiles, aux hommes eſt donnee la charge des artifices plus penibles, vn chacun pour la plus grande part eſt nourry au meſtier dequoy eſtoit ſon pere, car naturellement pluſieurs s'y adõnent, mais ſi aucun ha ſa fantaſie ailleurs, il eſt tranſmis par adoption à la

Nul citoyen n'eſt deſgarni d'aucun artifice.

Vn perſonnage ſe doit apliquer ou ſa nature l'attire.

la famille, au mestier de laquelle il s'aplique, & le pere en prent seulemẽt le soing, mais aussi les officiers, que ledit ouurier soit mancipé & mis en apprentissage vers quelque ouurier qui soit graue & honneste personne, pareillement si quelqu'vn apres auoir aprins vn artifice, ha desir d'en aprendre vn autre, il luy est permis, lors quand il sait les deux, il fait lequel qu'il veut, si la cité n'ha affaire de l'vn & de l'autre, L'office principal & quasi seul, des Syphograns est prendre garde & estre sogneux qu'aucun ne gise en oisiueté, mais qu'vn chacũ face isnellemẽt & diligẽment son mestier, nõ pas qu'il trauaille depuis l'aube du iour, iusques à la nuit bien tard, comme les cheuaux, qui est vne calamité & misere plus que seruile, ce qu'ont acoustumé les ouuriers quasi en toutes regions,

On doit deieter d'vne republique les oisifz

On doit moderer le trauail des ouuriers.

regions, fors en Vtopie, ou les habitans nombrent vn iour naturel en vingt & quatre heures, égales à cõprendre la nuit auec le iour, & en deputent six heures seulement à ouurer: trois deuant midy, apres lesquelles ilz disnẽt, puis apres disner ilz se reposent deux heures, cela fait besognent trois autres heures iusques à souper, & tost apres huyt ilz se vont coucher, & reposent huyt heures s'ilz veulẽt, si au lieu de dormir apres la refection & le trauail, ilz veulent faire quelque chose, il leur est permis tout ainsi qu'ilz voudront, moyennant qu'ilz n'abusent du temps en prodigalitez, superfluitez & choses vaines, & qu'ilz s'apliquent à quelque bonne œuure, plusieurs employent ces interuales là aux lettres, car c'est vn ordinaire d'auoir quotidiennement leçons publicq

Le temps employe aux lettres.

blicques deuant le iour,& ſont contrains d'y aſsiſter ſeulement ceux qui ſont éleuz ſpecialement pour aprendre les letres.

Quand au reſte, grand nõbre de tous eſtatz, tant hommes que femmes vont ouyr les leçons, les vns d'vne ſcience, les autres d'autre, ainſi que leur naturel les incline, toutefois ſi aucun aime mieux conſumer ce temps à leur meſtier (ce qui auiẽt à pluſieurs qui n'ont point leur fantaſie à l'eſtude) on ne luy defend point, ainçois il eſt loué, comme vtile à la Republique, apres ſouper ilz iouent vne heure, l'eſté aux iardins, l'hyuer en ces ſales communes ou ilz boiuent & mangent, en ces lieux ilz chantẽt de muſique, ou ilz deuiſent & ſe recreent de paroles, ilz n'ont point la cognoiſſance des ieux hazardeux que nous auons, qui

Le ieu des Vtopiens apres ſouper.

qui ſont mal propres & pernicieux, mais en lieu d'iceux ilz ont en vſage deux ſortes de ieux ſemblables aux échecz: l'vn ou on void vn cõflit de nombre contre nombre, & ou vn nombre pille l'autre, l'autre ou on void vne ſimilitude de gẽdarmerie, ou bendes ſont miſes ſus champs, & ou les vices bataillent auec les vertuz, auquel ieu eſt demonſtré iolimẽt & ſagemẽt le diſcord & different qui eſt entre les vices, & la concorde qui eſt entre les vertuz, conſequemmẽt quelz vices, à quelles vertuz s'opoſent & contrarient, de quelles forces les guerroyent apertement, & de quelles inuentions & ruſes ilz vſent en les aſſaillãt par voyes obliques, par quel moyen & ſecours les vertuz aneãtiſſent la puiſſance des vices, par quelz arts elles ſe trufent & moquẽt de leurs effors

Ieux hazardeux ſont maĩtenãt cõmũs aux gros ſeigneurs.

Les ieux des Vtopiens recreatifz, & vtiles enſemble.

& entreprinſes & par quelz moyens finalemẽt l'vne ou l'autre partie obtient la victoire, mais en ce paſſage affin que ne ſoyez deceuz, ilz nous faut cõtẽpler vn point de plus pres. Pource que i'ay dit que les Vtopiẽs ne beſognent ſeulement que ſix heures, il eſt poſsible que vous pourrez eſtimer par cela que pour ſi peu de temps, il auiendroit neceſsité & diſete des choſes neceſſaires à l'vſage humain, ce que n'auient, mais au cõtraire on void, par ceſte petite eſpace d'ouurer, les hommes n'auoir ſeulement ſuffiſance de viures & veſtemens & autres choſes commodes à la vie, ains abondance & grãde planté, ce que vous entendrez facilemẽt, ſi vous conſiderez, à part vous la groſſe multitude de gens pareſſeux qui viuent es autres nations, dont premierement les femmes en emport

Les fortes de gẽs oiſifz chez les autres nations.

portent bien la moitié du nõbre, & si lesdites femmes se meslent en aucuns endrois de negocier en ce païs, au lieu d'elles les hommes dormẽt: il faut adiouster à ceste tourbe vn grand tas de prestres, de religieux, adioustons y aussi plusieurs gentilz hommes & leurs valetz, qui sont vn amas de gens portans épee, viuans sans ars: finalement vne troupe de coquins & caimans sains & robustes, qui souz l'ombre de ne rien faire, faignent estre malades de quelque maladie, ainsi vous trouuerez beaucoup moins d'ouuriers que vous ne pensiez, du labeur desquelz sont amassées toutes les choses, dequoy vsent les mortelz. Or pensez à part vous, que des ouuriers il y en ha peu qui s'apliquent aux negoces & besognes necessaires, puis que nous mettons tous nostre felici-

Reprise des gentilz-hõmes.

Dit de grande prudẽce.

té à la pecune, il eſt de neceſsité que maintz arts vains & totalement ſuperfluz ſoyent exercez, qui ſont miniſtres & ſerfz tant ſeulement de prodigalité, ſuperfluité, & luxure. Or ſi ceſte multitude qui maintenãt ſe meſle d'ouurer eſtoit partie & diſtribuee en ſi peu d'ouurages & meſtiers, que l'vſage cõmode de nature le requiert, & il s'enſuit abondance de choſes comme il eſt de neceſsité, les ouurages ſeroyent à ſi petit pris, que les ouuriers n'en ſauroyent viure. Mais ſi tous ceux qui beſognent en meſtiers inutiles & nõ requis, & toute ceſte troupe que i'ay allegué qui vit ſans rien faire (dõt vn dépẽd plus que deux qui negociẽt) eſtoyẽt vniuerſelement colloquez & mis à faire œuures & exercices vtiles, vous pourriez voir facilemẽt, qu'vn bien petit de temps de la beſogne

d'ic

d'iceux ſeroit ſuffiſant, & plus que ſuperabondant à miniſtrer toutes choſes neceſſaires & commodes à l'vſage humain, & meſme encor les plaiſirs qui ſont honneſtes. Et cela peut onvoir clerement en l Iſle d'Vtopie. Certes en ce païs, par toutes les villes, & lieux adiacentz & circonuoiſins, de tout le nõbre d'hommes & femmes qui ſont en aage de trauailler & beſogner, à grande peine trouuerez vous cinq cens perſonnes exemptz d'ouurer, entre leſquelz ſont les Syphogrãtz, & iaçoit que les loix du païs les exemptent & forcloſent du labeur: ce neantmoins ne s'en ſequeſtrent, affin que par leur exemple incitent les autres à labourer. De ceſte meſme immunité iouiſſent ceux que les preſtres recommandent au peuple, qu'on élit ſecretement au conſeil eſtroit des

Les gouuerneurs & officiers meſmes en Vtopie beſognẽt

Syphograns, pour vaquer à l'eſtude, auſquelz ledit peuple donne priuilege pour iamais de ne mechaniquer: & ſi aucũ ne profite aux letres comme on eſperoit, il eſt renuoyé à la beſogne comme les autres: au contraire il auient ſouuẽt que quelque mechanique au tẽps & eſpace qu'il ſera deliuré d'ouurer, eſtudiera ſi bien, & metra ſi grande diligence d'aprendre, qu'il ſera exempté de ſon meſtier, & le metra l'on en la compagnie des eſtudians & perſonnes letrez. Lors qu'on veut élire Ambaſſadeurs, Preſtres, Tranibores, & meſme vn Roy, qu'ilz appellent en leur viel vulgaire Barzanes, & en la langue nouuelle Ademe, ilz les vont choiſir en ceſte multitude de gens ſauans. On peut eſtimer que le demeurant du peuple n'eſt ocieux, & ne s'ocupe à ouurages infruct

fructueux:& combien peu de temps produit de bien aux choſes que i'ay narrees, ce que i'ay deuant allegué eſt facile à croire, pource que les Vtopiens en pluſieurs ars neceſſaires ont moins affaire à trauailler que les autres nations: qu'il ſoit ainſi, regardons touchant les edifices, dont les baſtimens ou reparations, continuelement en tous lieux requierét les mains & trauail de tant d'ouuriers, que c'eſt merueille: pour ce que quand vn pere aura conſtruit quelque logis, ſon heritier qui viendra apres, qui ſera mauuais meſnager petit à petit laiſſera décheoir ladite ſtructure, & ce qu'il pouuoit ſauuer pour peu de coust, il eſt contraint de le refaire tout neuf, auec grans frais, on void auſsi, que quand on ha baſty quelque maiſon qui luy ha beaucoup couſté, l'autre

Gens lettrez ſeulement ſont appellez aux offices.

Comme on euite grans frais & couſtz en edifice.

qui sera trop curieux & delicat con
tẽnera ledit edifice, & le laissera en
peu de tẽps ruiner: puis en edifiera
vn autre ailleurs, qui ne coustera
moins que le premier, veritablemẽt
es Vtopiens tout y est si bien ordon
né, & la republique en si bon Arroy,
qu'il auient bien à tard, qu'on choi-
sisse vne nouuelle place pour faire
vn bastimẽt, & ne mettent seulemẽt
remede prompt aux fautes presen-
tes, mais preuiennent qu'il n'en vien
ne accident, ainsi ce fait que les edifi
ces soyent perdurables auec petit
labeur, si que les ouuriers souuent, à
grande peine ont ilz de la besogne
à s'employer, fors qu'en leurs mai-
sons ilz dolent du bois, acoustrent
des matieres, & leur commãde l'on
qu'ilz écarrissent & preparent de la
pierre ce pendãt: affin que si d'auen-
ture il auenoit quelque accidẽt, on y
peut

peut mettre ordre à temps, or voyõs touchant leurs veſtemens, combien ilz y trauaillent peu, premierement quand ilz ſont à la beſogne, ilz ſont nonchalãment veſtuz de cuir, ou de peaux, qui leur durẽt pour le moins ſept ans, quand ilz vont parmy les rues en leurs affaires, ilz couurent leurs paletos de manteaux de drap qui ſont par toute l'Iſle tous d'vne couleur, qui eſt naïue, & telle qu'elle croiſt ſur la beſte. De draps de laine ilz n'en ont pas moins à ſuffiſance, qu'en nul autre païs, & ſi eſt à meilleur marché. Il y ha moins de trauail aux toiles, & pour tant en vſent plus ſouuẽt, ilz ont égard ſeulement à la blancheur de la toile, & à la netteté du drap. La fine toile & le fin drap n'eſt point plus cher que l'autre. Donques il ce fait qu'en Vtopie vn chacun ſouuent ſe contente

Comme les Vtopiens euitentgrãd couſt en habillement.

d'vne robe pour deux ans, ou aux autres païs vn seul personnage n'ha pas aucunefois suffisance de quatre ou cinq habillemens de laine, de diuerses couleurs, & autãt de soye, & ceux qui se veulent tenir plus mignonnement, n'en ont pas moins de dix. Certes ie ne voy point de raison qu'vn homme en doiue appeter plusieurs, cõsideré qu'il n'en est pas mieux garny contre le froid, & n'en est plus braue, ne plus honnestemẽt d'vn festu. Pour ceste cause, veu que tous les Vtopiens s'exercitent à choses vtiles, & que leurs besognes qui ne sont de long trauail suffisent, il auient que tous biens y abondent, & au relais de telle abondance, ilz s'apliquent à refaire les chemins publicqs, si d'aucuns y ha qui soyent rompus, & pour ce faire ilz leuent grosse multitude de gens pour y besogner

ſogner: & quand il n'eſt beſoin d'entendre à telz ou à ſemblables ouurages: ilz ſemonnent leſditz manouuriers à pener bien petit de temps à quelques affaires communs. Car les gouuerneurs & magiſtratz ne font exercer leurs ſuietz outre leur gré en labeurs ſuperfluz & vains. Pource que l'inſtitution de leur Republique tend à ce point & à ce but, c'eſt aſauoir entant qu'il eſt de neceſsité que les bourgeois & gens du païs trauaillent leurs corps, pour l'vſage de la vie, au demeurant apres ce trauail corporel, qui eſt de peu de temps, ilz s'eſtudient plus vaquer à embelir & orner leur eſprit de ſciences & vertuz, pour le mettre en liberté & franchiſe, & croyent que la felicité de vie humaine eſt ſituee & colloquee en cela.

Des

Des affaires, commerces, familiaritez, & traitez que les Vtopiens ont les vns auec les autres.

OR maintenant me faut expliquer qu'elle familiarité les citoyens & habitans d'Vtopie ont ensemble, comme ilz contractent, & quelle maniere ilz ont de distribuer & partir leurs choses. Vne cité est faite de plusieurs familles, les parentez, alliances, & consanguinitez communemẽt font les familles. Quand les filles sont mariables, on les allie auec les hommes, & se transportẽt en la maison de leurs maris. Les enfans masles, & les filz des filz demeurent tousiours en la famille dont ilz sont yssuz, & obeissent au plus ancien de leur parentage, s'il ne pert le sens par sa trop grande vieillesse:

leſſe: alors le plus ancien d'apres eſt mis en ſon lieu. Et affin qu'vne cité ne ſoit depeuplee, ou trop peuplee on prãd garde qu'vne famille (dont chacune ville en contient ſix mille, ſans la commune aſſemblee) n'ayt moins de dix garſons hors de page, ne plus de ſeize. Quand eſt des enfans qui ſont au deſſouz de cedit aage, on n'en limite point le nombre. Ceſte mode de faire ſe peut facilement garder, quand on prend des enfans des familles, qui ſont trop fecondes, pour mettre auec celles qui multiplient trop peu.

Le nombre des citoyens d'Vtopie

Et s'il y ha en vne ville plus que le nombre prefix & acouſtumé, ilz en peuplent leurs autres villes qui en ont defaute. Et ſi d'auenture toute l'Iſle eſt chargee de trop de peuple, ilz en prennent en chacune ville certain nombre, & les tranſlatent

au

au païs circonuoiſin & limitrophe, qui n'eſt point Iſle, aux lieux ou il y ha terres ſuperflues, & plus qu'il n'en faut à ceux de ladite region, & qui demeurent en Friche par faute de labourer, alors de ceſdites terres ilz en font vne contree de leur tenement & dependence, qu'on appelle Colonie. Laquelle ilz labourent, acroiſſent, augmentent, & inſtruiſent de leurs loix & couſtumes, & aioignent auecques eux ceux du quartier, s'ilz veulent viure enſemble. Quand ilz ſont alliez & iointz en meſmes mœurs & ſtatuz, facilement croiſſent au profit & vtilité de l'vn & l'autre peuple. Ilz font par leurs entreprinſes que ceſte terre aporte abondance de bien aux vns & aux autres, qui ne ſeruiroit de rien ou peu, à ceux du païs. Si ceux du païs ne veu

veulent viure comme eux, ilz les pouſſent loing hors des quartiers qu'ilz limitent, & aſsignent eux meſmes. Si on les veut garder d'habiter ces terres: ilz font la guerre, & diſent qu'ilz ont iuſte cauſe de guerroyer contre ceux qui leur refuſent la poſſeſsion & vſage de ceſte terre de quoy ilz n'vſent, la tenant comme vaine & deſerte, dont les autres par la loy de nature en doiuẽt eſtre nourris. Quand par hazard ou accident quelqu'vne de leurs villes ha eſté depeuplee & diminuee, ſi qu'elle ne ſe peut refaire & r'emplir des autres villes, pource qu'vne chacune n'ha que ſon nombre (ce qui n'auint iamais que deux fois de la memoire des hommes, par vne peſte) ilz r'enuoyẽt querir leurs citoyens qui habitent aux terres eſtranges, comme i'ay dit, & en repeup

Ainſi peuplent leſdites villes. Ilz aiment mieux que tel tenement periſſe, & s'aneãtiſſe, qu'vne ville de l'Iſle ſoit en rien apetiſſee & décruë.

Ainſi peut on deietter vne tour be de valetz ocieux.

Mais reuenons à la cõuerſation & maniere de viure des bourgeois d'Vtopie. Le plus ancié (comme i'ay dit) eſt maiſtre & ſuperieur d'vne famille. Les femmes ſeruent leurs maris, les enfans leurs peres, & meres, & les plus ieunes aux plus vielz. Toutes les citez ſont parties & diuiſees en quatre parties égales. Au milieu de chacune partie, eſt établi la place commune, & le marché public de toutes choſes en ce lieu, en certaines maiſons ſont portez les ouurages de chacune famille, & toutes les eſpeces deſditz ouurages ſont ſe parees l'vne de l'autre, & miſes en greniers. Lors quãd vn pere de famille ha affaire luy ou les ſiens de telles

beſo

besognes, il les demande & les emporte sans argent ou gage: car pourquoy refuseroit on quelque chose, veu que tout y abonde, & ne craint on que quelqu'vn vueille demander plus qu'il n'ha de mestier?

Penseroit on qu'vn homme demandast plus qu'il ne luy faudroit? considéré qu'il est certain & asseuré qu'il n'aura iamais defaute de rien? qui est ce qui est cause de rendre les bestes & les hommes adõnez à auarice & rapacité sinon crainte d'auoir defaute? Orgueil aussi rend l'hõme seul conuoiteux, pource qu'il se donne gloire, de surmonter les autres par vne ostẽtation & vanterie vaine & superflue des choses, lequel vice n'ha point de lieu entre les Vtopiẽs.

Au marché que i'ay predit est annexé vn autre marché de viures, auquel on ne porte seulement herbes,

Les ordures & infections amaſſées en vne ville ſont cauſe de peſte.

porees, fruitz d'arbres, & pains, mais auſsi poiſſons, oiſeaux, & autres beſtes bonnes à manger. Il y ha lieux apropriez hors la ville, ou on nettoye & laue l'on en vn ruiſſeau les chers, ou le ſang & ordures s'en vont à val l'eau. Lors quand les beſtes ſont occiſes par ſeruiteurs, puis lauees & acouſtrees, de là on les porte audit marché. Ilz ne ſouffrent iamais qu'vn citoyen tue beſte, pource qu'ilz penſent par celà que petit à petit on pourroit perdre humanité & clemence, qui eſt la plus pitoyable affection de noſtre nature.

Par l'occaſion qu'on fait des beſtes les hõmes ſe peuuent adonner à occire & tuer l'vn l'autre.

Iamais auſsi ne permettent qu'on porte à la ville quelque puantiſe ou vilenie, pource que la putrefaction d'icelle pourroit corrompre l'air & engendrer maladies.

En vne chacune rue y ha des grandes ſales diuiſees & ſeparees l'vne

de

de l'autre également par interuale, & chacune eſt cognue par ſon nom.

Les Syphograns demeurét en icelles, & en vne chacune de ſes ſales trente familles y vont prendre leur refection, quinze d'vn coſté & quinze de l'autre. Les maiſtres d'hoſtelz de chacune ſale vont à certaine heure au marché, puis apres auoir relaté le nombre de leurs gens demãdent de la viande. Mais deuãt tous on ha égard aux malades qui ſont penſez es hoſpitaux publics. Autour de la ville, vn peu hors des murs ilz ont quatre hoſtelz Dieu, ſi grans, & plantureux qu'on les pourroit égaler & comparer à autant de bourgades, affin que les poures malades, ſi grand nombre qu'ilz pourroyẽt eſtre, neſoyẽt en ce lieu ſerrez & eſtrains, qui ne ſeroit cõmode: & auſsi affin que les malades de peſte

Le ſoing qu'on ha des malades.

& infirmitez contagieuſes, puiſſent eſtre loing fegregez de la cõpagnie des autres. Leſditz hoſpiraux ſont tant bien aſſortis de toutes choſes vtiles à ſanté: puis on y eſt ſi doucement & ſoigneuſement traitez, puis y ha aſsiduellement medecins treſexpertz touſiours preſens: que combien que nul malade n'y ſoit enuoyé outre ſon gré, toutefois il n'y ha patiẽt en toute la ville, qui n'aimaſt trop mieux eſtre mis là dedens, que demourer en ſa maiſon. Quand le pouruoyancier des malades ha eſté au marche, & par l'ordonnance des medecins ha euviandes cõuenables: les meilleures viandes apres ſont diſtribuees par les ſales également, à chacun ſelon ſon nõbre, ſinõ qu'on ha égard au Prince, au grãd preſtre, & aux Tranibores, meſme aux Ambaſſadeurs & étrangiers, s'il y en ha, combien

Les diſners & ſoupers ſe font en ſales communes.

cõbié qu'il n'y en ait gueres ſouuẽt. Mais quand de hazard il en vient, il y ha certains logis en la ville qui ſont accouſtrez pour eux.

A ces ſales icy aux heures de diſner & ſouper, tous ceux qui ſont à la charge des Syphograns, ſe aſſeent au ſon de la trompette, excepté ceux qui ſont aux hoſpitaux, ou en leurs maiſons.

Apres qu'on ha eu des viandes pour les ſales, on n'empeſche point que quelqu'vn s'il veut pour ſon plaiſir n'aille diſner ou ſouper à ſa maiſon, car ilz ſauent que nul ne le voudroit faire incõſultemẽt, ou par deſdain. Et combien qu'il ne ſoit à nul defendu de boire & manger à la maiſon, ce neantmoins n'y prennent leur refection cõmunement, ne volontiers, pource qu'il n'eſt honneſte de s'abſenter de la cõpagnie, & auſsi

Les Vtopiens ſur toutes choſes veulent que rien ne ſoit fait par cõtrainte.

ne ſemble eſtre gueres ſagemẽt fait de preparer vn diſner qui n'eſt de ſi bõnes viandes ſans cõparaiſon, cõme celuy qu'on fait à la ſale commune, & tout ioignant de leurs maiſons. Des ſeruices qui ſont de plus grand labeur & moins honneſtes, comme de torcher les potz, lauer la veſſelle, & autres choſes ſemblables, les ſeruiteurs en font l'office en ceſdites ſales.

Les femmes ſeruent de cuiſiniers à faire & ſeruir les viandes.

Les femmes ſeules ont la charge de faire cuire & preparer la viande, & finalement d'acouſtrer tout le diſner & ſouper, & y ſont ſuiettes leſdites femmes d'vne chacune famille, chacune à ſon tour. Il y ha trois tables ou plus, ſelõ le nombre des aſſiſtans. Les hommes s'aſseent vers la paroy, les femmes de l'autre coſté, affin que ſi d'auenture il leur ſuruenoit quelque maladie ſubite (ce qui

auient

auient volontiers à femmes grosses) elles se lieuẽt sans troubler l'ordre des seantz, & voisent aux nourrices, lesquelles se seent à part auec leurs nourrissons, en vn certain refectoir pour cela estably, qui n'est iamais sans feu, & eau nette, & aussi sans berseaux pour berser & faire endormir les petis enfans, les remuer & débender pres du feu, & les cõiouyr. Chacune femme nourrit son enfant si mort ou maladie n'empesche. Quand la fortune auiẽt, les femmes des Syphograns cherchent diligemment vne nourrice, & n'est difficile à trouuer, car celles qui le peuuent faire, ne font chose plus volontiers que cela: pource que tous prisent beaucoup & louent cet œuure de pitié: L'enfant q̃ est nourry, recognoist pour mere sa nourrice. Tous les enfans qui n'ont encores cinq ans, ne

Les citoyens sont inciteż à biẽ faire par louenge. Comme ilz nourrissent leurs enfans.

bougent d'auec les nourrices, & ſe ſeent enſemble, les autres qui n'ont attaint l'aage de quatorze ans, & auſsi ceux qui ſont en aage de marier, tant filles que filz, ſeruent ſus table, ceux qui ne ſont encores aſſez fors pour ſeruir, ſe tiennent debout deuant les aſsiſtans, auec ſilence. Les vns & les autres ne mangent ſinon ce qui leur eſt donné de ceux qui ſont aſsis, & n'ont point d'autre heure limitee pour diſner & ſouper. Au milieu de la premiere table, qui eſt le ſiege plus honnorable (car ceſte table eſt toute au plus haut lieu du refectoir, & miſe de trauers, & void on de cet endroit aiſeemẽt toute la cõgregation) le Syphogrant s'y ſiet auec ſa femme, & auec eux deux des plus anciẽs: car par toutes les tables ilz sõt quatre à quatre en chacũ plat. Et ſi l'Egliſe eſt au quartier d'vne

Syphog

Syphogrance, c'eſt à dire au lieu ou ſe tiennent trente familles, le Curé auec ſa femme s'aſsient, & ſont du plat du Syphogrant, au deſſus, & en preſidence. Des deux coſtez des tables ſe aſſeent les ieunes gens, puis les anciens apres de rechef: ainſi par toute ceſte ſale les pareilz ſont ioints enſemble, & toutefois ſont meſlez auec ceux qui ne ſont de leur ſorte: & ceſte ordonnance fut faite telle, affin que la grauité & reuerence des anciens refrenaſt la licence que pourroyent prendre les ieunes en geſtes & paroles, conſideré que par toutes les tables il ne ſe peut rien faire ne dire par leſditz ieunes hommes, qui ne puiſſe eſtre veu & entendu par les anciens, qui ſont de tous coſtez voiſins & proches deſditz ieunes hommes.

Les ieunes ſont meſlez à la table auec les plus anciens.

On haégard à faire hõneuraux anciens.

On ne ſert pas depuis le haut bout

ensuyuant l'ordre, ains tous les plus anciens, qui sont aux sieges honnorables, & leur baille lõ les meilleurs metz, puis on ministre aux autres égalemẽt. Des viandes exquises qui ne suffiroyent pour tous, & pource sont seruies aux plus anciens, ilz en font distribution à leur plaisir aux ieunes gens qui sont assis aupres d'eux. Ainsi est gardé l'honneur aux plus aagez, & nonobstant les autres n'en ont moins de proffit.

A grand peine fait on cela maĩtenãt en d'aucuns monasteres de ce pays.

Tout disner & souper se cõmence par quelque lecture, qui instruit à bonnes mœurs, & est briéue, affin qu'elle n'ennuye: & apres ladite lecture les plus anciens deuisent, & tiennent propos hõnestes, non point tristes ne melãcholiques, & n'empeschent tout le disner & souper de longs contes, mais escoutent volontiers alternatiuement les ieunes gẽs,

&

& les prouoquent tout de gré à parler, affin que chacun ait liberté de dire, & qu'on ait experience des meilleurs esprits. Les disners sont tresbriefz, les soupers plus lõgs, pource qu'il faut besogner apres disner, & dormir apres souper, & disent que le repos est bien plus salubre à faire la digestion, & que le trauail l'empesche. Nulle refection ne se passe sans musique, ne sans dessert, ilz font feu de choses odorantes & aromatiques, affin que la fumee se répãde par les sales, & aspergẽt des eaux de senteur: brief ilz n'omettent rien de tout ce qu'il est possible pour réiouyr les assistans. Ilz sont biẽ adonnez à telles recreations, & sont d'opinion que tout plaisir qui n'aporte point d'incommodité, ne doit estre defendu: Voila cõme ilz viuent aux villes. Ceux des chãps, qui sont trop

Chãsons de musique à disner & souper.

élognez

élognez les vns des autres, mangent en leurs maisons: nulle famille châpestre n'ha defaute de viures, veu que les villes ne viuent d'autre chose, sinon de ce qui leur est porté des villages.

Des pelerinages des Vtopiens.

I aucuns ont desir d'aller voir leurs amis demourans en vne autre ville, ou de visiter les lieux, facilement ilz impetrent cõgé des Syphograns, ou de leurs Trambores, mais qu'il n'en auienne dommage. Doncques on enuoye quelque nombre d'Vtopiens ensemble, auec la lettre de leur Prince, qui contient le congé qu'ilz ont de faire leur voyage, & ou est limité le iour de leur retour.

On leur baille vn chariot ou litiere, ensemble vn serf public pour mener

mener & paſſer les bœufz: Mais s'ilz n'ont des femmes en leur cõpagnie, ilz renuoyent ladite liriere, comme charge & empeſchement.

Sur tout le chemin ilz ne portẽt nulz viures, ny autre choſe, car ilz n'ont defaute de rien, pource qu'ilz ſont par tout comme s'ilz eſtoyent en leurs maiſons. S'ilz demeurent plus d'vn iour en vn lieu, en cet endroit chacun fait ſon meſtier, & eſt traité humainement des ouuriers de ſon meſme artifice. Si quelqu'vn de ſon authorité vague hors de ſes limites, & s'il eſt prins ſans la letre de congé de ſon Prince & ſuperieur, on luy fait tout plein d'iniure & de deſhonneur, puis eſt remené comme vn fugitif, & chaſtié bien aigrement, s'il recidiue, il eſt mis en ſeruitude. S'il prend vouloir aucun de ſe pourmener & vaguer par les champs du tenement.

nement de sa cité, on ne l'empesche point, pourueu qu'il ait cõgé & permission de son pere, ou consentement de sa femme.

Mais en quelque vilage qu'il se transporte on ne luy dõne que boire ne que manger, s'il n'ha fait autãt de besogne deuant disner, ou deuant souper, comme on ha accoustumé de faire en ce lieu. Par ceste condition il est licite à vn chacun d'aller & voyager seulement par le quartier & territoire de sa ville. Ainsi on n'est pas moins vtile à la ville, comme s'y on y estoit demourant. Vous voyez par ce point qu'en nul lieu de ce païs n'y ha licence ne permission d'estre ocieux, ny couleur d'estre paresseux, il n'y ha point de tauernes de vin, ne de ceruoise, ou biere, en nul lieu n'y ha de bordeaux, nulle occasion de se gaster,

nulz

nulz receleurs ne cabaretz, nulz monopoles ne cõspirations, la veuë & presence de tous cõtraignent de biẽ faire le mestier accoustume, ou entrepos honneste. Et par ceste bonne mode il est de necessité qu'il s'en ensuiue abondance & planté de tous biens, laquelle paruiẽt également à tous. Parquoy certes il ne se peut faire qu'aucun soit poure ou mendiãt. Aussi tost que le Senat d'Amaurot (auquel tous les ans trois citoyẽs de chacune ville sont enuoyez comme i'ay dit) ha cognoissance de l'abondance de quelque cõtree, & de la sterilité d'vn autre quartier, l'affluence de l'vn suplie la diſete & necessité de l'autre, & est fait cela gratis, on ne recõpẽse point ceux qui ont élargy de leurs biẽs aux autres, ceux qui ont dõné de leurs suſtãces à quelque ville, ilz ne les redemandent point, ilz prennent les choses dequoy ilz

ont

ont affaire d'vne ville, à laquelle ilz n'ont rien dõné. Ainſi toute ceſte iſle eſt cõme vne famille: quand ilz ont fait leur reſtoremẽt & pouruoyãce ſuffiſamment (laquelle ilz font pour deux ans, de craĩte de l'accidẽt qui pourroit auenir l'an enſuiuant) des choſes qui ſurabondent, comme de grãde quãtité de froment, miel, laines, lains, bois, graine pour teindre l'écarlate, perles, peaux, cire, ſuif, cuir, & auſsi de beſtes, ilz les tranſportẽt aux autres regions & en donnent la ſeptiéme partie aux poures deſdites regions: le reſte eſt vendu & donné à bon marché.

Et de ce commerce & trafique, ilz raportẽt en leur païs, non ſeulement les marchandiſes dequoy ilz ont affaire (& n'ont quaſi neceſsité que de fer) mais auſsi grande ſomme d'or & d'argẽt: deſquelles choſes que par lõgue contumacion, ilz ont

fait.

fait si grand amas par tout le païs desdites choses, qu'à grande peine le croiroit on. Pourtant maintenãt ne leur chaut pas beaucoup, s'ilz vẽdent leurs marchandises argent cõtant, ou s'ilz les prestent, tellement qu'à present pour la plus grande partie ne sont payez qu'en cedules & recognoissances. Toutefois ne prenent obligations des marchans en particulier, ains de quelques villes qui leur en donnent asseurance. Et quand le terme du payement est écheu, la ville qui ha respondu de leurs marchandises, repete la debte des debteurs particulierement, & met la somme au thesor public, & en fait son profit iusques à ce que les Vtopiens la demandent. Certes lesditz Vtopiens en relachent la plus grande partie, pource qu'ilz pensent qu'il n'est iuste d'oster vne

En tous affaires les Vtopiẽs ont memoire de leur communité.

choſe de quoy ilz n'vſent, à ceux qui en font bien leur profit. Quant au reſte s'il auient, & la choſe ainſi le requiere, qu'ilz ayēt preſté quelque portion de cet argēt à quelque autre peuple, ilz le demādent alors qu'ilz ont la guerre, ou affin qu'ilz s'en aident en temps de dāger, ou de neceſſité, ou de quelque hazard ſoudain, & pour ces deux fins ſeulement ilz gardent l'or & l'argēt riere eux, principalement pour ſoudoyer les genſdarmes eſtrangiers, aux quelz ilz ne dōnent pas petis gages, & leſquelz plus volontiers mettent aux perilz & fortunes de guerre, que leurs citoyens, cognoiſſans aſſez que par multitude de pecune ſouuent les ennemis meſmes ſont achetables, & que par fineſſe on les fait guerroyer les vns contre les autres, pour ceſte raiſon ilz gardent vn theſor ineſtimable,

Il eſt pl⁹ cōmode d'euiter la guerre par argent & fineſſe que la faire auec grād effuſiō de ſang humain.

O le grād ouurier de bien dire.

mable, non pas comme thesor, ne qu'ilz y mettent leur cueur : honte me donne frayeur de faire recit de ces choses, craignant qu'on n'aiouste foy à mes propos, car certes si moymesme ne les auoy veu, ie say de certain, qu'à grande peine ie les croiroy d'vn autre qui en feroit le conte, car il est tout clair que tout recit qui n'est conforme aux mœurs & maniere de viure des écoutans, n'ha pas grand credit, & est aussi élogné de leur credence comme de leur conuersation. Iaçoit ce qu'vn homme prudent & de bon iugement parauenture ne s'en émerueillera, quand il considerera bien le different qu'il y ha entre nostre institution de vie, & la leur, & s'il prend garde comment ilz vsent d'or & d'argẽt, & nõ pas cõme nous autres en vsons. Car comme ainsi

soit que lesditz Vtopiens ne vsent aucunement de pecune, mais la gardent, à la fortune qui peut auenir, laquelle possible auiendra, ausi il se peut faire que iamais n'auiendra. Et ce pendant ilz tiennent si peu de conte d'or & d'argent dequoy se fait ladite pecune, que nul ne l'estime non plus, que sa nature le merite. Et qui est celuy qui ne pense biẽ que l'or ne soit moins precieux que le fer, quand à leur vsage? duquel les hommes ne se peuuent passer, nomplus que de feu, & d'eau? Nature n'ha point donné d'vsage à l'or, de quoy nous ne nous passisions bien, si ce n'estoit la folie des hommes qui l'ha mis en pris pour sa rarité, & au contraire ladite nature, comme pitoyable & douce mere ha mis à découuert, & à la veuë de toutes les choses qui nous estoyent bonnes &

L'or estimé moins que le fer en Vtopie.

prop

propices, ainsi que l'air, l'eau, & la terre mesme, d'autre part elle ha separé & mis loing de nous les choses vaines, & qui ne seruẽt de rien cõme l'or & l'argẽt, dont les mines en sont aux creux de la terre. Dõc si ces metaux chez les Vtopiẽs estoyent mussez dens quelque tour, le Prince & le Senat pourroyẽt estre suspeçonnez du peuple (qui de folie est assez inuẽtif) de vouloir abuser par quelque trõperie dudit or & argent, & l'apliquer à leur profit particulier, en deceuãt ledit peuple. Si pareillement de cesditz metaux on faisoit en bel ouurage d'orfauerie coupes, flascons & autres vaisseaux semblables, puis s'il auenoit qu'ilz les fausisst refondre pour faire de la pecune à soudoyer leurs gensdarmes, lesditz Vtopiẽs cõsiderẽt que sivne fois auoyẽt prins leur plaisir en ceste di-

te orfauerie, à grande peine souffriroyent ilz qu'on leur en ostast l'vsage, & affin qu'ilz obuient à ces choses: ilz ont trouué ceste maniere de faire que i'ay deuant alleguee, touchant leur or, & leur argent, laquelle est conforme à leurs autres façõs & modes, & aux nostres (qui prisons tant l'or, & le cachons si sogneusement) tresabhorrente & presque incroyable: finõ à ceux qui l'auroyent veu & experimenté: rien plus certain que ledit peuple boit & mange en vaisseaux de terre & de verre, qui sont de belle façon, & non de grand pris, & es sales communes, & maisons priuees, aussi leurs potz à vriner & autres vaisseaux qui seruent à choses immondes sont d'or & d'argent, pareillement les chaines, coliers, manettes, & pedales, dequoy sont detenus & liez leurs crimin

Magnifique mépris de l'or.

minelz, qu'ilz appellent ſerfz, ſont de ceſte meſme matiere: finalement tous ceux qui ont commis cas de crime & infamie, portent anneaux d'or en leurs oreilles, & en leurs doigtz, en leur col carquans d'or, & couronnes autour de leurs teſtes, ainſi ſont ilz ſogneux ſur toutes fins, que l'or & l'argent entre eux, ſoit en dépris & contemnement. Les autres nations aimeroyent quaſi autant qu'on leur tiraſt les entrailles du corps, que de leur oſter leur or & leur argent: mais ſi les Vtopiens auoyent perdu tout ce qu'ilz en ont, ilz n'en penſeroyent pas eſtre plus poures d'vn double. Ilz amaſſent & recueillent des perles au long des riuages de la mer, en aucuns rochers des diamans & rubis, leſquelz ce neantmoins ne cherchent,

Gens cri minelz & infames portent l'or en vtopie en ſigne d'infamie.

Les perles ſeruent de paſſetẽps aux petis enfans.

mais quand ilz les trouuent d'auenture, les poliſſent & acouſtrent, & de cela en ornent leurs petis enfans, leſquelz s'eiouiſſent & glorifient de telles bagues en leurs premiers ans, mais quand ilz ſont vn peu grans, & qu'ilz aperçoiuent qu'il n'y ha que les petis enfans qui vſent de telles folies, ſans l'amoneſtement de pere & de mere, mais de leur propre bõté, les iettẽt au loing, ainſi que ceux de noſtre païs quand ſont deuenus en aage de cognoiſſance ne tiennent plus cõte de noix, de petites baguenaudes, & petis images, qu'on appelle poupees. Par ainſi ie ne cogneu iamis ſi clerement, combien ceſte maniere de viure qui eſt contraire à toutes les autres nations, engendre aux courages auſsi diuerſes affections, comme ie le cogneu en l'Ambaſſade des Anemoliens

liens. Ladite Ambaſſade arriua à la ville d'Amaurot lors que i'y eſtoy, & pource que l'affaire qui les menoit n'eſtoit de petit poix, trois citoyens de chacune ville d'Vtopie y eſtoyent venus deuant. Les ambaſſades des regions voiſines qui là s'eſtoyent tranſportez au parauant que leſditz Anemoliens y vinſent, & qui ſauoyent les mœurs & couſtumes des Vtopiens, cognoiſſans aſſez que le peuple d'Vtopie ne faiſoit pas grand conte d'habitz ſomptueux, & que la ſoye leur eſtoit à contemnement, & l'or à mépris & de vile reputation, quand ilz faiſoyent leur legation à Amaurot, ilz auoyent de couſtume d'y venir en train le plus ſimple & modeſte qu'ilz pouuoyent, mais les Anemoliens pource qu'ilz en eſtoyent plus loing, & n'auoyent pas frequenté ne conuerſé en Vto-

pie, quand ilz entendirent que tous les Vtopiens se vestoyent d'vne mesme parure de gros drap, pensans puis qu'ilz n'estoyent point autrement acoustrez, que le païs estoit poure, dénué de soyes & veloux, pourtant plus arrogamment que sagement delibererent par vn apareil pompeux & trop curieux faindre estre comme petis dieux, & éblouir les yeux des poures Vtopiens par la reluisance de leurs beaux habitz.

Ainsi entrerent dens Amaurot trois Ambassadeurs, auec cent autres personnages, qui les accompaignoyent, tous reuestus de vestemens de plusieurs couleurs, dont maint y en auoit en habitz de soye: mesme les Ambassadeurs (qui en leur païs estoyent gentilz hommes) tous trois estoyent vestus de drap d'or,

d'or, ayans de grans carquans d'or au col, grosses bagues de mesme aux doigtz, & chaines pendantes en leurs chapeaux, auec perles & gemmes, finalement n'auoyent autres acoustremens, sinon ceux de quoy vsoyent les esclaues, criminelz & infames, & les petis enfans en Vtopie: pourtant faisoit il bon voir lesditz ambassadeurs dresser leur crestes quand ilz contemployent leurs triomphans vestemens entre ceux des Vtopiens (or estoit tout le peuple répandu par les rues) d'autre part n'estoit moins plaisant de considerer comme ladite ambassade estoit frustree de son esperance & entente, & de l'estimation qu'elle pretendoit qu'on feroit de leur gorgias equipage. Car tous les Vtopiens (fors quelque peu qui autrefois auoyét pour affaires idoines visite les

autres

autres nations) estoyent honteux de voir telz bombans, & saluoyent reuerémment les plus petis compaignons, au lieu des maistres & gros seigneurs : & estimans que ces trois ambassadeurs si bien en ordre, fussent serfz, ou quelques criminelz, à raison de leurs cheines d'or, ainsi passoyent par deuant le peuple sans honneur aucun, pareillemẽt on eust veu les petis enfans, qui auoyent ia laissé leurs gemmes & perles, quand virent que les chapeaux desditz ambassadeurs en estoyent garnis, tiroyent leurs meres par le costé, disans, Ma mere, mais voyez cõme ce grand lourdaut vse de perles, ainsi que s'il estoit encor petit enfant, & les meres à bon escient leur respondoyent, taisez vous, c'est possible quelqu'vn des folz des ambassadeurs. Les autres reprenoyent ceux

qui

qui auoyent fait les cheines, pource qu'elles estoyent trop tenues deliees & laches, disans, qu'vn criminel facilement les eust peu rompre, & quād il y eust pleu s'en defaire, & s'ē fuyr ou son intention eust esté. Quand lesditz ambassadeurs eurent esté vn iour ou deux en ce lieu, & virent si grand amas d'or dequoy on ne tenoit conte, non moins vilipēdé entre ce peuple qu'il estoit aloué entre eux: d'auantage contēployent qu'en vne chaine d'vn serf fuitif de ce païs, y auoit plus pesant d'or & d'argent que tout leur apareil ne montoit, adonc leurs plumes se vont abaisser, & se destituerent honteusement de toute ceste gorgiaseté de quoy ilz s'estoyent si fierement éleuez: & principalement quand ilz eurent deuisé plus familierement auec les Vtopiens, & aprins

leurs

leurs mœurs & fantasies, lesditz Vtopiens s'ébahissent comme aucun des mortelz peut tant prendre son plaisir à voir & contempler la clarté d'vne petite perle, ou pierre, qui n'est possible vraye, au pris de la refulgẽce & beauté d'vne vraye estoille, ou du soleil mesme. Pareillement ilz s'emerueillent qu'vn homme est si fol de se penser estre plus noble pour estre vestu d'vn drap de laine plus fin, & plus délié qu'vn autre: veu qu'vne ouaille, tant soit le fil menu & délié, si en ha elle porté la laine, & ce pendant la beste n'ha esté iamais autre chose qu'vne brebis ou mouton. Ilz s'estonnẽt aussi que maintenant par toutes nations on fait tant d'estime de l'or, qui de sa nature est tant inutile, tellemẽt que l'hõme qui l'ha mis ainsi en pris est beaucoup moins prisé & chery que

ry que l'or meſme: en ſorte que quelque groſſe teſte peſante & endormie, ou il n'y ha non plus d'entẽdemẽt qu'à vne buche, & q n'eſt moins mauuais qu'vn fol, aura en ſon ſeruice pluſieurs perſonnages ſages & vertueux, & riẽ pour autre choſe ſinon qu'il luy eſt écheu force d'écuz.

Or ſi par quelque fortune, ou accident de proces (qui fait auſsi bien tomber les hautz montez en bas eſtat comme fortune) l'or & l'argẽt de ce milort eſtoit trãſlaté au moindre de ſes ſeruiteurs, comme à ſon ſouillard de cuiſine, n'auiendroit il pas toſt apres que ce ſeigneur ſe ietteroit au ſeruice de ſon ſeruiteur qui fut, ainſi quaſi qu'vn adioint deſditz écuz?

Quand au reſte les Vtopiens s'ebahiſſent encor plus & deteſtent la ſotiſe de ceux qui font ſi grand

honn

Voyez cõme les Vtopiẽs se monstrent en ce casicy plus sages que les chrestiens.

honneur, & quasi plus qu'à Dieu, aux riches: auquelz ilz ne doiuent rien, & ne sont en nulle sorte obligez à eux, & non pour autre raison fors qu'ilz sont riches & opulens, & d'auantage ilz les cognoissent si riches & auaricieux, qu'ilz sont certains que de leur viuant de si grand monceau de pecune qu'ilz possedẽt, il ne leur en reuiẽdra vn seul denier iamais. Lesditz Vtopiens ont cõceu telles opinions en partie de leur nutrition, pource qu'ilz ont esté nez, nourriz, & entretenus en vne Republique, de laquelle les bõnes entreprinses & vertueuses mœurs sont bien éloignees de ces especes de folies que i'ay allegué, pareillemẽt telz propos leur viẽnẽt des bons liures ou ilz estudient: Et cõbien qu'ilz ne soyent pas beaucoup d'vne chacune ville, q soyẽt exẽptz & déchargez de trau

trauailler & besogner es autres œuures mechaniques, pour estre deputez à estudier seulement, & n'y élit on, fors que ceux qu'on ha trouué en leur enfance auoir bõne nature, excellent entendement, & le cueur enclin aux bonnes lettres, ce neantmoins tous les petis enfans en Vtopie sont instruitz aux ars & disciplines, & mesme la plus grand part du peuple, tant hommes que femmes tout le long de leur vie, aux heures qu'ilz ne sont suiets à besogner, ilz employẽt ledit temps à l'estude, les sciences leur sont données à entendre en leur vulgaire, & les aprennẽt en leur langage: leur langue n'est souffreteuse de termes, ains riche & douce à ouyr, & n'y ha langage au monde qui plus fidelement exprime ce que l'entendement aura conceu.

L'estude & doctrine des Vtopiés.

Ilz ont vn meſme langage quaſi par tout le Climat de la region, fors qu'en aucuns lieux il eſt corrompu, aux autres non. De tous les Philoſophes qui ſont en bruit vers nous, ainçois que ie vinſe en Vtopie, les Vtopiens n'en auoyent ouy le vent de piece, & toutefois leur Muſique, Logique, Geometrie, & Arithmetique eſt quaſi ſemblable à celle que noz anciens Philoſophes trouuerent. Au reſte comme ilz ſont en tous ars preſque égaux aux antiques Philoſophes: ainſi ſont ilz fort élognez des inuentions de noz noueaux dialecticiens, car ilz n'ont reigle aucune des reſtrictions, ne des ſuppoſitions ſubtilement inuentees aux petites logiques, que les enfans aprennent çà & là en noſtre païs.

Pareillement n'ont encores trouué les ſecondes intentions, nul d'eux n'ha

n'ha encores peu voir l'hõme en cõmun(ainsi que ceux de pardeça l'appellent)que nous auons demonstré, comme vous sauez, il y ha desia lõg temps, au doigt en effigie d'vn colosse,& plus grand qu'vn Geant ilz sont au cours des astres, & mouuement des planettes tresdoctes, mesme ont inuenté industrieusement instrumẽs de diuerses figures,ou ilz ont tresdiligemment comprins les motions & situations du soleil & de la lune,& des autres astres,qui sont veuz en leur horizon, mais quant à la concorde,ou different des estoilles erratiques, & à la tromperie de deuiner par science siderale,ilz n'en ont seulement riẽ songé, ne s'en dementẽt aucunemẽt, ilz cognoissent bien,& deuinẽt du tẽps de pluye,des vents, & des autres tẽpestes & tormentes,par quelques signes dequoy

Il reprẽd les deuĩs qui disent la bonne & mauuaise fortune par la sciẽce siderale.

ilz ont eu experience par lõg vsage, mais des cauſes de toutes ces choſes, du floc de la mer, & de ſa ſaline, & ſommairement de l'origine & nature du ciel & du monde, ilz en parlent ainſi que noz anciens Philoſophes, & tout ainſi que leſditz Philoſophes ſont aucunefois de contraires opinions, auſsi ſont les Vtopiẽs, qui ſouuent alleguent nouuelles raiſons, repugnãtes à toutes celles que noz Philoſophes ont tenues, & ſouuent en amenant nouuelles raiſons ne s'y accordent pas entre eux: touchant les morales ſciẽces, ilz en diſputent comme nous, des biens de l'ame, & du corps, & des biens externes que nous appellons de fortune, ilz en ſont tout plein d'argumens, aſauoir mon ſi les biens corporelz ou de fortune, doiuent proprement eſtre nommez biens, ou ſi ſeulemẽt apartient

Phiſique incertaine

Les ſciẽces morales.

Des biẽs de fortune & des biens de l'ame.

apartient aux biens de l'ame, ilz deuisent de vertu & volupté, mais leur principale dispute, en quelle chose doit estre situee la felicité de l'homme, ilz sont assez curieux & s'arrestent à beaucoup d'autheurs qui proposent de volupté, en laquelle ilz diffinissent le tout, ou la meilleure partie de felicité humaine estre mise, mais (dequoy on s'émerueille) à ceste sentence tant delicate, que de mettre souueraine felicité en volupté, ilz en prennent le fondement & l'apuy sur le cultiuement de Dieu, & la religion, que neantmoins ilz obseruent, tant graue, seuere, voire presque triste & rigoreuse: Tellemẽt qu'ilz ne disputẽt iamais de felicité, que premieremẽt ne mettent sus le bureau q̃lques Principes de religiõ, & qu'ilz ne les ioignẽt auec la Philosophie rationale, sans lesquelles ilz

Les Vtopiẽs mettent leur felicité en honneste volupté.

croyẽt que raiſon de ſoy eſt trop foible & debile à la queſte de vraye felicité. Leurs Principes ſont telz, que l'ame eſt immortelle, & que ladite ame eſt nee à felicité par la liberalité de Dieu, & qu'à noz biensfaits apres ceſte vie eſt dõnee premiation & loyer, & à noz delitz peine & ſuplice. Cõbien que cela ſente ſa religiõ, toutefois ilz ſont d'opinion qu'on doit eſtre attiré à croire ces choſes par raiſon, car sãs ces Principes là, ilz diſent que ſans dilatiõ il n'eſt hõme ſi beſte, qui ne fuſt d'opiniõ de prẽdre ſes plaiſirs par voyes licites ou illicites, & ſe garder ſeulemẽt q̃ la moindre volupté n'ẽpeſchaſt la plꝰ grande, & ne pourſuiure celle q̃ retalie de douleur ou maladie: car ſi l'ame n'eſtoit tenue pour immortelle, il s'enſuiuroit que ſuiuir & s'adõner à vertu, q̃ eſt eſtroite & pleine de difficulté,

La theologie des Vtopies.

Ilz croyent q̃ l'ame eſt immortelle

Ainſi cõme il n'eſt licite d'apeter toute volupté auſsi n'eſt il conuenable de de ſirer douleur ſi ce n'eſt ſa cauſe de vertu.

culté,& non seulement chasser & se questrer de soy plaisir & douceur de vie, ains volontairemẽt souffrir affliction & douleur dequoy on n'espere point de fruit, ilz disent que c'est vne grãde folie, si vn hõme toute sa vie ha vescu miserablement en melencolie & ennuy, & si apres sa mort il n'en est recõpẽsé, quel profit y aura il? Mais les Vtopiẽs ne pesent pas la felicité en toute volupté, mais en volupté honneste, & disent que nostre nature est attiree à icelle volupté par vertu cõme au souuerain bien. A laquelle seule la Stoique cõtraire secte attribue felicité: Car ilz diffinissent & tiennẽt que vertu n'est autre chose sinõ viure selon nature, & que nous auons esté enseignez de Dieu à cet affaire, & que quiconque obtẽpere à la raison, en apetant ou fuyant vne chose, cestuy là ensuit na

ture comme ſa guide, diſant outre, que raiſon deuant toutes choſes enflamme les hommes en l'amour & veneration de la maieſté diuine, à la quelle nous ſommes debteurs pour ce que nous ſommes nez, & pour autant que nous pouuõs auoir felicité.

Secondement la raiſon nous admonneſte & incite à mener vie la moins facheuſe & ennuyeuſe que nous pourrons, ains la plus ioyeuſe & recreatiue qu'il eſt poſsible, & que nous aidons aux autres noz ſemblables d'en obtenir autãt, pour la conſeruatiõ de la compagnie & ſocieté naturelle. Car iamais il ne fut homme, ſi ſeuere, ne ſi roide & eſtroit imitateur de vertu, & dépriſeur de volupté, qui te cõmãdaſt, t'anonçaſt à prẽdre ſi grãd labeur & vigilãce, & telle nõchalance de ton corps, qu'iceluy ne te commandaſt auſsi de

ſoulag

ſoulager de toute ta puiſſance la poureté & l'incõmodité des autres, & qu'il ne ſoit d'opinion que la choſe eſt louable, principalemẽt en l'honneur d'humanité, qu'vn hõme cõſole & ſecoure l'autre, donc ſi c'eſt choſe humaine de mitiger & adoucir l'angoiſſe & facherie des autres, leur oſter triſteſſe, & les rendre à ioyeuſeté de vie, c'eſt à dire à volupté hõneſte, par compaſsion & humanité, qui eſt vne vertu, qui mieux ſiet & conuiẽt à l'hõme entre toutes les autres, puis qu'on fait celà à autruy, pourquoy nature ne nous émouuera elle, à nous meſme en faire autãt? Si la vie ioyeuſe, c'eſt à dire voluptueuſe, eſt mauuaiſe, tu ne dois ſeulement aider à ton prochain à y tendre, mais le détourner de tout ton pouuoir, comme d'vne choſe nuiſible & mortifere. Si la vie ioyeuſe,

Aucuns chreſtiẽs ſe procurẽt maux & douleurs ainſi cõme ſi en cela giſoit religiõ: mais ilz deuroiẽt pluſtoſt les porter patiẽmẽt ſi de hazard elles aduenoyent.

c'eſt à dire volupté, eſt bonne & honneſte, tu la dois procurer aux autres comme choſe bonne & conuenable, pourquoy ne te pourchaſſeras tu ce bien premierement, veu que tu ne dois eſtre moins fauorable enuers toy, qu'enuers autruy? Puis que nature t'admonneſte d'eſtre bon aux autres, il faut bien dire qu'icelle te commande de n'eſtre cruel & immiſericordieux à toy, nature doncques nous ordonne la vie ioyeuſe, c'eſt à dire honneſte volupté, ainſi que diſent les Vtopiens, ainſi comme vne fin de toutes operatiõs, & auſsi tiennent que la diffinition de vertu, c'eſt viure ſelon l'ordõnance de nature. Car cõme ainſi ſoit que nature ſemonne les hommes à ſecours mutuel de vie ioyeuſe, laquelle choſe elle fait iuſtement, & n'y ha homme ſi éleué, ne ſi grand Prince, duquel ſeul nature ait le ſoing, conſideré

qu'elle

qu'elle entretient & penſe de tous vniuerſellement, leſquelz elle ioint & aſſemble par communité de meſme ſemblance, icelle meſme certes te cõmande expreſſement de prendre garde que tu n'obtemperes tant à tes profitz, qu'il s'enſuiue le dommage & detriment d'autruy: doncques les Vtopiens ſont d'opinion qu'on ne garde ſeulement les pactions particulieres, & contratz qu'on ha les vns auec les autres, ains auſsi les loix publiques, leſquelles vn bon Prince ha iuſtement promulguees, ou que vn peuple non opprimé de tyrannie, ne circõuenu de fraude, par cõmun accord ha ordonné ſur le departiſſemẽt, & diſtributiõ des cõmunautez de la vie, q̃ eſt la matiere de volupté & hõneſte plaiſir. En gardãt ſes loix sãs offenſiõ, Si tu procures tõ priué profit & plaiſir, c'eſt

pactions & loix.

c'eſt prudence: ſi tu procures le public, c'eſt pieté.

Les plaiſirs qu'õ fait l'vn à l'autre.

Mais empeſcher le plaiſir d'autruy pour auoir le tien, c'eſt faire tort à autruy, au contraire te reſcinder de ton plaiſir pour augmenter celuy d'autruy, c'eſt l'office d'vn hõme humain & benin, ce que ne peut tant oſter de commodité, comme il en raporte, car quand on ha fait plaiſir à quelqu'vn il le recompẽſe, puis la grande recognoiſſance du bienfait, & la recordation de la charité & bienueillance de ceux à qui tu as bienfait t'aporte plus de plaiſir à l'eſprit, que la volupté que tu euſſes prinſe en ton corps de laquelle tu te es abſtenu. Finalement noſtre Seigneur Dieu pour vn petit & brief plaiſir mondain, dequoy nous nous ſommes ẽlognez, nous recompenſe d'vne lieſſe grande, & qui iamais

ne

ne meurt, ce que facilement la religion persuade à vn courage qui volontairement s'y consent.

Comme les Vtopiens appellent vertu.

Voila comme les Vtopiens apres auoir bien consideré & pesé la chose sont d'opinion que toutes noz operations, & mesme les vertus, ont égard & consideration finale à honneste volupté, comme à leur souuerain, & tresgrand bien des humains.

Ilz appellent volupté tout mouuemẽt & du corps & de l'ame, ou on prẽd plaisir par l'instinct de nature.

Ilz n'y adioutent pas indiscretement le desir de nature: car tout ainsi comme non seulement la sensualité, mais aussi la droite raison pour suit toute chose qui est ioyeuse & plaisante de nature, ou l'on ne tend point par outrage & iniure d'autruy, & ou on ne perd vn bien plus plaisant, que celuy qu'on apete, &

ou

Plaisirs contrefaitz & faux.

ou il ne s'en ensuit labeur, ainsi les choses que par vnvain consentemẽt & cõtre nature les mortelz, faignẽt à eux estre douces & plaisantes, comme s'il estoit en eux de chãger aussi bien les qualitez que les noms des choses, les Vtopiens disent qu'on n'y trouuepoit de felicité, ains que lesdites choses nuisent beaucoup, voire mesme en cela que depuis qu'on est vne fois embeu de telles voluptez fauces, elles occupent tellement l'entendement de l'homme par opinion erronee, qu'il n'y reste lieu vuide pour y receuoir les naturelz & vrais plaisirs. Car il y ha beaucoup de choses qui de leur nature n'ont aucune suauité ne douceur, ains la plus grande partie d'icelles est pleine d'amertume, & peruertie de blãdices de mauuaise concupiscence, & toutefois sont receuës non seulement

ment pour les souueraines voluptez mais sont nombrees entre les principales causes de la vie humaine.

Erreur de ceux q se glorifient pour estre biẽ acoustrez.

En ceste espece de fauce volupté les Vtopiens comprennent & colloquent ceux dont i'ay fait mention cy deuant, qui se pensent estre plus gens de bien, d'autãt qu'ilz ont meilleure robe, mais ilz errent deux fois en vne chose: car ilz ne sont pas moins deceuz de penser que leur acoustrement soit meilleur, pour estre de plus fin drap, qu'ilz sont deceuz d'estimer qu'ilz sont meilleurs pour estre mieux vestuz.

Que si nous considerons l'vsage d'vn habillement, qui n'est pour autre cause fait, sinon pour couurir le corps, & le tenir en chaleur & santé: Pourquoy dirons nous que le drap delié est plus excellent que le gros, toutefois ceux cy cõme s'ilz estoyẽt plus

plus singuliers de nature que les autres modestement acoustrez, ne considerant point leur erreur, leuent leurs crestes, & pensent estre beaucoup mieux prisez, pour leurs belles robes, & l'honneur qu'ilz n'oseroyent esperer, s'ilz estoyent vestuz plus simplement, ilz le vont chercher aux beaux acoustremens, auquelz ledit hõneur demeure, & s'ilz sont contẽnez par defaute de s'estre biẽ emparez, ilz en sõt fort marriz.

Folz hõneurs. Nest ce point semblable besterie d'estre honnoré de vains & inutiles honneurs? Cõbien reçois tu de plaisir vray & naturel, si vn autre est deuãt toy la teste nue, & s'il plie les genoux pour te faire mille reuerẽces? cela guerira il les tiens de la goute? allegera il la phrenesie de ta teste?

Vaine noblesse. En ceste representatiõ de fardee volupté s'abusẽt & affolẽt ceux q̃ se disent

sent gentilz hommes, pource qu'ilz sont extraitz de race ancienne qui ha esté riche & plantureuse en terres & possessions, & pource s'en glorifient & se plaisent, & pour le temps qui court, noblesse n'est autre chose. Et toutefois si leurs maieurs, & ancestres ne leur ont de toutes lesdites richesses rien laissé, ou si eux mesmes ont degasté & consommé, ilz ne s'en estiment moins nobles d'vne fraise.

Les Vtopiens content & adioignent auec ceux cy, ceux qui mettent leur fantasie en perles & pierres precieuses, & se pensent estre petis dieux, s'ilz quelquefois peuuent auoir quelque excellente pierre de la sorte dequoy en leurs temps ceux du païs faisoyent tant de feste: & les auoyent en si grand pris: car les pierres de mesme espece, ne sont pas pri-

sees par tout, ny en tout temps. Ilz n'en achetent point qui soyent enchassees en or, mais separees & nues, & qui plus est ilz adiurent le marchãt, & luy font bailler pleige pour sauoir si la perle ou pierre sont vrayes, tant sont soucieux & craintifz que leur œil ne soit deceu, & qu'on ne leur baille vne pierre fause au lieu d'vne vraye. Quand ilz viẽnent à contempler ladite pierre, & ne sauent discerner si elle est vraye ou fause, pourquoy leur donne moins de plaisir la fause que la vraye? l'vne & l'autre doit estre d'égale valeur enuers eux, q ne la sauẽt discerner, ainsi qu'ẽuers vn aueugle.

Que diroyent les Vtopiẽs de ceux qui font thesor, nõ pas pour se seruir à leur vsage du monceau d'or, mais pour prendre plaisir à le regarder seulemẽt, ont ilz vraye volupté?

Nen

Nenny certes : mais ſont deceuz de leur plaiſir qui eſt faux, & fruſtratoire. Ceux auſsi qui au cõtraire cachent leur or, de quoy ilz n'auront iamais l'vſage, & qui ne le verront parauenture plus, & eſtans en crainte & ſoucy de le perdre, ilz le perdent : iouiſſent ilz de vray plaiſir? Quelle difference trouue l'on entre le perdre, & l'oſter à ſoy meſme & à tout l'vſage humain? & toutefois l'auaricieux ſe réiouiſt en ſon theſor caché, cõme eſtãt en eſprit aſſeuré de ce qu'il tiẽt ſeur. Si quelque larrõ le dérobe, & le poſſeſſeur n'en ſait riẽ, & ledit poſſeſſeur meurt dix ans apres que ſon theſor ha eſté pille, cõbiẽ ha il eu d'intereſt s'il ha eſté prins, nõ plus que s'il fuſt demouré ſauf, il n'en ha eu non plus de profit en vne ſorte, qu'en l'autre. A ces folz & irraiſonnables paſſetemps ilz aſ-

Ieux hazardeux comme cartes & dez.

semblét ioueurs de cartes, de dez, & autres ieux de hazard, aussi chasseurs & voleurs, desquelz ilz ont cognu la folie non par vsage, mais par ouyr dire. Quel plaisir y ha il (se disent ilz) de ietter les dez dens vn tablier, ce qu'on ha fait tãt de fois, tellemét q̃ s'il y auoit quelque ébat, on en pourroit perdre l'apetit par frequét vsage? Quelle recreatiõ, ou plustost quelle facherie peut on auoir, qu'ouyr les abois & vrlemens des chiens? Quel ébat plus grand y ha il de voir courir vn leurier apres vn lieure, que de voir courir vn chié apres vn autre chien? le semblable se fait tant d'vn costé que d'autre, ilz courent & racourent, si la course te plaist seulement: Mais si l'esperance de voir mourir le lieure te repaist, & si tu prens plaisir de le voir mettre en pieces deuant tes yeux, tu

Le plaisir de la chasse.

deu

deurois pluſtoſt eſtre émeu à miſe-ricorde de contempler vn poure leurau eſtre déchiré d'vn chien, vne foible & debile beſte, eſtre ſaragee d'vne plus forte, vn craintif, & fuitif beſtail eſtre deuoré d'vn inhumain, & vn animant paiſible & innocent eſtre mangé d'vn cruel. Donques les Vtopiens ont reietté tout cet exercice de chaſſe aux bouchiers, comme ce c'eſtoit choſe deshonneſte à gens libres, lequel meſtier de boucherie (comme i'ay dit au parauant) iſz font faire par ſeruiteurs, & diſent que la chaſſe, eſt la plus baſſe, & vile partie de boucherie, les autres parties ſont plus vtiles & honneſtes pource qu'elles ſont neceſſaires à la vie humaine, car vn boucher cuiſinier, rotiſſeur, ou patiſſier, tue les beſtes ſeulemẽt par neceſsité, mais vn chaſſeur, ou voleur, ne fait mourir

& diſsiper vn miſerable lieure, ou quelque oiſeau, ſinon pour ſon deduit. Ilz ſont d'opinion que ce deſir de voir ainſi bourreler & meurtrir les poures beſtes, ne procede que d'vn cueur & affectiõ cruelle, ou que l'hõme par couſtume & exercice de ceſte tant inhumaine volupté, ſe peut adonner finablement à cruauté. Ces affaires là, & toutes choſes de ceſte ſorte (qui ſont innombrables) iaçoit ce que le commun populaire les reçoiue & prẽne pour voluptez, nonobſtant les Vtopiens tiennent qu'elles n'ont point de cõformité & commerce auec vraye volupté, pource qu'on n'y trouue rien qui ſoit doux, & ſuaue de ſa nature. Car en ce que les autres hommes communement éblouiſſent leur ſens, par vne ioyeuſe plaiſance qui ſemble eſtre œuure de volupté: en cela ilz ne s'éloignent

point

point de la ſentence des Vtopiens. Car de tenir erreur la nature de la choſe n'en eſt pas cauſe, ains leur abus & peruertie acouſtumance par le vice de laquelle ſe fait qu'ilz prenñt les choſes ameres pour les douces. Ainſi q̃ femmes enceintes trouuent la poix & le ſuif plus doux que miel, pource qu'elles ſont dégouſtees. Et ce neãtmoins le iugemẽt de quelqu'vn, depraué par maladie ou couſtume, ainſi qu'il ne peut muer la nature de nulle choſe, auſsi ne peut il chãger le naturel de vraye volupté. Des voluptez q̃ les Vtopiẽs cõfeſſent eſtre vrayes, ilz en mettẽt diuerſes ſortes. Ilz atribuẽt les vnes à l'ame, les autres au corps: à l'ame ilz dõnẽt entendemẽt, & ceſte douceur & fruition de cõtẽpler le vray. Puis ilz y aiouſtẽt la delectable recordation d'auoir bien veſcu, & l'eſperance

Femmes groſſes dégouſtees.

L'eſpece des vrais plaiſirs.

indubitable du bien futur, & loyer qui en doit auenir. Ilz parent la volupté du corps en deux manieres. La premiere eſt, quand le ſentiment reçoit quelque plaiſir manifeſte, qui ſe fait quand on reſtaure les parties du corps, apres que la chaleur naturelle qui eſt en nous, ha fait ſa digeſtion, & eſt queſtion de rechef de prendre à boire & à manger. Auſsi quand on expulſe les choſes, deſquelles le corps abonde, on y prend plaiſir, comme en vrinant, iettant la matiere fecale, en cognoiſſant charnelement noſtre femme, en nous frotant ou gratant. Aucunefois n'aiſt en nous vne volupté, qui toutefois ne raporte rien aux membres de ce qu'ilz pourroyent auoir beſoin, & auſsi, ne leuent ne oſtent ce dont ilz pourroyét en mal & en tra uail : mais émeut, & incite par vne puiſſ

puissance occulte,& par emotiõ manifeste chatoille noz sens,& les cõuertist à soy, telle qu'est la volupté que nous prenõs à ouyr les chãs& acors de musique. L'autre maniere de volupté corporelle, est ainsi qu'ilz disent,situee en paisible,& tranquille égal & tẽperé estat du corps,c'est asauoir en la santé d'vn chacũ,nõ troublee,ou empeschee de maladie aucune. Ceste santé, si elle n'est oprimee de quelque douleur, elle delecte & réiouist l'hõme de soy,posé ores que elle ne soit émeuë par aucune volupté auenãte exterieuremẽt:Iaçoit ce qu'elle s'éleue & s'offre moins à nostre sens,que cet enflé apetit de boire & de manger, ce neantmoins plusieurs l'affermẽt estre le plꝰ grãd plaisir de tous les plaisirs,brief tous les Vtopiẽs quasi disent,& cõfessent que c'est le fondemẽt& sustẽtacle de

toutes voluptez: pource que seule elle rend l'estat & condition de vie humaine plaisante, gracieuse & desirable, tellement que quand elle est absente, nul plaisir n'y sauroit auoir lieu. Car ne sentir douleur, si santé n'est presente, ilz appellent cela stupeur, entopissement, & priuation de sentiment, & non pas volupté. Ia lõg temps y ha qu'ilz ont reietté l'opinion de ceux qui soustenoyent que santé ne deuoit estre receuë pour volupté, pource qu'on n'en auoit l'aperceuance par nul mouuement exterieur. Entre eux ceste question ha esté debatue vertueusement, mais maintenant tous s'acordent au contraire presque, & disent que santé ne sauroit estre sans volupté. Car ilz ratiocinent en telle mode. Comme ainsi soit qu'en maladie y ayt douleur, laquelle est l'ennemie mortelle

de

de volupté, ne plus ne moins q̃ maladie eſt ennemie de ſanté, pourquoy au contraire n'y aura il volupté en ſanté? & n'y ha point d'intereſt s'on dit maladie eſtre douleur, ou ſi on dit en maladie eſtre douleur, autant emporte l'vn que l'autre. Auſsi ſi ſanté eſt volupté meſme, ou ſi neceſſairement elle engendre volupté comme le feu engendre chaleur, certes il ſe fait d'vn coſté & d'autre, que ceux qui ont ſanté conſtante & entiere, ayent ne plus ne moins volupté & plaiſir. Quand nous beuuons & mangeons (diſent ilz) qu'eſt ce autre choſe, ſinon ſanté, laquelle ſe commençoit à empirer qui bataille contre la faim, auec ſecours des viandes: puis quand en ceſte faim ſanté eſt petit à petit reualidee iuſques à la vigueur acouſtumee, elle nous ſuggere & induiſt ce plaiſir &

volu

volupté par lequel nous ſommes refectionnez. Santé donques qui ſe réiouiſt en ce conflit ne prendra elle point plaiſir, apres auoir gaigné la victoire contre la faim? puis quand elle aura à la parfin acquis ſa force premiere, qu'elle quereloit & demãdoit ſeulement par ce debat ſuſdit, s'amortira elle, ne prendra elle point recreation? ne cognoiſtra elle point le bien qui luy eſt auenu? Vtopiens diſent que ce n'eſt pas veritablement parlé de dire qu'on ne ſent ſa ſanté. Qui eſt ceſtuy qui en veillãt ne ſe ſent ſain, ſinõ celuy qui ne l'eſt point? Certes il n'eſt iamais ſi priué de ſentimẽt, ou aſtraint de lethargie, qu'il ne confeſſe que ſanté luy eſt recreatiue & ioyeuſe, & delectable: cõme nommez vous delectatiõ, ſi ce n'eſt volupté en autres termes? leſditz Vtopiẽs ſingulierement

s'ado

s'adonnent aux voluptez de l'ame, eſtans d'opinió que ce ſont les principales d'entre toutes les autres, & diſent q̃ la meilleure d'icelles vient de l'exercice des vertus, de bóne vie, & bonne cóſcience. Touchãt les voluptez du corps, ilz donnent la palme à ſanté, comme la plus exquiſe & excellente. Le plaiſir qu'on prẽd à boire & à manger, & toute choſe qui contient telle ſorte de volupté, ſont à apeter, mais c'eſt comme ilz diſent, nó pour autre cas, ſinon pour garder la ſanté, car telles choſes ne ſont plaiſantes d'elles meſmes: mais ſont neceſſaires, d'autant qu'elles reſiſtẽt à maladie, qui pourroit ſuruenir ſecretement. Ainſi qu'il eſt plus decent à vn homme ſage de ne vouloir tóber aux infirmitez & maladies, que de deſirer à prendre medecine, & de deſtourner les douleurs,

leurs, plus toſt que querre & chercher remedes & ſecours: ainſi vaut il mieux n'eſtre ſoufreteux de ceſte eſpece de volupté deuant dite, que d'eſtre reſtauré par defaute d'en auoir vſé. Or ſi aucun ſe penſe bien heureux pour auoir la fruition des voluptez corporelles deuant alleguees: il faut finalement qu'il cõfeſſe qu'il ſe tiendroit eſtre en grande felicité, ſi telle vie luy écheoit: qui conſiſtaſt en faim continue: ſoif, émouuement de la chair, manger, boire, grater, & froter. Et qui eſt ceſtuy là qui ne penſe bien que telle maniere de viure ne ſoit ſeulement ſale, & orde, ains auecques ce miſerable? Ces plaiſirs là ſont les moindres de tous, pource qu'ilz ne ſont entiers & parfaitz, & iamais n'auiennent qu'ilz ne ſoyent ioint & meſlez auec douleurs & tourmens contrai

traires: Auec le plaisir qu'on prend à manger, faim y est mixtionnee & couplee, & non pas également. Car tant plus est vehemente, tant plus est longue la douleur.

La faim suruient deuant le plaisir qu'on prend à boire & manger, & iamais n'est extainte que le plaisir ne meure quand à elle.

Doncques les Vtopiens pensent bien qu'il ne faut pas faire grande estime de telz plaisirs, sinon en tant que la necessité le requiert, toutefois s'en réiouissent, & recognoissent le bandon & permission de nostre mere nature, qui donne éiouissance & recreation à ses creatures, mesme aux choses qu'il faut faire tant souuent par necessité. S'il falloit expulser les passiõs quotidianes, qui viennent de faim & soif

soif, par remedes, dozes, potions & drogues ameres cõme les autres infirmitez qui nous viennent plus à tard: quel plaisir aurions nous de vi ure? Au contraire volontiers elles entretiennent & cõfortent la beauté, force, & agilité, comme les dons de nature voluptueux & propres. Aussi font les plaisirs qui sont introduis par l'ouye, les yeux & les narines, lesquelz nature ha voulu estre propres & peculiers à l'homme. Car il n'y ha point d'autre espece d'animaux qui contemple la beauté & forme du monde, & qui soit incitee de la grace & hõnesteté des odeurs (si ce n'est à la difference du manger) que le seul homme, & aussi qui entẽde l'acord, ou discord des sons musicaux. Brief les Vtopiens poursuiuent telles sortes de menus plaisirs, comme si ce fussent

les

les ſauces donnans ſaueur à la vie humaine,& ont ceſte mode en toutes choſes que le moindre plaiſir n'empeſche le plus grād,& que volupté quelquefois, n'engendre douleur, ce qui auient neceſſairement, quand ladite volupté eſt ſale & deſhonneſte ilz penſent eſtre vne treſgrande folie d'eſtre nonchalant de l'honneur de ſa beauté, empirer & deteriorer ſa force, tourner en pareſſe ſon alegreté & promptitude, attenuer ſon corps de iuſnes, faire tort à ſa ſanté,& mépriſer les autres douceurs & blandices de nature, ſi quelqu'vn ne contemnoit ſon priué profit, pour plus ardamment procurer le bien public, dequoy il eſpereroit pour ſa deſſerte eſtre recompenſé de Dieu de plus grand plaiſir, autrement pour vne vaine ombre de vertu, s'affliger ſans qu'il en re-

Notez cecy diligẽment.

uienne bien & vtilité aucune à son prochain, & pour porter les aduersitez, qui posible n'auiendrõt iamais, moins facheusement, ce leur semble chose friuole & de neant, & mesme le tour, d'vn courage enuers soy cruel, & à l'encontre de nature ingratissime, qui renonce à tous ses bienfaits, cõme s'il ne daignoit estre tenu à elle d'aucune chose.

Voila l'opinion des Vtopiẽs touchant vertu & volupté, & ne pẽsent point qu'on en peust trouuer de plus veritable selõ humaine raison, si religion enuoyee du ciel n'inspiroit à l'homme chose plus sainte. En quoy si leur iugement est bon ou mauuais, le tẽps ne souffre que nous en expliquons rien, & n'est de necessité: pource que nous auons entreprins de faire narré de leur maniere de faire & de viure, & non pas de defendre

La felicité des Vtopiẽs & description d'iceux.

fendre & aprouuer icelle.

Quand au reſte, comment que ſoit que leurs conſtitutions voiſent, i'ay ceſte credence qu'en nul endroit de la terre, il n'y ha peuple plus excellét, ne Republique mieux fortunee. Ilz ſont agiles de corps & fermes, & plus puiſſans que leur ſtature ne monſtre, qui n'eſt nonobſtant baſſe ne petite. Et combien que leur terroir ne ſoit des plus fertiles du mõde, ne leur air pas beaucoup ſain, ce neantmoins par temperance & ſobrieté de viure conſeruent leur ſanté, ſe fortifient cõtre les corruptiõs qui en peuuẽt auenir, & par leur induſtrie remedient ſi bien à la terre, qu'en nulle region du monde n'y ha plus grãde abondãce de fruit ne de beſtiaux, ne meſme de gẽs qui viuẽt plus lõguement, ne qui ſoyẽt moins ſuiets à maladie. On ne voirra point

seules en ce lieu les choses bié acoustrees,& auec bonne diligence, lesquelles font communement les laboureurs, qui par art & trauail amelioriſſent les terres, qui de leur nature ſont mauuaiſes,mais on yverra d'auantage par les mains d'vn popu laire en vn endroit, bois & foreſtz totalement arrachees, & en l'autre plantees: & en ceſte beſogne ilz n'ōt égard à l'vberté & affluence, mais au charroy & vecture, affin que les bois ſoyent plus pres de la mer ou des riuieres, ou des villes meſmes. Car de loingles fruitz &grains ſont amenez par terre à moindre labeur, que les voitures ou charges de bois. La gent d'Vtopie eſt facile,recreatiue, induſtrieuſe & aimant requoy, toutefois aſſez trauaillante corporellément, quand il en eſt meſtier, autrement non.

Quand

Quand à l'exercice de l'esprit, iamais ilz ne s'en lassent : Apres donc auoir ouy de nous & entendu quelques propos que nous leur tinsmes touchant les lettres & sciences des Grecz (quand aux Latines, ilz n'en faisoyent pas grand conte, fors de ce qui estoit cõprins es histoires & poëties) vous seriez émerueillez cõme ilz nous presserent de leur monstrer & lire, parquoy nous commençames leur faire leçons de grec, affin que ne fussions veuz leur refuser plustost nostre premier labeur, que d'esperer fruit aucun d'iceluy. Et quãd nous eusmes vn petit procedé, ilz firent tãt par leur diligence, qu'il nous sembla à nostre esprit n'estre vain & friuole leur impartir la nostre, & leur élargir & cõmuniquer si peu de sauoir que nous auõs acquis en ceste dite lãgue. Brief lesditz Vto-

Merueilleuse docilité des Vtopiẽs.

piens apres les auoir introduitz vindrent à imiter & cõtrefaire si aiſeemẽt les carachtheres des letres grecques, prononcer tãt biẽ & cleremẽt les motz, les aprẽdre & retenir si legierement, & les rendre tant fidelement, que ce me ſemble choſe miraculeuſe. Vne partie d'iceux Vtopiẽs, non ſeulemẽt enflãmez de leur propre vouloir, ains auſsi par l'ordonnance de leur Senat entreprindrent à ſauoir ladite ſcience grecque, & n'y furẽt éleuz ſinon les plus beaux eſpritz & meurs d'aage d'entre leurs eſtudians: parquoy n'y eut riẽ en ladite langue, touchant ce qu'ilz deſiroyẽt ſauoir des bõs autheurs, qu'ilz ne parlaſſent ſans faillir (ſi d'auenture n'y auoit faute aux liures) en moins de trois ans. Et ce qui leur fit aprendre plus facilement (cõme ie croy) ceſdites letres, c'eſt qu'aucunement elles aprochẽt de leur lãgage, dont

Maintenant les groſſes beſtes ſont deſtinez aux letres & les beaux eſpritz corrompuz par voluptez & aux plaiſirs mõdaïs.

dont i'ay opinion que ceſte gent ha prins ſon origine des Grecz, pource qu'en leur langue, il vſent d'aucuns termes grecz, cõme aux nõs de leurs villes & offices. Quãd au reſidu leur langage eſt preſque tout Perſique.

Ilz ont de moy quelques œuures de Platon, & pluſieurs d'Ariſtote, auſsi Theophraſte des plantes. Car quand ie fy mon quatriéme nauigage, en plus grande eſperance de n'en reuenir iamais, que toſt: ie mis en la nauire, vn petit pacquet de liures au lieu de marchandiſe, ledit Theophraſte en pluſieurs endroitz eſtoit gaſté (dont ie fus bien marry) car cõme nous eſtions ſus mer, i'auoy eſté negligent de le ſerrer, parquoy ſe y vint adreſſer vne guenõ, laquelle ſe iouãt & folaſtrãt entour, en dechira çà & là quelques fueilletz. D'étre les grãmariés ilz ont ſeulemẽt Laſcaris, pource que n'y portay point quãt &

moy Theodoric Gaza, ne dictionaire aucun fors Hesychius & Dioscoride. Ilz ont les liures de Plutarc tres agreables, & se delectét à l'elegance & facecies de Lucian. Entre les poëtes ilz ont Aristophane, Homere, Euripide & Sophocles de la petite impresion d'Alde. Des historiens ilz ont Thucidide, Herodote, & Herodia. En medecine, vn de mes compagnons, nommé Tricius Apinatus, y auoit aporté auecques luy quelques petis œuures d'Hipocras, & le Microtechne de Galien, desquelz liures ilz font grande feste: Et combien qu'ilz ayent moins affaire, que gẽs du mõde de l'art de medecine, ce neantmoins ceste science en nul endroit de la terre n'est plus en honneur & pris, qu'en Vtopie, pource qu'ilz content ceste sciéce entre les tresbelles & vtiles parties de Philosophie, par l'aide de laquelle Philo-

ſophie quād ilz cherchēt les ſecrets de nature, ilz ne pēſent ſeulemēt de cela receuoir vn plaiſir admirable, mais auoir acces grād d'entrer à la grace de l'autheur & ouurier d'icelle nature naturee. Et ſont d'opinion que Dieu à la maniere des autres ouuriers ait expoſé & mis en monſtre la machine du mōde, pour eſtre contemplee & regardee de l'homme, lequel il ha fait ſeul capable de ceſte tant excellente choſe, & que tāt plus la creature humaine ſera curieuſe & ſoigneuſe de voir & remirer ledit œuure diuin, tant plus l'ouurier aimera ladite creature, trop plus beaucoup que celle, qui cōme vne beſte, ou n'y ha point d'entendement, ſans eſtre émeuë & incitee mettra à dépris ce regard & ſpectacle tant merueilleux. Les eſpritz des Vtopiens, quand ilz ſont exercitez aux letres, ilz ont admirable valeur aux inuen-

tions des artz qui ſont cõmodes à la vie humaine, mais ilz ſont tenus à no⁹ de deux choſes, c'eſt de l'art d'imprimerie, & de faire le papier, & non ſeulemẽt à nous mais à eux meſmes pour la grãd part. Or cõme no⁹ leur monſtrions quelques fueilles imprimees en papier de la façon d'Alde, & leur parlions de la matiere de faire ledit papier, & de l'induſtrie d'imprimer ſeulement, ſans leur expliquer & declarer plus outre, pource que nul d'entre nous ne ſauoit abſoluëment ne l'vn ne l'autre meſtier, ſoudain vindrent à cõceuoir en leur entendement treſſubtilement la beſogne, & comme ainſi ſoit qu'au parauant ilz écriuiſſent ſeulement ſus peaux, en écorces & roſeaux, toſt apres eſſayerent à faire le papier, & à imprimer. Vray eſt que pour le commencement ilz ne beſognerent gueres bien, mais en experimentant

souuent vne meſme choſe, en peu de temps furent ouuriers en tous les deux meſtiers, & firent tant que s'ilz auoyēt des copies des liures Grecz, ilz pourroyent auoir grand nōbre de beaux liures imprimez de leur impreſsion. Mais pour le preſent ilz n'ont rien autre choſe quād aux liures, que ceux deſquelz ie leur portay les premiers exemplaires ſur leſquelz ilz en ont diuulgué, & mis en lumiere pluſieurs milliers de volumes. Si d'auenture il vient quelque perſonnage en Vtopie pour voir le païs, & s'il eſt homme de cerueau & d'eſprit, & s'il ha veu le mōde & leur en puiſſe parler & deuiſer, croyez qu'il eſt le bien venu, pour ceſte cauſe i'y fus fort biē recueilly, & noſtre arriuée leur fut agreable. Car volōtiers ilz eſcoutēt, quād on leur conte ce qu'il ſe fait au monde. Quand au reſte, gueres de marchās ne vont

en ce lieu pour marchãder, qu'est ce qu'ilz porteroyẽt, sinõ du fer, ou or & argẽt, ou autre telle chose, qu'vn chacun aimeroit mieux reporter en son païs. D'auantage ce que les marchans pourroyent charger en ce païs, eux mesmes l'aiment mieux transporter aux autres regions, & me semble vn acte de prudẽce d'ainsi les transporter eux mesmes, plustost que les étrangers les viennent querir en ce lieu, ce qu'ilz font affin qu'ilz ayent la certitude & cognoissance des mœurs, & de la maniere de viure des nations foraines, & aussi de peur qu'ilz ne mettent en obly l'vsage & science de la mer & nauigation.

La merueilleuse equité de ceste gẽt Vtopienne.

Des serfs.

Lz n'vsent point d'esclaues & serfz qui ont esté prins à la guerre, si la guerre n'ha esté me-

nee

nee par eux meſmes,& ne ſe ſeruent d'enfans de ſerfs, ne de ſeruiteurs qu'ilz pourroyent acheter des autres nations, mais de ceux de leur païs,qui ont eſté redigez à ſeruitude pour aucun crime, ou de ceux qui ſont condamnez à mort aux villes étrangeres, dequoy il eſt le plus, & de ceux là ilz en amenent beaucoup qui ne leur couſtent gueres, & le plus ſouuent les ont pour neant.

Telles manieres de ſeruiteurs ſont contraintz non ſeulement de beſogner & ſeruir tãt qu'ilz viurõt, ains ſont detenuz & ſerrez en chartres &priſons apres auoir ouuré,ilz traitent plus rudement ceux de leur païs,que les étrangers, comme ayãs merité plus dur torment,& comme gens perdus, ou n'y ha nul eſpoir, de conuerſion,conſideré qu'ilz auoyent eſté de ieuneſſe tant bien nourriz & inſtruitz à vertu, & toutefois

ne

ne se sont peu contenir d'estre méchans. Ilz ont aussi d'autres sortes de seruiteurs, c'est assauoir quand quelque valet d'vne autre region, qui est poure & bien besognant, de son gré élit seruir en Vtopie, ilz le traitent honnestement, & ne luy donnent gueres plus de trauail, que ce qu'ilz ont eux mesmes acoustumé de prendre, & ne les reçoit on gueres moins humainement & doucement que leurs citoyens. Quand quelqu'vn d'eux s'en veut retourner à son païs (ce qui n'auient souuent) ilz ne le retiennent outre son vouloir, & si ne le laissent aller sans le bien salarier.

Des maladies.

Ilz pensent tresbien des malades (comme i'ay dit au parauant) & n'omettent rien totalement, tant qu'ilz soyent par medecines, ou bons traitemens de vins, & viandes, remis en santé. Mesme ceux qui

qui ſont malades de maladie incurable, ilz les conſolent de leur parole, & de leur preſence, en aiouſtãt finalement tous les confors qu'il eſt au monde poſsible de leur donner.

Et ſi la douleur n'eſt ſeulement irremediale, ains continuellement vexe & afflige le poure patient, lors les preſtres & gouuerneurs du païs viennent amonneſter le langoreux, luy remonſtrans puis qu'il eſt incapable, priué & étrangé de tous plaiſirs & benefices de vie, n'aportant qu'ennuy & facherie aux autres, & à luy meſme nuiſible, ſuruiuant ſa mort, ne ſe doit determiner de plus longuement nourrir ce mal, conſideré auſsi que la vie ne luy eſt autre choſe que torment, & ne craigne mourir, mais qui plus eſt, prenne bonne eſperance, & s'exempte luy meſme de ceſte tant douloreuſe & miſerab

Mort volontaire

miſerable vie, comme d'vne priſon ou eguillon qui touſiours le point, ou de ſon gré ſouffre que les autres l'en oſtent, & qu'en faiſant celà, il deſtruira par ſa mort, non pas ſon bien & commodité, mais ſon ſuplice, & fera prudentement, religieuſement & ſaintement, apres auoir obey en telz affaires au cõſeil des preſtres, qui ſont declarateurs des volõtez de Dieu. Ceux à qui ilz ont perſuadé ces choſes, volontairement finent leur vie par faim, ou ſont induitz à dormir, & en dormant ſont deliurez de leurs maux, ſans ſentir nullement les douleurs de la mort, & croyent qu'il eſt honneſte d'ainſi mourir, hõme n'eſt contraint en ce point finer ſes iours, s'il n'y preſte ſon vouloir, & ne laiſſent de luy faire plaiſir & ſeruice durant ſa maladie, autremẽt celuy q̃ ſe donneroit

neroit la mort ſans l'authorité & conſeil des preſtres & du Senat ſon corps ne ſeroit point bruſlé ne mis en terre, mais ietté ſans ſepulture villainemẽt dedãs quelque palus ou bourbier. Vne fille ne ſe marie point en ce païs qu'elle n'ayt dix huyt ans, & vn cõpaignon qu'il n'ayt vint & deux ans. Si l'hõme ou la femme deuãt qu'ilz ſoyẽt mariez ſont cõuaincus de furtiue lubricité, on les puniſt griéuement, & ſont priuez d'eſtre iamais mariez, ſi le Prince ne leur fait grace. Le pere & la mere de famille ou tel acte ha eſté perpetré, cõme n'ayãt point biẽ fait deuoir de les garder, demeurẽt en grãde infamie & ſcandale. Et ce qui eſt cauſe qu'ilz font ſi groſſe punitiõ de ce delit, c'eſt qu'ilz conſiderẽt pour l'auenir que peu s'entretiendroyent en amour coniugale, ou il faut vſer ſa vie auec ſa partie, & endurer les en- Des mariages.

nuis & fâcheries de mariage ce pendant, si diligemment n'estoyent refrenez & retrenchez d'adultere.
La coustume & mode qui semble à nous irraisonnable & ridicule à choisir femmes, ilz l'obseruẽt à bon escient, grauemẽt & sans moquerie.
Quand quelqu'vn d'eux se veut allier par mariage à quelque ieune pucelle, ou femme veuue, vne mere de famille honneste & sage fera dépouiller ladite fille ou femme la presentant deuant l'amoureux, autãt en fera quelque vertueux homme dudit amoureux, le liurãt tout nud deuant l'amoureuse, & cõtempleront l'vn l'autre haut & bas, pour cognoistre si tout y est bien accomply, or cõme nous n'aprouuions ceste coustume, nous en moquans cõme chose mal decente & deshonneste, les Vtopiens firent responce, qu'au contraire ilz s'émerueilloyent de la

gran

grande folie des hommes de toutes les autres nations, lesquelz quand il est question d'acheter seulement vn cheualot de cinquante solz, ilz ont tant de peur d'estre trompez, que iaçoit ce qu'il soit quasi tout nud, encores refusent ilz à l'acheter, si on ne luy oste la selle & la bride, de peur que souz ces couuertures là il n'y ait quelque vlcere cachee. Et au contraire, quand il est question de choisir vne femme, dont il vient plaisir ou facherie à toute la vie, ilz sont si peu sogneux, qu'ilz la prennent non sans grand peril & danger d'estre mal assortez, si par apres quelque chose ne leur plaist, ne la voyant seulemẽt que par le visage découuerte, ou à grãde peine y ha la largeur d'vne paume, si que tout le demourãt du corps est enuelopé & couuert de robes & acoustremẽs. Car encores tous ne sont point

si sages, qu'ilz ayent égard seulemẽt à la bonté des mœurs d'vne femme, encores que les plus prudẽs mesmes de ce païs, quand ilz se mariẽt, veulent biẽ qu'auec les vertus de l'esprit de leurs femmes, soyent adiouſtees auſsi les graces & perfections du corps. Veritablement telle difformité peut estre cachee ſouz telles enuelopes & rideaux, q̃ apres estre veuë elle pourra totalement aliener le cueur d'vn mary d'aimer iamais ſa femme, lequel ne ſe peut plus ſeparer du corps de ladite femme. Et s'il vient à cognoiſtre ceſte difformité apres le mariage contracté, il faut qu'il endure & ſe contente, dõques il eſt expedient deuãt le mariage d'y pouruoir par loix & ordonnances affin que nul n'y ſoit trõpé, & d'autant plus ſogneuſement les Vtopiẽs y ont pẽſé, pource que c'eſt la nation ſeule q entre toutes autres, de ceſte

partie

partie là du monde, se contẽte d'vne Les di-
seule femme, & le mariage en ce lieu uorces.
ne se rompt pas souuent autrement
q̃ par mort, si adultere n'en est cau-
se, ou facherie & ennuy de comple-
xion qu'on ne peut tolerer. Quand
le mary ou la femme sont offensez
par adultere, à celuy qui à droit est
dõné congé par le Senat de changer
sa partie, celuy ou celle qui à tort de-
meure scandalizé & infame & ne se
peut iamais remarier, de repudier sa
femme maugré qu'elle en ayt, q̃ n'ha
fait faute, & pource qu'il luy est a-
uenu quelque maladie, ou accident,
en nulle sorte ilz ne l'endurent. Car
ilz disent que c'est chose inhumaine
de delaisser vn personnage, speciale
ment quãd il ha necessité de cõfort
& consolation, & de se monster dé-
loyal à femme & mary quand il est
vieil, veu que vieillesse est suiette à
beaucoup de maladies, & vieillesse

de soy mesme est vne vraye maladie. Quant au reste, il auiẽt aucunefois quãd deux gens mariez ne peuuent durer ensemble, pour la cõtrarieté incompatible de leurs mœurs, de leur volõté & accord: se separẽt; & trouuent parties auec lesquelles ilz esperent viure plus doucement, & se marient, mais nõ pas sans l'authorité du Senat qui n'admet point le diuorce si la cause ne luy est diligemment cõgneuë par le recit des maris, & des femmes. Encores cela ne se fait facilement pour ce que la cour cognoist q̃ tel espoir facile de nouueau mariage proposé & mis deuant les yeux des personnes n'est chose vtile à entretenir & conformer l'amour entre gẽs mariez. Parquoy ceux qui rõpent mariage sont punis de griéue seruitude, c'est asauoir quand vn hõme marié se ioue auec vne femme mariee autre que

la ſienne, ou qu'vne femme mariee prend ſon plaiſir auec vn autre que ſon mary, ceux à qui on ha fait tort repudient les adulteres, & leur eſt permis de ſe marier enſemble s'ilz veulent, ou à d'autres, ou bon leur ſemblera. Mais ſi vn homme qui ha eſté offenſé ou vne femme à qui ſon mary ha fait tort, ne veulēt abādonner leurs parties, & perſiſtent en l'amour d'icelles, qui leur ont fait ſi grād déplaiſir, il ne leur eſt inhibé ne defendu deviure enſemble en mariage, pourueu q̄ l'innocēt voiſe auec celuy q eſt cōdāné d'eſtre en ſeruitude & beſognēt cōme les autres ſerfz & criminelz. Dōt ilz auiēt aucunefois q̄ la penitēce de l'vn, & ſoing profitable de l'autre tournēt le Prince à pitié, les remet en leur premiere liberté: mais ſi celuy qui ha offenſé recidiue, on le fait mourir aux autres delitz, nulle loy n'ha eſtably certaine

punitiõ, mais d'autãt q̃ le crime eſt atrocé ou legier, d'autant la peine eſt decernee grãde ou petite par les Senateurs. Les maris puniſſent leurs femmes, & les peres & meres leurs enfans s'ilz n'õt cõmis choſe ſi enorme, qu'ilz les faille punir publiquement pour dõner exẽple aux autres.

Punitiõs eſtimees à l'arbitragedes officiers.

Mais communement les gros pechez ſont punis de ſeruitude, & penſent les Vtopiens icelle ſeruitude n'eſtre moins griéue & triſte aux delinquãs, que ſi on les faiſoit mourir, & ſi aporte plus grãd ꝓfit à la republique. Car leur trauail eſt plus vtile & plus profitable q̃ leur mort, & par leur exẽple deſtournẽt plus longuement & plus durablement, & donnent terreur aux autres de faire le ſemblable. Et ſi en ce point traitez ilz ſe rebellent & recalcitrent, finalement ainſi que beſtes indomptees & felonnes, ſont occis ces obſtinez

leſq

leſquelz la chartre auſsi les chaines n'ont ſeu refraindre ceux qui portent leur captiuité patiẽmẽt ne ſont exemptz totalement de toute eſperance. Pource que apres auoir eſté domptez & châtiez par lõg tormẽs, s'on void en eux telle penitence, qui témoigne & donne apparence que le peché qu'ilz ont commis leur ſoit plus déplaiſant que la peine qu'ilz ſouffrẽt: la ſeruitude eſt mitigee, ou remiſe par la prerogatiue & authorité du Prince, ou par le commun accord du peuple. Auoir ſolicité vne fille pour la deflorer, il n'y ha moins de danger que de l'auoir violee. Car en tous crimes ilz égalent tout effort & propos deliberé à l'acte, & la volonté reputent le fait, diſans que l'empéchement ne doit profiter à celuy, auquel il n'ha tenu qu'il n'ait eu empéchement.

La punition qu'ilz font de ceux qui ſolicitẽt les filles pour les deflorer.

Les Vtopiens prennẽt grãd plaiſir

aux folz. Et tout ainsi cõme ilz estiment estre grand deshonneur & reproche de leur faire outrage & iniure, par semblable ne defendẽt point qu'on ne prenne recreation à leur folie: Et disent que cela tourne à grand bien aux folz, pource que si aucun est trouué tant seuere & triste qu'il ne rie des faitz & ditz qu'on void en vn fol: il ne luy donnent iamais la tuition & garde dudit fol, craignans qu'il ne soit assez doucemẽt pensé de celuy à qui il ne peut aporter fruit aucun, ou delectation, qui est le seul bien qui les tient en santé & bonne disposition. De se truffer ou gaudir d'vn personnage laid ou imparfait de ses mẽbres, ce n'est le deshonneur de celuy qui est moqué, mais de celuy qui fait la iongherie, & qui luy reproche folement comme si c'estoit vice vne chose qui n'estoit point en sa puissance d'euiter

ter & écheuer. Ainſi que les Vtopiēs ſont d'opinion que de ne garder point ſa beauté naturele, c'eſt à faire à gens nonchalans & pareſſeux, auſsi reputent ilz inſolence, & infamie deshonneſte de ſe farder. Car ilz cognoiſſent par experience meſme, que nulle grace de beauté de femme ne la rend tant recommandable à ſon mary, comme bonté de mœurs & reuerence. Et tout ainſi comme on void qu'aucuns ſe delectent en la ſeule beauté d'vne femme, auſsi n'eſt il homme qui y ſoit retenu, s'il n'y trouue vertu & obeiſſance. De ceux qui ſe fardent.

Les Vtopiens non ſeulement donnent terreur par punitions à ceux qui auroyent vouloir de mal faire, ains inuitent à vertu ceux qui ont vouloir de biē faire par pris & honneurs propoſez, pourtant ont ilz cou Les Vtopiēs incitēt leurs citoyens à faire leur deuoir par loyers & preſens.

couſtume de faire mettre en lieux publicqs les ſtatues des excellens perſonnages qui ont fait quelques plaiſirs à la republique en ſouuenance de leurs bons actes, affin que la gloire de leurs maieurs ſoit vn éperon & incitation à vertu à leurs poſterieurs. Celuy qui ſera attaint d'auoir pretendu à quelque dignité ou office par corruption, n'ait iamais eſpoir de paruenir à aucune, ilz frequentent & cõuerſent enſemble amiablement, les Magiſtratz ne ſont arrogans, fiers, ne terribles, ilz ſont nommez peres: & ſe monſtrent telz, volontairement on leur fait l'honneur qu'on eſt tenu de leur faire, les ſuietz ne les honnorent à regret, les robes precieuſes, ne la couronne ne deuiſe point le Prince des autres, on le cognoiſt ſeulement à vne poignee & glenne de blé qui ſe porte deuant luy, comme l'enſeigne d'vn

Iugemẽt des ambicieux.

d'vn Eueſque & Prelat eſt vn cierge que quelque miniſtre tient en main deuant luy. Ilz ont bien peu de loix, & s'en contentent pour ce qu'ilz ſont bien regis & gouuernez, & blámẽt ſpecialement ceſte choſe es autres nations, c'eſt aſauoir qu'infinis liures de loix & d'interpreteurs ne leur ſuffiſent, ilz diſent que c'eſt choſe treſiniuſte, qu'aucuns hommes ſoyent obligez à telles ordõnances, qui ſont en ſi grand nombre qu'on ne les ſauroit parlire, ou ſi obſcures qu'ame ne les entend: les Aduocats auſsi qui traitẽt les cauſes finemeut & cauteleuſemẽt, & diſputent des loix trop ſubtilement & malicieuſement ſont tous expulſez de leur republique, diſans que c'eſt le profit qu'vn chácun meine ſa cauſe, & qu'il raconte au Iuge les choſes meſmes qu'il pourroit reciter à ſon Aduocat.

La dignité du Prince.

Ainſi

Ainſi ha il moins d'ambagez, & plus facilement on tire vne verité, quand celuy meſme qui plaide conte ſa matiere, à qui nul Aduocat n'ha aprins vn tas de fineſſes & faintiſes dequoy ilz ont acouſtumé d'vſer. Parquoy le Iuge diligemment & induſtrieuſement peſe toutes choſes, & aide aux hommes ſimples, contre les tromperies des ruſez & cautz, ce qui eſt difficile d'obſeruer es autres nations entre ſi grand tas de loix perplexes & douteuſes.

Quant au reſte, en Vtopie vn chacun eſt bon legiſte, car comme i'ay dit il y ha bien petit nombre de loix, & tant plus en eſt l'interpretation groſsiere, d'autant plus ilz l'eſtiment equitable & droituriere.

Conſideré (diſent ilz) que toutes loix ſe promulgent, affin que chacun ſoit amoneſté de faire ſon office & deuoir, quand ladite interpreta

pretation en eſt plus ſutile & cachee peu en ont la cognoiſſance, parquoy peu en ſont amoneſtez, mais quand le ſens en eſt plus facile, ſimple & vulgaire, il eſt manifeſté à tous: autrement auoir ſi grand monceau de loix qui touchent le peuple, & ha beſoin d'en eſtre amoneſté & les ſauoir: & toutefois ne les peut entendre, quelle difference y trouuez vous: ſinon qu'il ſeroit auſsi vtile de n'en auoir point fait: qu'apres qu'elles ſont établies les interpreter en ſorte que nul ne les peut exprimer, ſinon par grand eſprit & longue diſputation, à quoy ne peut attaindre pour en chercher le ſens, vn peuple rude, & de gros en tẽdemẽt, & auſsi ſa vie n'y peut ſuffire & vaquer, pource qu'elle eſt empẽchee aux choſes qui luy ſont neceſſaires pour la vie cõmune. Les peuples.

ples voisins q̃ sont peuples libres incitez de la bõne police & vertu des Vtopiens (car les Vtopiens en ont ia plusieurs deliuré de tyrannie) vont leur demander des officiers & gouuerneurs si que les vns en impetrent tous les ans, les autres pour cinq ans, puis quand lesditz gouuerneurs ont fait leur temps ilz les remenent auec honneur & louenge, & en r'amenent de nouueaux en leur païs. En quoy lesdites nations tresbien certes & salutairemẽt pouruoyent à leur republique, de laquelle (veu q̃ le salut ou dommage dépend des mœurs des chefz, & magistras) que eussent ilz peu plus discretemẽt & sagemẽt élire, que ceux qui sont incogneuz à leurs citoyens, & qui ne peuuent estre diuertis d'honnesteté par or ne par argẽt (que leur profiteroit l'or & l'argent, veu qu'ilz font re-

tour

tour en peu de iours en leur païs, & puis ilz n'en ont nul vſage) & auſsi ceux qu'on ne peut fléchir pour amour ou haine d'aucun. Leſquelz deux maux auarice & affection, depuis qu'ilz s'apuyent à quelques iugemens, ſoudain peruertiſſent & rõpent toute la bonne iuſtice, qui eſt le treſpuiſſant nerf de la Republique.

Alliances des Vtopiẽs

Les Vtopiens appellent ces peuples à qui ilz baillent des gouuerneurs, qui par eux leur ſont demandez, leur confederez & alliez, & les autres à qui ilz ont fait quelques biens, ilz les nomment & appellent leurs grans amis.

Les Vtopiens ne font iamais paix auec les autres nations.

La paix que les autres peuples font entre eux, & meſme la rompẽt & renouuellent ſi ſouuent. Les Vtopiens ne s'en ſoucient, & n'en font iamais auec nation aucune, car dequoy ſert faire paix (diſent ilz.) Il ſemble que nature ne ſoit aſſez ſuf-

fisante d'auoir mis amitié entre les hommes,& quiconque la contemne aura il plus de soing du cõtrat verbal qui se fait de la paix, qu'il n'ha de la chose mesme,& de la nature?

Et ce qui les attire à ceste fantasie là, c'est qu'en ces quartiers circonuoisins de eux, les Princes ne gardẽt gueres fidelement leurs promesses, ne la paix aussi. Ou au contraire en Europe,& principalement es parties que la foy de nostre Seigneur Iesus Christ & la religion possede, la maiesté & authorité de la paix est saintement & inuiolablement obseruee,& en partie par la iustice & bonté des Princes Chrestiens, aussi pour la reuerence & crainte des Papes,lesquelz comme ilz ne se chargent de rien qu'ilz n'obseruent religieusement & entierement,ainsi cõmãdẽt à tous Princes, qu'ilz demeurent constans en toutes leurs promesses

meſſes,& ceux qui y contreuiennent les contraignent par cenſures paſtorales, & iuſtes ſeueritez, & à iuſte droit ilz penſent que ce ſoit choſe deshonneſte, ſi la foy defaut, à ceux qui ſont en leur propre nom appellez fideles.

Mais en ceſte nouuelle partie du monde terreſtre, ceſtaſauoir, pres des Vtopiens, que la ligne de l'equinoce ſepare moins de ceſtuy noſtre païs, que la vie & les mœurs en different: il n'y ha point d'aſſeurance à la paix, & d'autant plus qu'elle eſt eſtrainte & conformee de pluſieurs ſaintes cerimonies, d'autant plus legieremẽt elle rompt, pource que facilement ſe trouue aux contratz & appointemens quelque parole de fineſſe & tromperie, qui y eſt inſeree & dictee tout de gré par cautelle, en ſorte que leſditz contratz ne peuuẽt eſtre eſtrains de ſi fermes

obligations, qu'il n'échape quelque mot, qui soit cause à la fin de la deception & moquerie de la paix, ensemble de la promesse & foy.

Et si ceux qui sont auec ses Princes qui se glorifient auoir eux mesmes esté inuétifz de ce conseil, trouuoyent ceste ruze fraude & deception aux contratz & apointemens, des personnes priuees, ilz crieroyẽt apres eux par vne fiere & grande arrogance, & diroyent que ce seroit vray sacrilege, & chose digne d'estre punie au gibet, dont il auient que iustice ne semble estre autre chose qu'vne vertu vulgaire, triuale, & de petite estofe, qui est plantee & assise tout au bas du Throne royal, ou bien qu'ilz en soyent deux iustices, l'vne allant à pied, & se trainant par la terre apartenant au peuple, qui soit enchainee de tous costez de plusieurs chaines, de crainte qu'elle ne

se

se iette hors de l'enclos ou elle habite. L'autre est la iustice des Princes, qui d'autant qu'elle est plus magnifique & somptueuse, que la iustice du peuple, d'autant est elle plus libre & franche, à laquelle n'est rien illicite, sinon ce qu'il ne luy plait point.

Ie croy que ceste maniere de viure des Princes susditz, qui gardent tant mal la paix, est cause que les Vtopiens n'en veulent point faire de confederation, & s'ilz viuoyét en ce païs icy, possible chãgeroyent ilz leur opinion. Iaçoit ce qu'il semble aux susditz Princes, que la paix en ce point soit bien gardee, nonobstant ceste coustume mauuaise d'ainsi confermer ladite paix, ha prins accroissance au païs, par laquelle est fait que les hõmes pensent estre nez, pour estre ennemis l'vn à l'autre, & que iustemẽt se peuuẽt entrenuire si

la paix ne le defend (quasi comme si l'aliance de nature ne fust valable assez de ioindre & alier vn peuple auec vn autre peuple, qu'vne montagnole ou vn ruisseau separe par petite distance de lieux) or quand la paix est ainsi faite & confermee comme i'ay dit, ce neantmoins l'amitié entre eux n'en est point plus conualidee ne corroboree, ains demeure vne licence de courir les terres les vns des autres, entãt que tout à escient en faisans leurs contratz des paix, sont paroles comprinses ausditz accordz cauteleusement & malicieusement, qui n'empeschent qu'ilz ne soyent ennemis, cõme s'ilz n'auoyent fait aucun traité de paix. Les Vtopiens au contraire sont d'opinion, qu'on ne doit estimer hõme son ennemy, qui n'ha fait tort ou iniure, & que l'aliance de nature entre les hommes, doit tenir le lieu

de

de paix, qui eſt trop meilleur & plus valable eſtre conioint par bienueillance, que par promeſſes & apointement, & eſtre vny & conferé de cueur, que de paroles.

De la maniere de guerroyer des Vtopiẽs.

LEs Vtopiens deteſtent & ont en horreur la guerre, comme vne choſe brutale, laquelle toutefois entre nulles beſtes n'eſt tant en vſage comme entre les hommes, & ne font pas grande eſtime de la gloire qu'on va cherchant en fait d'armes, qui eſt contre la mode preſque de toutes nations. Et iaçoit ce que aſsiduellement non ſeulement les hommes, mais auſsi les femmes à quelques iours determinez s'exercent audit meſtier, de crainte qu'ilz ne deuiennent rudes & mal adextres, quand l'vſage le requiert, toutefois communemẽt ilz n'entrepren-

nent bataille, si ce n'est pour defendre & garder les terres & limites, ou pour repousser les ennemis répanduz parmy les champs de leurs amis & alliez, ou par compassion deliurer quelque peuple oppressé de tyrannie, de la seruitude & ioug d'vn tyrãt, ce qu'ilz fõt de tout leur pouuoir par humanité & clemence.

Combien qu'ilz facent plaisir de leur aide, & non pas, pour aussi defendre tousiours, mais aucunefois pour rendre & faire la vengeance du tort fait à leurs amis.

Mais sauez vous comme ilz font celà? certes ilz le font quand on va par deuers eux à conseil, & que la chose est encores entiere, & s'ilz sõt d'opinion qu'on doiue faire la guerre, & aprouent la chose quand on ha demandé ce qu'on querele, & l'auerse partie n'en veut faire restitution, alors eux mesmes establis-

sent

sent & constituent la guerre estre menee, & nõ seulemẽt toutes les fois que les ennemis ont fait courses & ribleries, ou emporté quelque butin, mais encores plus cruellement quand en quelque lieu on ha fait iniure aux marchans de leursditz amis souz couuerture de loix iniques, ou qu'ilz ont esté trõpez souz couleur de iustice par mauuaise interpretation, & sinistre déguisement des bonnes ordonnances. Iamais lesditz Vtopiens n'entreprindrent faire la guerre cõtre les Alaopolites à la faueur des Nephelogetes (qui fut faite vn peu auant nostre temps) sinon pource que les Alaopolites souz ombre d'equité & droit auoyẽt fait outrage aux marchans des Nephelogetes ainsi qu'il leur sembloit.

Or fust à droit ou à tort l'iniustice fut punie par si cruel conflict, que toutes les deux nations qui

estoyent tresflorissantes en souffrirent grosse perte, si que les Nephelogetes furent grandement endommagez, & les Alaopolites defaitz & vaincuz, puis la reddition & seruitude desditz Alaopolites termina beaucoup de maux, qui sourdoyent de iour en iour, & si multiplioyent l'vn de l'autre. Par laquelle reddition & seruitude lesditz Alaopolites tomberent en la suiection des Nephelogetes, qui n'estoyent à comparer en cas d'opulences & richesses aux Alaopolites, au temps qu'ilz fleurissoyent.

Or à ceste iournee n'estoyent assemblees seulement les puissances de ces deux peuples, ains aussi l'inimitié, les effors, & les biens des nations circonuoisines.

Voila comme les Vtopiens poursuiuent áprement l'iniure faite à leurs amis, pour argent & pecune, &

ne se vengent pas ainsi du tort qui leur est fait à eux mesmes.

Si d'auenture il auiēt qu'ilz soyēt deceuz en perdant de leurs biens, moyennant qu'on ne face point d'effort & violence à leur corps, ilz ne s'en monstrēt point autremēt courroucez, sinon qu'ilz ne veulent frequenter ne trafiquer auec leursditz trompeurs, iusques à ce qu'ilz ayent satisfait.

Non qu'ilz ne soyent aussi soigneux de leur citoyens, comme de leurs confederez, mais ilz sont plus mal contens qu'on told le bien d'iceux aliez, que le leur propre, pour ce que les marchans de leurs amis, quand ilz perdent quelque chose, c'est de leur argent ou bien particulier, & pourtant en reçoiuent ilz plus de dommage: mais leurs citoyens s'ilz perdent quelque chose, tous participent à la perte, car c'est

du

du bien public, puis de ce qu'ilz ont en abondance chez eux, c'eſt comme vne choſe ſuperflue, & qui autrement ne ſe tranſporte dehors du païs, parquoy s'il en auient detriment, ame d'eux ne s'en ſent: pourtant ſont d'opinion que ce ſeroit trop grande inhumanité de venger tel dommage par la mort de pluſieurs, duquel perſonne d'entre eux n'en aperçoit l'incommodité, ou en ſon boire & manger, ou à l'entretenement de ſon corps, & de ſa vie.

Quand au reſte ſi aucun d'iceux eſt en quelque contree blecé, ou mis à mort ſoit par conſeil public, ou particulier, la choſe cognue & auerree par leurs ambaſſadeurs, iamais on ne les apaiſe qu'ilz ne denoncent la guerre, ſi les coupables ne leur ſont rendus, leſquelz ilz puniſſent de mort ou ſeruitude. Victoires acquiſes par ſang, leur fachent, &

meſme

meſme en ont honte, eſtimant eſtre vne beſterie d'acheter trop vne marchandiſe, combien qu'elle ſoit precieuſe.

Ilz ſe glorifiét & réiouiſſent grandement quand leurs ennemis opprimez, ſont vaincus par fraude & fineſſe, & en triomphent publiquement pour ceſte choſe, d'auãtage en dreſſent les trophees en quelque lieu eminent, comme ſi ce fuſt vne grande proueſſe d'auoir ainſi vaincu. Car alors virilement & vaillamment ilz ſe vantent d'auoir fait acte vertueux & belliqueux, toutes les fois qu'en ce point ont acquis la victoire, c'eſtaſauoir par force d'eſprit & ſubtilité, ce qu'vne autre beſte ne peut faire, fors l'homme: Pource que (diſent ilz) les Ours, Lyons, Sangliers, Loups, Chiẽs & autres beſtes ne bataillent ſinõ par force corporelle, entre leſquelles ainſi

que

que maintes nous surmontent de puissance & cruauté, aussi nous les surmõtons toutes d'esprit & de raison. En leurs guerres ilz ont égard à vne chose, c'est qu'ilz se cõtentent quand il obtiennent le cas dequoy ilz querelent, lequel s'il leur eust esté ottroyé des le commencement n'eussent iamais fait la guerre. Mais si la chose va autremẽt, ilz appetent si seuere vengeance de ceux à qui ilz imputent le fait, que la terreur pour l'auenir les destourne de s'enhardir à faire le semblable.

Voila le but qu'ilz establissent de leur intention, lequel toutefois ilz viennent à toucher auec prudence & maturité, & quand il en est temps. En sorte qu'ilz sont bien plus soigneux d'euiter s'il est possible, l'auenture & peril de guerre, que d'acquerir bruit & louenge par icelle. Doncques incontinẽt que la guerre

eſt denoncee, font de petis eſcritz, ou cedules, leſquelles ilz ſignent de leur ſeing public, & les font pendre ſecretement ſur la terre de leurs ennemis, en quelques lieux eminẽs, tout en vn temps, par leſquelles ilz promettent grãs ſalaires à ceux qui occirõt le Prince ennemy, puis font promeſſe auſsi de dõner loyer (non pas ſi grand, mais toutefois opulent & magnifique) à ceux qui en feront autant aux perſonnages, deſquelz les noms ſont ſpecifiez en ces meſmes cedules, leſditz perſonnages condẽnez par eux à mort, ſont ceux qui apres le Prince ont eſté inuenteurs du conſeil prins contre eux pour faire la guerre. Tout ce qu'ilz ont determiné de donner aux meurtriers ſuſdit, ilz le doublent quand on leur ameine vn deſditz perſonnages proſcriptz en vie. Et meſme ſi ceux qui ſont proſcriptz & cõdamnez

nez veulent faire le semblable enuers leurs cõpagnõs, ilz ont le loyer que i'ay allegué, & leur remet on la peine q̃ leur estoit deputee: parquoy il se fait de legier, que ledit Prince & aussi lesditz proscriptz ayent diffidence de tous les autres, & mesme ne se fient pas l'vn à l'autre, & ne sont gueres asseurez, & sont en grãde crainte, & non en moindre peril. Il est tout certain que souuentefois par cela est auenu que la plus grande partie, & mesme le Prince ont esté trahiz de ceux à qui ilz se fioyẽt totalement. Voila cõment les dons & presens contraignẽt & poussent à tout mal ceux qui sont auaricieux, & qui n'ont iamais suffisance.

Les Vtopiens recordans en quel danger iceux dons amonnestent les hommes de se hazarder, mettẽt peine que la grandeur du peril soit recõpensee par magnitude & abõdance

ce de biens, pourtant prometent ilz non seulement gros monceau d'or, ains terres & lieux de grād reuenu, en endroitz seurs, chez leurs amis, lesquelz ilz assignent comme leur propre & à iamais, à ceux qui font telz actes, & leur tiennent promesse fidelement & entiere. Les Vtopiens s'estiment acquerir grand honneur, cōme gēs prudens & discretz, par ceste mode de mettre à pris, & acheter son ennemy, ce que les autres nations blāment & reprouuēt, comme si ce fust le fait d'vn cueur cruel & degenerant d'humanité. Au cōtraire les Vtopiens le se attribuēt à grande louange, qui comme sages & bien auisez par tel moyen se dechargent & exemptent de grosses guerres, sans coup ferir, & si disent qu'ilz sont humains & misericordieux, pource qu'ilz rachetēt la vie de grande quātité d'innocens par la

mort de peu de coupables, lesquelz innocens eussent esté tuez en batallant, tant de leur costé comme de la part de leurs ennemis, ayans quasi aussi grande pitié du commun peuple & tourbe ennemie comme des leurs, sachãs que de leur gré ilz n'entreprennent la guerre, ains y sont contrains par la furie des princes. Et si la chose que i'ay deuant dite ne vient ainsi, ilz trouuẽt le moyen de semer quelque discorde entre le frere du prince (s'il en ha) & ledit prince, ou entre luy, & aucun gros seigneur de sa cour, luy dõnãt esperãce de iouyr quelquefois du royaume. Et si telles sortes de ligues & factiõs ne se peuuẽt faire au royaume, ilz suscitent à leurs ennemis le peuple voisin, & les mettẽt en different, faisant venir quelque viel titre, ou droit de quelques terres à lumiere, dequoy les Roys ne sont iamais defail

faillãs. D'auãtage leur promettẽt aide de leurs biẽs pour mener la guerre, & leur élargissent abõdãment or & argent pour ce faire. Quant est de leurs citoyẽs le moins qu'ilz peuuẽt ilz les hazardẽt aux cõflitz, lesquelz ilz cherissent & aimẽt tant, & mesme iceux prisent tant l'vn l'autre, qu'ilz ne voudroyẽt volõtiers changer & permuter l'vn d'entre eux, pour vn prince ennemy. Et pour ceq̃ tout l'or & l'argẽt qu'ilz ont s'employe seulemẽt à l'vsage de la guerre, ilz ne le distribuẽt pas enuis, ny à regret, car s'il estoit tout dépendu à cet affaire, ilz ne laisseroyẽt à grassement viure cõme ilz ont de coustume. Aussi outre leurs richesses domestiques, ilz ont vn thesor infiny hors de leurs païs, auquel sont obligez (cõme i'ay dit deuant) plusieurs nations, ainsi entretiennent de cela de tous costez gens de guerre qui

ſont à leur ſoulde, & les enuoyent aux conflitz quand beſoin en eſt, & principalement les Zapoletes. Ce peuple eſt loing d'Vtopie deux cens cinquante lieuës, vers ſoleil leuant, nation barbare, ſauuage, farouche, agreſte, cruelle, tenant de la nature des foretz & ápres montaignes ou ilz ſont nourris, gent endurcie, patiente au froid & trauail, ignorante de tous plaiſirs & voluptez, ne s'apliquant au labourage, nonchalante d'edifices & veſtemens, ayant ſeulement le ſoing de beſtail, & pour la plus grande partie viuant de venaiſon, & de proye, & rapine. Ces gens là ſont ſeulement nez à la guerre, cherchans tous les moyens de guerroyer, & depuis qu'ilz les ont trouuez, ilz les prennent conuoiteuſement, puis partent de leur païs en groſſe troupe, s'offrent pour bien petis gages, à tous ceux qui les de-

mandent, ilz ſauent ſeulement le meſtier, de quoy on acquiert la mort, ilz bataillent vertueuſement, vaillamment, & fidelement pour ceux qui les gaignent, mais ilz ne s'obligent à nul certain iour, ilz ſe viennent rendre à vn party ſouz ceſte condition, que ſi le iour d'apres l'aduerſe partie leur donne plus gros gages ilz y demeureront. Et ſi le iour enſuiuant les premiers qu'ilz ont ſeruis, leur offrent d'auantage, ilz retournent ſouz leur ſoude. On ne fait gueres de guerres, que la plus grãde partie d'iceux ne ſoit en l'vn & l'autre exercite: parquoy auient de iour en iour que ceux meſmes qui ſont de parentage & affins qui eſtoyent gagez enſemble, & ſuiuoyent vn party, & viuoyent familierement & amiablement les vns auec les autres, vn peu apres tirez, & ſeparez en diuers

ostz, guerroyent mortellement l'vn contre l'autre, & d'vn courage ennemy oublieux de leur race & amitié s'entretuent, non émeuz & incitez, pour autre cause à s'entredommager & nuire, sinon qu'ilz sont pour bien petit d'argent faitz souldads de diuers princes, auquel argent ilz mettent si fort leur fantaſie, que s'ilz trouuent qui leur donne vne piece outre leurs gages qu'ilz reçoiuent pour iour, facilement ilz seront induis à changer de partie. Ainsi legierement sont ilz abreuez d'auarice, qui ne leur profite toutefois en rien. Car ce qu'ilz acquierent par sang, ilz le consomment & dissipent soudain en superfluité & exces miserable.

Ce peuple icy meine la guerre pour les Vtopiens contre tous venans, pour ce qu'ilz sont mieux gagez desditz Vtopiens, que de nulz

autres

autres. Ainſi que les Vtopiens s'accommuniquẽt de gens de bien deſquelz ilz vſent, auſsi s'alient ilz de mauuais garnimẽs dequoy ilz abuſent. Leſditz quand il en eſt temps, ſont par eux expoſez aux hazars & grans dangers, par l'impulſion & attraitz de magnifiques promeſſes, dont ſouuent la plus grande partie d'iceux méchans auenturiers, ne reuiennent de la guerre pour demander ce qui leur eſtoit promis. A ceux qui demeurent viuans ilz leurs tiennent promeſſe fidelement, & entierement, affin qu'ilz les enflamment pour l'auenir à ſemblables entreprinſes & hardieſſes. Ilz ne chaut pas beaucoup aux Vtopiens s'ilz perdent gros nombre deſditz Zepoletes cõſiderãs qu'ilz feroyent grand profit au genre humain, s'ilz pouuoyẽt nettoyer & purger le mõde de tout cet amas de peuple tant

mauuais & deteſtable. Apres ceſdites bendes d'auenturiers, les Vtopiés vſent des compaignies de ceux pour qui aucunefois ilz prénent les armes pour les defendre, puis s'aident de la gendarmerie de leurs amis & confederez, finalement ilz y aiouſtent leurs citoyens, d'entre leſquelz ilz éliſent vn hõme de guerre éprouué qu'ilz conſtituent chef de toute l'armee, auquel ilz ſubſtituẽt deux lieutenans, mais ce pendant que ledit capitaine & colomnal eſt ſain & entier, les deux autres n'ont nulle charge, mais s'il eſt prins ou tué, l'vn des deux lieutenãs luy ſuccede comme par droit hereditaire, puis à l'autre lieutenant eſt aiointvn tiers, affin que ſi d'auenture le capitaine periſſoit, tout l'exercite ne fuſt troublé & mis en route (comme le ſort de guerre eſt variable) de chacune cité on élit vn de leurs ſouldads.

dads, qui s'exercite au train de la guerre pour ces fins, pour guerroyer dehors, iamais on ne pousse aux armes vn personnage maugré qu'il en ait: pource qu'ilz sont bien asseurez que si aucun de sa nature est craintif, il ne fera rien de proesse, mais, qui pis est, donnera crainte à ses compagnons. Mais s'il est question, que quelque bataille suruiẽne en leur païs, ilz mettent telles manieres de gens lâches & couars (moyennant qu'ilz soyent sains) dens les nauires, parmy les hardis & cheualeureux, ou ilz les placent ça & là sus les murailles, en quelque lieu ou ilz ne puissent fuir, ainsi la honte qu'ilz auroyent de tomber entre les mains de leurs ennemis, & le desespoir de fuyr, leur ostent la crainte, & souuent l'extreme necessité se conuertist en proesse & ma-

gnanimité. Et tout ainſi que nul d'eux n'eſt mené à la guerre outre ſon vouloir, auſsi on ne defend point aux femmes d'y aller s'elles veulent acompaigner leurs maris.

Mais (qui plus eſt) y ſont amoneſtees & incitees par louanges.

Et quand elles s'y trouuent, ſont rengees ioignantes de leurſditz maris, & tout à l'entour ſont mis leurs enfans, leurs parens, & leurs affins, afin que mieux puiſſent ſecourir les vns les autres: pource que d'auantage nature les émeut plus à s'entreaider, que s'ilz n'eſtoyent de parentage.

Ce leur eſt vn grand vitupere & éclandre quand l'homme reuient de la guerre ſans ſa femme, ou la femme ſans l'homme, ou quand le filz retourne apres auoir perdu ſon pere: dont il ſe fait que ceux qui

ont

ont encouru tel reproche, s'ilz vien nent entre les mains des Vtopiens ilz ſont iugez à eſtre longuement auec triſteſſe & ennuis à la guerre iuſques à la mort, moyennant que les ennemis perſeuerent à guerroyer.

Tout ainſi comme ſur toutes fins ilz ſont ſoigneux d'euiter qu'ilz ne bataillent eux meſmes, s'ilz peuuent eſtre exemptz de s'y trouuer, ains mettre en leur lieu quelques ſoudoyers, pareillement quand il ne ſe peut faire autrement, qu'il ne faille qu'ilz ne ſoyent preſens au conflit, ilz l'entreprennent auſsi hardiment, comme ilz ont prudentement refuſé, autant qu'il leur ha eſté licite: & ne s'échaufent point tant de la premiere impetuoſité, qu'ilz s'en affoibliſſent par trait du temps, ains perſiſtent, & par con-

tinuation s'enforcent petit à petit, & ont le courage si ferme qu'on les tueroit plustost, que de leur faire tourner le dos. Car ceste asseurance de viures qu'vn chacũ ha en sa maison, & le nonchaloir de penser pour l'auenir de leurs posterieurs (qui est vn soucy qui debilite en tous lieux les cueurs magnanimes) les éleue, & ne se laissent pour ceste cause succõber. D'auantage le sauoir qu'ilz ont aux armes leur donne cõfiance. Finalement les bõs propos, & droiturieres opinions par lesquelles ilz sont des leur ieunesse instruis aux bonnes ordonnances de leur republique, leur aioustẽt vertu & proesse: par laquelle ilz ne mépriſent pas tant leur vie, qu'ilz la voisent exposer aux dangers folemẽt, ausi ne la tiennent ilz point si chere, que quãd honnesteté les induit à la mettre en peril,

peril, qu'ilz la vueillent retenir auaricieuſement, & honteuſement.

Quand ilz ſont en la grand' chaleur de conflit & au fort de la guerre, vne bende des plus cheualeureux iouuenceaux qui ont coniuré à la mort du chef d'armee aduerſaire, & qui ſe ſont voez de viure ou mourir en ce détroit, vont par les rens cherchant ledit chef en l'inuadant en appert, ou l'aſſaillent par fineſſe & ruſe, & pres & loing ne demandent autre. Finalement par ladite compagnie qui eſt grande, & touſiours perſiſtente (car quand aucuns ſont laſſez on en met inceſſamment de frais à leur lieu) ledit chef eſt oppugné, ſi qu'il auient bien à tard qu'il ne ſoit occis, ou qu'il ne vienne vif en la puiſſance de ſes ennemis, s'il ne ſe ſauue à la fuite.

Si la victoire eſt pour eux, ilz n'y vont

vont point par meurtre, ilz prennent plus volontairemẽt les fuyans à mercy, qu'ilz ne les tuent, & ne les poursuiuent iamais, que ce pendant ilz ne retiennent vne compagnie de leur gendarmerie en ordre & equipage chacun souz son enseigne: aussi permettent plustost que tous leurs ennemis se retirent, qu'ilz s'acoustumẽt à suiuir lesditz fuyans (qui seroit pour troubler & mettre en desordre leur exercite) s'ilz n'ont la victoire de l'arrieregarde, posé qu'ilz ayent mis en route l'auantgarde & la bataille: ayans souuenance que maintefois leur est auenu qu'apres que la plus grand' part de tout leur exercite estoit rompue & succombee comme leurs ennemis se réiouissoyent de la victoire, & poursuiuoyent les fuyans deçà & delà: lors vn petit

nom

nombre desditz Vtopiens qui auoit esté mis à part pour donner secours si mestier estoit de leur gendarmerie, & pour entendre aux auentures & accidens qui pourroyent s'ofrir, voyans lesditz ennemis vagans, dispars & répandus en mains endroitz, se tenans trop asseurez, soudain les vindrent assaillir, & changerent la fortune de tout le conflit, si que lesditz Vtopiens osterent des mains de leurs ennemis la victoire, qui estoit ausditz ennemis indubitable & certaine, finalement les vaincus surmonterent les vainqueurs leur fois, il n'est pas aisé de sauoir coniecturer si lesditz Vtopiens sont plus caux & subtilz à dresser ruses & finesses à leurs ennemis, qu'à euiter icelles tromperies, ilz font semblant aucunefois de vouloir tourner le dos, mais

ilz

ilz penſent de l'opoſite,& quand ilz ſe veulent retirer, ilz le font en ſorte que leurs ennemis eſtimeront du contraire. Or s'ilz ſe ſentent preſſez de lieu, ou du trop grand nombre,adonc vne belle nuit, ſans faire bruit remuent leur camp,ou iouent de quelque autre ruſe, ou bien de iour petit à petit reculent,en gardãt ſi tresbon ordre que leurs ennemis ne ſont moins en peril de les aſſaillir ainſi fuyans, que s'ilz tenoyent bon,ilz muniſſent leur camp treſdi ligemment de foſſez larges & profonds,& iettent la terre dedens leur dit camp tout le long des foſſez, & en cela ilz n'ont de manouuriers ou pionniers autres que les ſouldads, tous y beſognent fors ceux qui ſont en armes ſur les rampars faiſans le guet, de crainte des écarmouches & ſoudains alarmes, donques à raiſon

son que tant de gendarmes s'efforcent de fortifier leurdit camp, plus légierement qu'on ne sauroit croire ilz dressent de grandes munitions, qui circuisent & contiennent grande espace de lieu, pour receuoir & soustenir les coups, ilz sont armez d'armures fortes & puissantes, qui ne sont pesantes ny empeschantes à se mouuoir & voltiger, si qu'en nageãt mesme ne les griéuẽt. En leurs exercices & apprẽtissages du fait de la guerre, ilz s'acoustument à nager tous armez. Les bastons dequoy ilz bataillent de loing, sont fleches & sagettes, lesquelles ilz tirent puissamment & fort droit, non seulemẽt à pied, ains aussi à cheual, pour guerroyer de pres, ilz n'vsent d'épees, mais d'vne sorte de haches, qui sont agues & pesantes, & n'en frapent d'estoc ou de taille qu'ilz

Les fortes des armures dequoy vsent les Vtopiẽs.

ne tuent. Ilz inuentent industrieusement aucunes machines belliques & artilleries, & quand elles sont faites ilz les celent soigneusement, de crainte que leurs ennemis n'en oyent le vẽt, car si elles estoyẽt manifestees deuant qu'on vint à la guerre, la chose leur pourroit plus tost tourner à moquerie, qu'à leur profit. En les forgeãt sur toutes choses ilz prennent garde qu'elles soyẽt faciles à mener & à ramener.

Comme ilz gardent les treues.

Ilz gardent tant entierement & inuiolablement les tréues donnees auec leurs ennemis, que si sur ces entrefaites ilz sont prouoquez à guerre, ilz ne les veulent rompre.

Ilz ne pillent ne ne gastent les terres de leursditz ennemis.

Et ne bruslent pareillement les grains, mais qui plus est, autant qu'il leur est possible ilz mettent ordre

que

que lesditz grains ne soyent foulez & marchez des pieds des hommes, & des cheuaux, estimans que la chose croist pour leur vsage.

Ilz n'offensent iamais, & ne blecent vn homme desarmé, si ce n'est quelque espion: les villes qui se rendent à eux, il les gardent, mesme celles qu'ilz ont prinses par assaut, ne les sacagent, mais ilz font mourir ceux qui ont empesché la reddition d'icelles, & mettent les autres defenseurs à seruitude, ilz ne touchent à ceux qui ne se peuuent defendre, s'ilz trouuent aucuns qui ayent donné conseil de rendre lesdites villes, ilz leur donnent quelque portion des biens de ceux qu'ilz ont condamnez à mourir: le reste ilz l'élargissent aux gendarmes qui sont venus à leur secours. Nul d'eux ne prend du butin. Quand la guer-

re est finee, leurs confederez pour qui ilz ont bataillé ne portent pas les frais, mais les vaincus, & leur font payer à ceste cause, vne partie en argent, qu'ilz reseruent pour semblable affaire de guerre, l'autre partie en terres qui leur demeurent touſiours, & qui ne ſont de petit reuenu.

Pour le iourd'huy les vainqueurs portẽt la plꝰ grãd partie des frais

Ilz ont maintenant en pluſieurs nations telles ſortes de rentes, leſquelles procedees petit à petit de diuers affaires ſe ſont montees à plus de ſept cens mille ducatz tous les ans. Et ſur ces terres là ilz enuoyent quelques vns d'entre eux demourer, qui ſont comme receueurs, viuans magnifiquement, & ſe monſtrent gros ſeigneurs en ces lieux.

Apres que leſditz receueurs ſont eux & leur train entretenus dudit reuenu,

reuenu, il demeure encores gros deniers qu'ilz mettent en leur thesor public, si d'auenture ilz ne les aimét mieux prester & accroire au peuple de ce païs. Ce qu'ilz font aucunefois, & les deliurent iusques à ce qu'ilz en ayent affaire, & encores à grand peine auient il iamais qu'ilz redemandent le tout. De ces terres là ilz en assignent vne portion à ceux qui se mettent par leur enhortement au danger que i'ay declaré cy deuant. Si quelque Roy ou Prince prend les armes, & s'il s'appareille d'inuader leur tenemét, soudain auec grosse puissance hors de leurs limites vont au deuant, & n'entreprennent gueres souuent de faire guerre sur leurs terres, & ne leur auient pas si grande necessité, qu'elle les cõtraigne de receuoir en leur isle le secours d'aucune nation étrangiere.

Du cultiuement, maniere d'adorer, religion, & creance des Vtopiens.

LEur religion & maniere d'adorer n'eſt ſeulement differẽte par toute l'iſle, ains par toutes les villes, les vns adorent le Soleil, les autres la Lune, & les autres quelque autre eſtoile ou planette au lieu de Dieu: aucuns y ha qui priſent & honorent & tiennent non ſeulement pour Dieu, mais pour leur ſouuerain Dieu quelque perſonnage, duquel la vertu & la gloire au temps paſſé ha reſplẽdy & ha eſté en bruit, mais bien la plus grande partie, & la plus ſage d'entre eux ne croit rien de tout cela, mais penſe qu'il eſt quelque ſeule deité à eux incognue, qui eſt eternelle, immenſe, inexplicable, & qu'humaine penſee ne peut compr

comprendre, diffuse par ce monde vniuersel, non en sa magnitude, mais en sa vertu: & iceluy ilz appellent pere.

Ilz confessent que toutes choses prennent de luy leur commencement, accroissance, moyen, continuation, changement, alternation & fin, & ne font les honneurs qui apartiennent à Dieu, à nul autre. Et iaçoit que les vns & les autres ayent vne creance diuerse & differente, ce neantmoins conuiennent auec ceux cy en ce point. Cestasauoir qu'ilz sont d'opinion qu'il est vn souuerain seigneur, auquel on doit attribuer louange, & la prouidence du monde & son vniuersité, & tous l'apellent communeement en langage du païs Mythra, mais ilz sont discordans en ce, car ceux qui adorent le Soleil disent que c'est luy

qui eſt Dieu. Ceux qui adorent la Lune en diſent autant, & ainſi conſequemment des autres.

Brief vn chacun de ces ſectes differentes là croit que quelque choſe que ce ſoit, qu'il eſtime eſtre le ſouuerain, c'eſt ceſte meſme nature, à la deité & maieſté vnique, de laquelle eſt totalemẽt attribué par le cõſentement & accord vnanime, la ſouueraineté de toutes choſes. Mais maintenant tous les Vtopiens ſe reuoltent petit à petit de ceſte varieté des ſuperſtitions, & s'enforcent & conualident en ceſte religion ſeule, qui ſemble ſurmonter les autres par raiſon.

Et n'y ha point de doute, que toutes telles ſuperſtitiõs ne fuſſẽt deſia euanouyes & abolies, ſi crainte n'euſt donné à entẽdre auſditz Vtopiens quãd il auient quelque infortune

tune en prenant conseil de changer leur religion, que ladite infelicité ne vient pas de auenture, mais procede du ciel, comme si Dieu vouloit prendre la vengeance d'eux pour leur infidele entreprinse de vouloir delaisser le cultiuement acoustumé, que leurs maieurs auoyent continué iusques à leurs temps.

Apres qu'ilz ont seu de nous, & ouy parler de nostre Seigneur Iesus Christ, de sa doctrine, de ses mœurs, & miracles, & aussi de la merueilleuse constance de tant de martyrs dequoy nous faisons mention, qui par leur sang volontairement répãdu, ont traduit & attiré à leur secte si grand nombre de nations, on ne sauroit croire comme ilz se sont condescendus & rengez à ladite secte Chrestienne de grãde affection, ce qui est aduenu possible par inspi

ration de Dieu secrete, ou pource qu'il leur ha semble que nostredite secte fust fort aprochante de celle qui est vers eux la meilleure.

Et celà y ha beaucoup aidé (comme ie croy) de ce qu'ilz auoyent entendu que c'estoit le vouloir de Iesus Christ, que ses Disciples & Apostres vesquirent en commun, & que aux religions Chrestiennes & conuens vrayement gardans leur reigle telle coustume duroit encores, en quelque sorte que cela soit auenu, plusieurs d'entre eux se sont aliez en nostre religion, & sont baptisez.

Mais pource que de quatre compagnons que nous estions nul n'estoit prestre, dõt ie suis marry, nous ne leur pouuions conferer les sacremens: biẽ est il vray que nous auiõs les autres ordres, de tout le nombre

que

que nous estions il n'y auoit que nous quatre viuans, deux s'estoyent laissé mourir.

Certes lesditz Vtopiens desirent encores les sacremens, que nul vers nous s'il n'est prestre ne peut conferer, ilz les entendent, & les desirent plus que nulle autre chose, mesme fogneusement disputent entre eux, asauoir mon si sans l'entremise d'vn Eueſque Chrestien quelqu'vn de leur nombre esleu pour estre prestre, acquiert le charactere de prestrise, il sembloit qu'ilz en vousissent eslire, mais quand ie party ilz n'en auoyent encores esleu, ilz ne menassent, ne ne donnent aucune terreur à ceux qui ne veulent croire à Iesus Christ: aussi ne repugnét ilz point à ceux qui sont duitz & dressez à sa loy: fors que i'en vy quelque iour vn de nostre alliance, qui

qui fut mis en prison en ma presence, car cõme cestuy estoit nouuellement baptisé & cõme outre nostre cõseil il tenoit propos plus par affecti on que par prudẽce publiquemẽt du cultiuement de Iesus Christ, il commença à se colerer & échauffer en sorte qu'il ne preferoit seulemẽt noz cerimonies & sacrifices à tous autres, ains blámoit vniuersellemẽt les autres, cõme choses prophanes, & disoit que les cultiueurs & sacrificateurs estoyent infideles & sacrileges, & qu'ilz seroyent punis en enfer de feu eternel. Apres auoir lõg tẽps preschẽ & publié telles choses, ilz le prindrẽt, l'acuserent & cõdamnerent, non pas pour auoir contẽné leur religion, mais pource qu'il auoit excité le peuple à tumulte, cõsequemment l'enuoyerent en exil. Certes entre leurs plus vieilles ordonnan

Les hommes doiuẽt estre attirez à religion par louenge.

donnances ceste cy y est nombree & cõprinse, c'est assauoir que leur religiõ ne derogue, & ne face tort à nul le autre. Deuãt que leur Roy Vtopus vint en ceste isle, il cogneut q̃ le peuple étrãge qui estoit venu demourer en ladite isle, assiduellement auoit esté en discord & diferent l'vn auec l'autre touchãt la religiõ, & cõsideroit q̃ iaçoit ce que toutes les sectes de ladite isle fussent vnanimes à batailler pour le païs. Ce neantmoins en cõmun estoyent discordans pour leur cultiuemẽt, ce que luy auoit dõné occasion au cõmencement de le surmonter, gaigner, & vaincre totalement. Or quand il eut la victoire sur ce peuple Vtopien, sa principale ordonnance fut, qu'vn chacun print & ensuiuit telle religion que bon luy sembleroit, & que chacune secte se pouuoit efforcer de transporter

porter & induire les autres à sa maniere d'adorer, moyennant que ce fust doucement & modestement, allegant raisons peremptoires pour le soustien de son cultiuement, & non pas pour destruire les autres par force & violence, si en leur donnãt ce conseil elles n'en vouloyent entendre, en prohibant d'y proceder par voye de fait, & aussi de soy abstenir de blãmes & contemnemens: tellement que si aucun trop arrogamment contẽdoit de ceste chose, on le banniroit ou mettroit ou en seruitude: voilà les statutz de leur Prince Vtopus, non qu'il fist cela pour l'égard seulement de la paix, laquelle il voyoit estre anihilee & aneãtie par haine implacable & perpetuelle contention que ses suiets auoyẽt ensemble. Mais pource qu'il pensoit que la chose concernoit la

relig

religion, d'ainſi faire ſes conſtitutiõs, pource qu'il n'oſoit difinir rien folement de ladite religion, comme incertain ſi Dieu apetoit eſtre adoré en diuerſes ſortes, inſpirant à l'vn vne choſe, & à l'autre l'autre.

Ceſtuy Vtopus eſtablit auſsi que ce ſeroit choſe inepte & inſolente de contraindre aucun par force & menaces au cultiuement de Dieu, & ce que l'vn croit eſtre vray, que à tous autant en deuſt ſembler, pareillement de croire que ſi vne religion eſt vraye, il ſoit de neceſsité que toutes les autres ſoyent fauſes. Toutefois ledit Roy Vtopus preuoyoit que finalemẽt à l'auenir la verité, de ſoy pourroit ſe manifeſter & aparoiſtre, moyennant que la choſe fuſt menee auec raiſon & moderation. Mais ſi on y procedoit par armes & tumultes, les hommes en deuiendroyent

droyent pires & plus obſtinez, & ſuffoqueroyent la tresbonne & treſſainte religion, pour leurs ſuperſtitions vaines qu'ilz auroyent entre eux, ainſi que les bons grains periſſent entre les épines & rõciers: parquoy delaiſſa toute la choſe ainſi, ſans autrement en determiner, & qu'il fuſt libre à vn chacun d'en croire ce qu'il en pẽſoit, ſinon qu'il prohiba & defendit entierement & inuiolablement, que nul ne fuſt ſi degenerant abaſtardy de la dignité de nature humaine, qu'il creuſt que les ames mouruſſent quand & le corps, & que le mõde ſe regiſt ſans la prouidence de Dieu, pour ceſte cauſe les Vtopiens croyent qu'apres ceſte vie, ſuplices & peines ſont deputez aux vices, & remunerations, eſtablies par icelles aux vertus. Ceux qui croyent l'opoſite: pource que

tant

tant deprimẽt la ſublime & hautaine de nature de leur ame, la faiſant égale à la vilité du corps beſtail, il ne les eſtiment dignes d'eſtre du nõbre de leurs citoyens, ne (qui plus eſt) du reng des hommes. Pour autant que ſi crainte n'empeſchoit ces manieres degẽs là, ilz priſeroyẽt autant les ſtatus, & forme de viure des autres bõs bourgeois, qu'vn floquet de laine. Car qui eſt ce qui doute que telz perſonnages qui ſont ſuietz & aſſeruis à leur deſir & apetit particulier, & qui n'ont (hors les loix) aucune crainte de rien, ne nul eſpoir apres que leur corps eſt mort, ne s'eforçaſſent (ſi ce n'eſtoit ladite crainte) de ſe mocquer & trufer ſecretement par cautele, & enfraindre par violence, les publiques conſtitutions du païs? pourtant nul honneur n'eſt communiqué de par

les Vtopiés à ceux qui sont de ceste fantasie, nulle charge, ne nul office publiq ne leur est baillé, ainsi sont ilz vilipendez & delaissez çà & là, comme gens pusillanimes & nonchalans. Quant au reste on ne les punist autrement, pource que les Vtopiens croyent que nul n'ha pouuoir d'entendre tout ce qu'il voudroit bien, mesme ne les contraignent par menasses de croire autrement que ce qui leur vient en la fantasie, ne de dissimuler leur courage, ilz veulent qu'vn chacun exprime ce qu'il pense en son entendement, sans faintise de menterie, car vous ne sauriez croire comme ilz hayent gens dissimulateurs & hypocrites, pource que ce sont vrais trõpeurs.

Toutefois ilz defendent que telles sortes d'hommes ayans telles folles opinions n'ayent à en disputer,

principalement deuant le peuple, mais deuant les prestres & personnages d'autorité à part: non seulement il leur est permis: ains les amonestent de ce faire souz esperance que pour l'auenir leur folie se tournera à raison & luy donnera lieu. Il y en ha d'autres qui ne sont pas petit nombre, & qui ne pensent malfaire, aux quelz on ne defend (cõme s'ilz estoyẽt fondez en quelque raison) de parler & disputer de ce qui procede de leur entendemẽt, & telz personnages soustiennent vn erreur tout cõtraire aux autres: car ilz sont d'opinion que les bestes brutes ayent ames immortelles & eternelles, mais elles ne sont à comparer aux nostres en dignité, & si ne sont nees pour auoir felicité & beatitude égale aux nostres.

Tous les Vtopiens tiennent pour

tout certain, que la beatitude des hommes doit estre pour l'auenir si grande, que quand il échet que l'vn d'entre eux vient à estre malade : ilz pleurent & lamentent la maladie, mais de la mort ilz ne s'en marrissent aucunemẽt, sinõ de ceux qu'ilz voyent mourir à grans regretz, & de ceux là il en ont vn tresmauuais presage, & y prẽnent aussi mauuais signe en iugeant eux mesmes que les ames de telz personnages mourans enuis, sont comme desesperees, se monstrans coulpables, craignans le depart, & deuinans secretement qu'elles serõt punies pour leurs delitz. D'auantage lesditz Vtopiens pensent que l'arriuee de celuy qui est mandé, poussé maugré luy & à force, n'est agreable à Dieu.

Donques ceux qu'on void mourir de tel genre de mort, on en ha

hor

horreur, & ſont portez les corps des defuntz auec triſteſſe & ſilence, puis apres auoir prié Dieu qu'ilz luy plaiſe eſtre fauorable aux poures ames, & qu'il vueille doucement ſuporter les imperfections des trépaſſez, ilz mettẽt le corps en terre. Au contraire tous ceux qui meurent volontairement, & pleins de bon eſpoir, telz perſonnages ne ſont pleurez de perſonne, mais en chantant on ſuit les corps, & par grande affection on recommande les ames à Dieu, finalement ilz brulent leſditz corps plus reuerammẽt que dolentement, & au lieu ilz erigent vne coulonne ou ſont grauees les louanges des defuntz. Quand ilz ſont retournez à la maiſon ilz tiennent propos des actes & bonne conuerſation deſditz defuntz leſquelz n'ont rien fait en

leur vie de louable dequoy ilz facẽt plus d'eſtime, que de leur mort ioyeuſe. Ilz croyent que telle recordation de bonté eſt efficace incitation aux viuans & induction à vertu, & auſsi que tel honneur eſt treſagreable aux treſpaſſez, leſquelz cõme ilz penſent, aſsiſtent aux propos qui ſe tiennent d'eux, combien qu'on ne les voye point, pource que les yeux des hommes ne ſont aſſez ſutilz & aguz pour les contempler: & leſditz Vtopiens eſtiment telles choſes eſtre certaines, alleguẽt pour raiſon qu'il ſeroit mal ſeant à l'eſtat des bienheurez d'eſtre priuez de la liberté d'aler & venir ou il leur plairoit, & auſsi qu'ilz ſeroyent ingras d'auoir totalement delaiſsé le deſir d'aler voir leurs amis, aux quelz amour mutuel & charité les ha aliez quand ilz viuoyent, laquelle charité

deuroit

deuroit (ainsi qu'ilz coniecturent) estre plustost augmentee que diminuee apres la mort en telz vertueux personnages, comme tous autres biens se sont multipliez enuers iceux apres leur deces.

Donques les Vtopiens croyent que les trépassez conuersent auec les viuans, & qu'ilz sont contemplateurs de leurs faitz & ditz.

Pourtant entreprennent ilz plus hardiment leurs affaires comme si lesditz trépassez estoyent leurs coadiuteurs.

D'auantage s'ilz auoyent proposé de faire secretement quelque cas qui ne fust honneste la presence de leurs maieurs defuntz, qu'ilz pensent touiours estre auecques eux les engarde, & leur donne terreur de commetre ledit deshõneste affaire. Ilz contẽnent & se moquent

des deuins & de telles manieres de gens qui s'adonnent à vaines superſticions aux quelles les autres nations ont grandement égard. Les Vtopiens ont en grande reuerence les miracles qui prouiennent ſans aucune cauſe ou operation naturelle, & les venerent, comme œuures atteſtans la preſence de la diuinité telz que ſouuent ilz diſent auenir en leurs païs. Et ſingulierement en choſes hauraines & douteuſes leſditz Vtopiens font proceſsions publiques, & ſont ſogneux de prier Dieu, parquoy impetrent communement leurs demandes, & là void on maints miracles. Ilz eſtiment eſtre vn cultiuement agreable à Dieu, de contempler les œuures de nature, & dõner louange à l'ouurier qui les ha faites, toutefois il y en ha aucuns entre leſditz Vtopiẽs, & non

pas

pas petit nombre lesquelz émeuz de deuotion, contemnent les lettres, ne s'adonnans à aucune science, & ne sont oisifz toutefois, lesquelz tiennent qu'on aquiert & merite l'on la future beatitude apres la mort par negociations, trauaux corporelz, & en faisant plaisir à autruy par son labeur. Pourtant d'iceux les vns s'apliquent totalement à seruir les malades, les autres font les chemins, curét les fossez, radoubét les pontz, fouissent des mottes de terre, du sablon, ou tirent de la pierre, abbatét & demolissent des arbres, & les deuisent. Ilz meinent en charettes du bois, des grains, aussi autres choses aux villes, & ne se monstrent seulement seruiteurs d'vn chácun en public, ains aussi en particulier plus que seruiteurs. En tous lieux ou il y ha quelque ouurage laborieux,

difficile, ou qu'il ne soit gueres honneste, que plusieurs craignent assaillir ou entreprendre pour le trauail qui y gist, ou pource qu'ilz sont fachez de mettre les mains pour la vilité de la besogne, ou pour autant qu'ilz ne pensent en pouuoir venir à bout les susditz en prennent toute la charge ioyeusemẽt, & volõtairement, procurans que tous ceux qui ne sont de leur secte viuent en requoy & repos, par leur perpetuel trauail, ou ilz vaquent sans cesse. Et pour cet affaire ne blãment la vie des autres en extollãt la leur. D'autant plus que ceux cy se monstrent seruiteurs, d'autant plus sont honnorez de tous les autres Vtopiens. Ilz sont deux sectes de telz personnages charitables, l'vne qui ne se marie iamais, & qui totalemẽt est chaste, & ne mangent de chair, aucuns

d'en

d'entre eux auſsi n'vſent de viandes qui ayent eu vie, & contemnent totalement les deduitz & paſſetemps mondains, comme ſi ce fuſt choſe nuiſible à la vie preſente. Ilz tendẽt ſeulement & tãchent à paruenir à la vie future, par veilles, ſueurs, & peines, & ce pẽdãt ſont ioyeux, diſpos, & deliberez, ſouz eſpoir d'obtenir en briefz iours, ce qu'ilz deſirent.

L'autre ſecte, qui n'eſt pas moins laborieuſe ſe marie, & ne met à mépris les œuures & ſoulas de mariage, pẽſans eſtre obligez à nature, & que leur lignee doit eſtre vouee & donnee à l'vtilité & ſeruice du païs.

Ceux cy ne refuſent aucun plaiſir pourueu qu'ilz ne les retarde de la beſogne & trauail: ilz aiment les chairs des beſtes à quatre piedz, à ceſte cauſe qu'il leur ſemble que par ceſte viande ilz en ſoyent plus

fors

fors & robuſtes à toute beſogne.

Les Vtopiens eſtiment que ceux cy ſont les plus prudens, & les autres plus ſaints & religieux, leſquelz s'ilz ſe fondoyent en raiſon de ce qu'ilz preferent chaſteté & continence à mariage, & la vie auſtere à la vie ioyeuſe & douce, les Vtopiens s'en moqueroyent, mais pour ce qu'ilz diſent qu'ilz le font par deuotion, ilz les louent, & ont en grande reuerence. Ilz ſe gardent ſogneuſement de parler indiſcretemẽt d'aucune religion. Les Vtopiens en leur langue nomment telles ſortes de gens deuots, Buthreſques, que nous pouuons interpreter en Françoys Religieux. Ilz ont pareillemẽt des preſtres d'excellente ſainteté, & n'en ont gueres, ſi qu'en chacune ville n'y en ha point plus de treize, & autant d'egliſes. Et quand on va à la

guer

guerre on en meine sept de chacune ville auec la gendarmerie,& ce pendant on en met sept autres à leur lieu, quand ceux qui ont esté à la guerre sont reuenus on les remet chacũ en sa place. Ceux qui estoyẽt substituz on les establi t auec l'Eueſque, iusques à ce qu'il y en ait sept decedez,puis leur succedãt par ordre. De ces treize prestres que i'ay dit ilz y en ha vn q est superieur cõme nous disons vn Eueſque. Lesditz prestres,s'éliſent par le peuple, en chambre secretement en la maniere des autres officiers, pour euiter les faueurs,&quãd ilz sont éleuz leur communité ou college les consacre. Ilz ont la charge des choſes diuines,ilz sont ſogneux de faire garder la religion chacũ endroit ſoy,& auſsi de corriger & reformer les mœurs. Les Vtopiens eſtiment

cho

chose bien hõteuse quãd quelqu'vn est fait venir par deuant lesditz prestres, pensans que ledit personnage est peu homme de bien & mal viuãt. Et ainsi comme c'est l'office des prestres d'amonester & adhorter le peuple, aussi est ce la charge du prince & des autres officiers d'empriſonner & punir les malfaiteurs.

D'auantage les prestres ont ceste puissance d'interdire d'entrer à l'Eglise, & se trouuer aux sacrifice, principalement ceux qu'ilz trouuẽt obstinez & endurcis à tout mal, & n'y ha peine de quoy les Vtopiens ayent plus grande horreur. Quand aucuns sont en cet estat, ilz sont en la plus grande infamie qu'ilz sauroyẽt estre, & leur conscièce est merueilleusemẽt agitee, cõme pensans estre damnez, mesme leur corps n'est gueres asseuré, car s'ilz ne viennent

sou

ſoudain par deuers les preſtres pour receuoir penitence, la Cour les fait prẽdre, & les punit de leur infidelité. Les preſtres ont le ſoing d'inſtruire & endoctriner les enfans & autres ieunes gens, & leur monſtrent premierement à bien viure, que de les enſeigner aux lettres. Ilz ſont grandement ſogneux de dreſſer les eſpris des ieunes enfans ce pendant qu'ilz ſont tendres & faciles, & les induire à bons iugemens, & droites opinions, vtiles & fructueuſes à la conſeruation de leur republique. Car quãd telles opinions ont prins leur ſiege au cerueau deſditz ieunes enfans, croyez que quand ſont paruenus en aage d'homme les retiennent, & meſme tant qu'ilz viuent. D'auãtage leſditz bõs iugemẽs apportent grand emolument à garder l'eſtat du bien cõmun, qui facilement

déchet

dechet & s'aneantiſt par vices qui procedent de peruerſes opinions.

Les preſtres ſont mariez aux plus apparentes femmes & excellentes de tout le peuple, ſi icelles d'auenture n'eſtoyent en l'eſtat de preſtriſe. Certes ce ſexe là n'eſt point exclus & exempt de ceſte dignité, mais on n'en élit gueres. Encores faut il que ce ſoyent femmes veuues, & qu'elles ſoyent deſia aagees.

Fẽmes élues à la dignité de preſtriſe.

On ne porte honneur à nul Magiſtrat plus grand qu'à vn preſtre, en ſorte que ſi les preſtres auoyent commis quelque crime, nulle cour n'en ha la cognoiſſance, car on en laiſſe la cognoiſſance & correction à Dieu, & à eux meſmes ilz eſtiment n'eſtre licite de toucher de main mortelle vn preſtre, quelque criminel qu'il ſoit, ſur peine d'excõmunication, cõſideré qu'il eſt dedié à Dieu par

Excõmunication des Vtopiens.

par maniere si excellente & singuliere, comme chose offerte & sacree à Dieu. Laquelle coustume leur est d'autant plus aisee à obseruer, pource qu'ilz ont en ce païs tant peu de prestres: & d'auantage les élisent auec grand soing & diligence. Car il n'auient pas souuent qu'vn prestre qui est entre les bons choisi pour le meilleur, & qui pour sa seule vertu est sublimé & éleué à si grande dignité, se tourne à vice, & qu'il se forligne de bonnes mœurs, pour suiuir la voye de delit. Mais le cas ainsi auenant (comme la nature des hommes est muable) encores ne deuroit on craindre qu'ilz seussent faire gueres de dõmage à la Republique, pource qu'ilz sont si petit nombre, & puis ilz n'ont aucune puissance, fors l'honneur qu'on leur fait. Et la raison pourquoy les Vtopiens ont si

peu de prestres, c'est que si la dignité sacerdotale, à laquelle ilz ont si grande reuerence, estoit communiquee & distribuee à plusieurs, on n'en tiendroit pas si grand conte.

Aussi ilz pensent qu'il est bien difficile d'en trouuer beaucoup de si vertueux, qu'ilz peussent estre idoines & capables d'obtenir ceste dignité, à laquelle exercer il ne suffit pas estre garny de vertus moyennes & vulgaires.

Lesditz prestres ne sont pas en moindre reputation chez les étrangiers, qu'en leur païs: & dont procede celà: il est aparent que c'est pour leurs vertus.

Quand les Vtopiés ordõnent leurs bendes pour guerroyer, les prestres se mettẽt à part, nõ pas gueres loing du cõflit, tous à genoux, reuestus de leurs ornemens sacrez, & les mains tendues

tendues au ciel. Auant toutes choſes ilz prient à Dieu qu'il luy plaiſe enuoyer la paix, puis demãdẽt victoire pour leurs gens, mais qu'icelle victoire ne ſe face par l'effuſiõ du ſang ne de l'vn ne de l'autre party. Quãd leur armee ha obtenu la victoire, ilz courẽt au cõflit, & là gardent d'exercer cruauté & meurtres enuers les vaincuz. Ceux qui ſont en dãger de mort, s'ilz peuuent vne fois voir leſ ditz preſtres & les nommer ilz ſont ſauuez. L'atouchement de leurs larges & plantureuſes robes preſeruẽt tous autres biẽs & richeſſes de tout outrage de guerre, dequoy toutes natiõs les ont à ſi grande eſtimation & hõneur, que bien ſouuent ont eſté cauſe non ſeulement de preſeruer leurs exercites de fureur des ennemis, ains auſsi les ennemis du dãger de leurs oſtz. Il eſt tout manifeſte q̃ quelq̃ fois on ha veu leurs ſouldads

mis en route, hors de tout espoir, tournant le dos pour fuir, les ennemis encharnez sus eux, pour les piller & occir. Mais pour la venue desditz prestres qui se mettoyent entre les deux gẽdarmeries, la boucherie cessoit, la meslee se rõpoit & la paix se faisoit. Car il ne fut iamais peuple si cruel, inhumain & barbare, enuers lequel la personne desditz prestres ne fust tenue cõme sainte, sacree & inuiolable. Touchant leurs festes, ilz solennisent le premier & dernier iour de chacũ mois, aussi de chacun an, lequel ilz partissent & diuisent par mois finissans par le circuit de chacune Lune, cõme l'an finit quand le Soleil ha fait son cours, le lõg dudit an tous les premiers iours desdites festes ilz les nõment en leur langue Cynemernes, & les derniers Trapemernes, qui valent autãt comme premieres festes, & dernieres festes.

Les

Les egliſes en ce lieu ſont fort belles, & non ſeulement enrichies de bel ouurage, mais auſsi amples & ſpacieuſes, & contenantes grād nōbre de peuple, ce qui n'eſtoit neceſſaire de faire, pource qu'en Vtopie il y ha peu de temples, toutefois ſont vn petit obſcurs, non pas par ignorance d'architecture, mais ilz diſent que ce fut par le conſeil des preſtres, eſtās d'opinion que la trop grande clarté fait vaguer les pēſees & ſe répandre çà & là, mais la moyēne lueur les reſerroit & augmentoit la deuotion. Comme ſont leurs egliſes.

Et pource que tous n'ont vn meſme cultiuement & vne meſme religion (comme i'ay dit deuant) ce neantmoins toutes les formes & maniéres de ladite religion, iaçoit ce qu'elles ſoyent diuerſes & differentes communemēt, toutefois ſe conforment toutes comme en vne fin

quant au cultiuement & adoration de diuine nature, c'eſt à dire que cõbien que les Vtopiens ſoyent differens particulierement en leur maniere d'adorer, car les vns adorent le Soleil, les autres la Lune & choſes ſemblables, nonobſtant pẽſent que ce qu'ilz adorent eſt Dieu, & eſt leur intention, en ce faiſant de faire honneur à l'eternel & ſouuerain qui ha creé toutes choſes, mais ne ſauent qui il eſt.

On ne void rien & n'oyt on dedans leſdites egliſes, qui ne ſoit veu quadrer & eſtre conforme à toutes leurs manieres d'adorer Dieu en cõmun. Si quelque ſecte ha vn ſacrifice à faire en particulier, on le fait chacun en ſa maiſon. Les ſacrifices publiqs ſe font en tel ordre & police, qu'ilz ne deroguent aucunement aux ſacrifices particuliers. En leurs temples on n'y void image nul, affin

qu'vn

qu'vn chacun soit libre & franc de conceuoir en son entendement l'effigie de Dieu telle qu'il luy plaira. Ilz n'inuoquét point de nō de Dieu autre que Mythra, tous l'apellét ainsi en commun. Par ce mot là tous vnanimement concordent & conuiennét à cognoistre vne nature de diuine maiesté quiconque elle soit. Ilz n'aprehendent & conçoiuent en leur entendement aucunes prieres, qu'il ne soit loisible à vn chacun de les prononcer sans offenser leur secte. Dōcques se trouuent ilz au temple aux iours qu'ilz appellent dernieres festes, à heure de soir encores à ieun, pour rendre graces à Dieu de l'an & mois heureusemét passé, duquel ceste feste est le dernier iour. Le iour d'apres, qu'ilz appellét premiere feste, ilz s'assemblent au matin es eglises, prians Dieu que l'an ou mois ensuiuant, ou ilz commencent ceste

feſte, leur ſoit proſpere. Aux dernieres feſtes, ainçois que les femmes aillent au tẽple, ſe iettent aux piedz de leurs maris, & les enfans deuant leurs peres & meres à genoux, confeſſans auoir failly, & n'auoir pas bien fait leur deuoir enuers eux. Ainſi demandent ilz pardon de l'offence, en ſorte que ſi d'auenture ilz auoyent eu quelque haine ou diſcord enſemble, ilz la departent en ce point, affin que d'vn cueur pur, ſerain & net ilz aſsiſtent aux ſacrifices: car ilz eſtiment que ce n'eſt pas tour d'homme de biẽ, de ſe trouuer le iour de la feſte à l'egliſe, & auoir quelque trouble & inimitié contre ſon prochain, pourtant les Vtopiens ne s'ingerẽt iamais de ſe preſenter à l'egliſe le iour deſdites feſtes s'ilz ſentent auoir le cueur gros d'ire ou rancune à l'encontre de quelqu'vn que premierement ne ſoyent reconciliez

conciliez, & que leur courage ne ſoit purgé & nettoyé, craignans que Dieu ne les puniſſe griéuemẽt pour leurs delitz. Quand ilz ſont venuz à l'egliſe, les hommes ſe mettent au coſté dextre, & les femmes à part à feneſtre, & s'eſtabliſſent, en ſorte que tous les enfans maſles de chacune maiſon ſont deuant le pere de famille, les filles deuant la mere. Ainſi met on ordre & arroy, affin que ceux qui ont la charge d'inſtruire & endoctriner leſditz enfans en leurs maiſons, pareillement quand ſont dehors ayent égard à leurs geſtes contenances & manieres de l'egliſe. Semblablement leſditz Vtopiens ſont ſoigneux en ces lieux ſacrez de meſler & ioindre vn ieune enfant auec vn plus aagé, de crainte que ſi on donnoit charge d'vn enfant à vn autre d'aage égal, ilz n'a-

busassent l'vn l'autre, & passassent le temps à folies pueriles, lors qu'ilz deuroyent seruir à Dieu, estre en deuotion, & conceuoir vn émouuement & inflammation aux vertus.

En leurs sacrifices ilz ne tuent iamais beste, pource qu'ilz pensent que la diuine clemence ne se réiouist de sang, boucheries, & occisions, laquelle ha élargy la vie à ceste raison aux bestes, affin qu'elles vesquissent, & non qu'elles fussent tuees. Mais ilz font sacrifices à Dieu d'encens & autres odeurs: D'auantage portent force de cierges & chandeles, non pourtant qu'ilz ne sachent bien que celà n'aporte profit à Dieu, non plus que les prieres des hõmes, mais ilz sont d'opinion que ceste forme de l'adorer auec telles odeurs & lumieres, qui ne sont nuisibles à rien luy plaist, entant

tant que par telles cerimonies les hommes se sentent aucunemẽt éleuez en deuotion, & plus ioyeux & deliberez au cultiuement de luy.

Quand le peuple va le iour de feste à l'egliſe, il s'acouſtre tout de blanc.

Les preſtres se veſtent d'ornemens de diuerſes couleurs, qui ſont faitz de ſorte & ouurage merueilleux, d'vne matiere non pas beaucoup precieuſe, car ilz ne ſont tiſſus de fil d'or, ny entrelaſſez de pierres precieuſes: mais de diuerſes plumes d'oiſeaux tant ioliment & auec ſi grand artifice aornez, que la valeur & eſtimation de nulle matiere, fuſt elle d'or, ou d'argent, ou de ſoye, n'eſt à equiparer audit ouurage.

D'auantage en ces pennes & plumes d'oiſeaux, & en certain ordre

& arrengement d'icelles, dont les acouſtremens des preſtres ſont mépartiz & diuiſez, les Vtopiens diſent que quelques ſecrets myſteres y ſont comprins, deſquelz quand ilz cognoiſſent l'interpretation, qui leur eſt declaree par les preſtres, ilz ſont amonneſtez & acertenez des biens que Dieu leur ha fait, & comme ilz le doiuent aimer, honorer, & reuerer de leur coſté, & faire plaiſir les vns aux autres. Auſsi toſt que le preſtre part de la ſecretainerie, & qu'il s'offre ainſi reueſtu deſditz ornemens, tout le peuple ſoudain ſe iette contre terre par reuerence, en ſi profonde & belle ſilence de tous coſtez, que telle aparence & maniere de faire donne quelque terreur & crainte, quaſi comme ſi aucune deité y fuſt preſente. Puis quand ilz ont quelque peu demouré contre

terre,

terre, le preſtre leur donne ſigne, lors ſe lieuent & chantent quelques cantiques en l'honneur de Dieu, qu'ilz entremeſſent d'inſtrumens muſicaux, bien d'autre ſorte que nous ne voyons faire en noz regiõs. Ainſi comme en leur muſique ilz vſent de pluſieurs chantz, qui en douceur ſurpaſſent de beaucoup noſtre vſage, auſsi s'aident ilz de pluſieurs façons, qui ne doiuent eſtre comparees aux noſtres.

Mais ſans doute ilz nous ſurmontent grandement d'vne choſe, c'eſt que toute leur muſique qui ſe chante par orgues, ou autres inſtrumens, ou par voix humaine, imite & exprime tant bien les paſsions naturelles, & le ſon eſt tant proprement accommodé à la matiere, ſoit l'oraiſon deprecatiue, ioyeuſe, mitigatiue, ou contenant quelque trouble,

ble, dueil & courroux, la sorte & forme de leur melodie donne tant bien à entendre la chose dequoy ilz chantent, qu'elle émeut merueilleusement penetre & enflamme les cueurs des auditeurs.

A la fin le prestre & le peuple font solennelles prieres si bien ordonnees, que ce que tous ensemble recitent, vn chacun d'eux le pourroit referer à soy en particulier.

En ces oraisons là vn chacun recognoit Dieu comme autheur de la creation & gouuernement du monde, & consequemment de tous autres biens: aussi luy rend graces des bienfaitz receuz & specialemẽt que par la faueur d'iceluy createur il est écheu en vne Republique tant heureuse & fortunee, pareillemẽt qu'il est paruenu en vne religion qu'il espere estre tresueritables.

En

En quoy s'il erre, & s'il y en ha quelques autres meilleures, & que Dieu aprouue plus, il prie que sa bonté face qu'il en ait la cognoissance, & qu'il est prest & apareillé de suiuir le chemin de quelque costé que ce soit, ou il luy plaira le conduire & adresser. Mais si ceste forme & maniere de Republique qu'il tiẽt est bonne, & sa religion droite, qu'il luy donne grace de perseuerer en icelles, & estre constant, & pareillement qu'il vueille guider tous les autres mortelz à ces mesmes constitutions, mœurs, loix, coustumes: & en ceste mesme opinion & iugemẽt d'ainsi adorer si ce n'est son plaisir qu'on le reuere & honore en diuerses sortes. Finalement il prie que quãd il sera mort, à la departie Dieu le vueille receuoir sans l'éconduire, & que de limiter le tẽps tost outard,

il

il n'eſt aſſez hardy d'en faire requeſte: iaçoit ce que moyennant que ſa maieſté fuſt offenſee, il y ſeroit bien plus agreable de paruenir par mort laborieuſe & penible en ſon paradis, que d'eſtre detenu plus longuement en ceſte vie mortelle, combien que le cours en fuſt treſheureux & proſpere. Ces oraiſons telles miſes à fin, de rechef les Vtopiens s'enclinent contre terre, & toſt apres ſe ſourdent & s'en vont diſner, puis apres diſner le demourãt du iour ſe parfait en ieux, & exercices de guerre. Ie vous ay décrit le plus veritablemẽt que i'ay peu la ſorte & maniere de ceſte Republique des Vtopiẽs, laquelle i'eſtime & croy n'eſtre ſeulemẽt treſbonne, mais ſeule qui doiue de droit s'attribuer le nom de Republique entre toutes les autres nations, ou on parle aſſez de l'vtil

l'vtilité publique, mais ce pendant on ne penſe que de ſon bien en particulier. En Vtopie ou il n'y ha rien particulier, totalement le peuple eſt attentif aux negoces publiques, qui eſt vn bien à vn chacun en commun & en priué. Car aux autres regiõs, qui eſt celuy qui ne cognoiſſe, que ſi vn perſonnage ne penſe de ſoy particulieremẽt, il pourra mourir de faim, & fuſt la Republique la plus opulẽte & fleuriſſante du monde? parquoy neceſsité le contraint d'auoir pluſtoſt égard de ſoy, que d'autruy. Au contraire en Vtopie, ou toutes choſes ſont communes à tous, nul ne doute, que neceſsité auienne à quelqu'vn en particulier (moyennant qu'on face ſon deuoir, que les greniers publicqs ſoyent remplis de ce qui apartient à la vie) car les biens ſe departiſſent en ce

lieu bien equitablement & iuſtement, & ſi n'y ha point en Vtopie de poures ne de mendians.

Et comme ainſi ſoit que nul perſonnage ne poſſede rien, toutefois tous ſont riches.

Eſt il plus grande richeſſe, que tout ſoucy totalement mis hors & forclus, viure ioyeuſement & paiſiblement? n'eſtre en émoy & crainte de ſon boire & manger? n'eſtre vexé & tourmenté des demandes plaintiues de ſa femme? ne craindre pour l'auenir que poureté vienne à ſes enfans? n'eſtre en detreſſe & anxieté du douaire de ſes filles? & ne penſer d'aquerir des biens pour les marier, mais eſtre aſſeuré de felicité & viures, pour ſoy, pour tous ſes parens & amis, ſa femme, enfans, filz de ſes enfans, & vne longue genealogie, dequoy les gentilz hommes

font

font tant de cas? C'est encores plus grande chose qu'on ne pense pas moins de ceux qui maintenant sont foibles & impotens, lesquelz ont le temps passé trauaillé & labouré, que de ceux qui à ceste heure besognent.

I'aymeroy bien que quelqu'vn s'osast enhardir de comparer la iustice que font les autres nations à l'equité des Vtopiens, esquelles ie puisse mourir si i'ay trouué aucune trace n'aparence de vray legitime droit.

Mais quelle iustice est ce, qu'on void quelque gentilhomme, quelque orfeure, ou quelque vsurier, ou autres qui totalement ne font rien, ou ce qu'ilz font est de ceste sorte, qu'il n'est pas grandement necessaire à l'vtilité de la Republique, mener si grande vogue, & viure si magni-

fiquement d'oiſiueté, ou d'vne negociation ſuperflue & vaine? veu que ce pendant vn poure ſeruiteur, vn charretier, vn maréchal, vn maſſon, vn charpentier, vn manouurier & vn laboureur ont leur vie ſi pourement, & ſont tous ſi mal traitez (combien qu'ilz ſoyent en trauail ſi grand & aſsidu) qu'vn cheual ſeroit bien laſſé d'en ſouſtenir autãt, & eſt leur labeur ſi neceſſaire qu'vne Republique ne pourroit durer vn an ſans eux. Parquoy me ſembleroit que les cheuaux auroyent meilleur temps que n'ont pas telles manieres de poures ouuriers, pource qu'ilz n'ont pas peine ſi continue, & leur viure n'eſt gueres moins bon, ains à leur apetit meilleur, & plus propre.

D'auantage ne ſont en ſoucy pour l'auenir dequoy ilz viuront.

Labeur ſterile & peine infructueuſe tour

se tormente & point lesdites poures personnes à l'heure, & la recordation & souuenance de leur poureté aduenir en vieillesse les tue, pour ce que leurs gages iournelz sont si petis, qu'à grande peine en viuent ilz pour le iour, parquoy ne peut rien demeurer de superabondant pour suruenir à leur vieillesse.

Ceste republique là n'est elle pas bien iniuste & ingrate d'otroyer tant de dons & biens par prodigalité, à gens qui se disent nobles, à orfeures, & aux autres de ceste sorte, ou à personnages oisifz, ou à flateurs, & ouuriers de vaines voluptez, & au contraire ne tenir conte, & pourement traiter laboureurs, charbonniers, seruiteurs, charretiers, charpentiers, maréchaux, & autres de semblable estat?

Et apres que ladite republique ha

abuſé des trauaux & labeurs d'iceux, ce pendant qu'ilz eſtoyent en fleur d'aage: quand puis apres ilz ſont deuenus vielz & maladifz, ſe monſtrans ingratiſsime les recompenſé de poureté, en les laiſſans mourir miſerablement de faim, mettans en oubly tant de vieilles ſueurs, de peines, & tant de plaiſirs qu'ilz luy ont fait en leur temps, qu'eſt ce à dire que les riches de iour en iour cõtreroulent le ſalaire qu'vn poure ouurier peut gaigner pour ſa iournee: le retrenchent, & y pratiquent, non ſeulement par fraude particuliere, mais par loix & ordonnances publiques, en ſorte que ce qui ſembloit le temps paſſé iniuſte de recompenſer mal ceux qui faiſoyent tout plein de plaiſirs à la Republique, les ſuſditz riches hommes, ont tourné le fueillet, gaſté & depraué

leſdi

lesdites bonnes opiniõs,& ont voulu tenir que telle iniustice estoit iustice,& en ont promulgué ordõnances & statutz. Parquoy quand ie pẽse à toutes ces republiques,qu'on dit pour le iourd'huy estre en maints lieux floriſſantes & opulentes, rien ne me semble autre chose (ou ainsi Dieu me puisse aimer) qu'vne aliãce & vnanimité de riches gẽs, qui souz couleur d'estre assemblez pour regir le bien public, pensent seulemẽt de leur profit priué, excogitent, & inuentent toutes les manieres & fineſſes comme ilz pourroyent garder & retenir les biens qu'ilz ont amaſſez par faux ars, sans crainte de les perdre,& qu'ilz en aquierẽt d'autres qui ne leur coustẽt gueres par le labeur & trauail de tous les poures, & qu'ilz abusent desdirz poures, depuis que ceste tourbe de ri-

ches ont eſtably que telles tromperies & deceptions ſoyent obſeruees au nom de Republique, & meſme au nom des poures qui ſont comprins en ceſte dite Republique, leſdites inuentions paſſent & ſont reputees comme loix : & les biens qui euſſent peu ſuffire à nourrir & entretenir eux & les poures enſemble, ces gros hurons, ou n'y giſt gueres de bonté, les ont partis entre eux par vne conuoitiſe & auarice inſatiable, ô combien telles manieres de gens ſont élognez de la Republique heureuſe des Vtopiens, de laquelle eſt retrenchee vne infinité & monceau innumerable d'ennuis & fâcheries, & vne ſemence de vices totalement arrachee, pource qu'ilz ont oſté toute auidité de pecune, & l'vſage auſsi d'icelle, de leurdite Republique. Qui eſt celuy qui ignore,

que

que quand pecune seroit mise hors de la fantasie des hommes,& qu'elle seroit totalement contemnee & despriſee, que pareillement ne fussent abolies & aneãties fraudes, larcins, rapines,proces,tumultes, noises,seditions, meurtres, trahisons & empoisonnemens, qui sont punis par quotidiens suplices,plustost que refrenez? pareillement si l'vsage de l'argent estoit delaissé,qui est ce qui doute qu'à ce mesme instant ne fussent peris & mors crainte, solicitudes,soucis,labeurs,veilles,& pouretez,qui est veuë seule auoir indigence de pecune?mais croyez que si ladite pecune estoit hors du pensemẽt des hommes,poureté seroit soudain diminuee. Et pour en donner la preuue plus clerement, pense à part toy & considere vne annee de sterilité, en laquelle est auenu que dix

mille personnes sont mors de faim, ie gage qu'à la fin de ceste indigence & cherté, qui eust voulu ouurir les greniers des riches qu'on eust trouué autant de grains qu'on eust peu distribuer & élargir à ceux qui sont mors en poureté, & personne ne se fust senty de ceste écharceté de biẽs procedant de quelque vice d'air, & imperfection de la terre. Car certes vn chacun viuroit bien aisemẽt, si ce n'estoit ceste benoiste sainte pecune, qu'on dit qui fut trouuee, affin que plus facilement on eust acces aux viures par icelle, mais c'est celle qui nous clost les chemins, & nous trenche lesditz viures.

Irrision.

Ie ne doute point que les riches mesmes ne sachent & entendent bien, que l'estat seroit meilleur, & qu'il vaudroit mieux n'auoir faute des choses qui sont necessaires à la vie

la vie humaine, que d'abonder en plusieurs biens superfluz: & qu'il seroit trop plus conuenable au requoy & tranquilité des hommes, d'estre exempté & deliuré d'vne infinité de maux, qu'estre enuironné de grandes opulences & richesses.

Ie ne doute point que l'égard d'vn chacun à son profit, ou l'authorité de Iesus Christ nostre sauueur (qui par sa grande sageſſe ne pouuoit ignorer ce qui estoit tresincommode aux mortelz, ne pour sa grande & parfaite bonté ce dequoy il est plein n'euſt seu conseiller chose qui n'euſt esté tresbonne) n'euſt desia aisement attiré tout le monde aux loix de ceste Republique Vtopienne, si ceste seule beste orgueil, qui est prince, & pere de tous autres vices, n'y resistoit: Car orgueil prent sa felicité, & exalte son estat,

non

non point de ses profitz, mais des incommoditez d'autruy, il ne voudroit obtenir la place d'vn Dieu. pour estre priué de la domination sur les poures miserables, lesquelz il tiẽt souz son empire, & se moque d'iceux, affin que sa felicité, quand à la comparaison des miseres & calamitez des poures, soit plus exaucee, & en plus grande magnificence, & apres auoir mis au vẽt ses richesses, il tourmẽte & mette en detresse les indigens par defaute & necessité.

Ce serpent infernal, pource qu'il est si auant fiché es pensees des hommes, qu'il n'en peut estre aisement éloigné & arraché, tient le siege en ce lieu, affin que les humains ne puissent élire meilleure voye, & les retarde ainsi que le poisson nommé Remora, qui detient & atarge les nauires à son plaisir.

A tout

A tout le moins ie suis ioyeux que ceste maniere de Republique laquel le ie desire à toutes autres natiõs & est écheuë aux Vtopiens, qui ont ensuiuy si bõne forme de viure, par laquelle ilz ont si bien fondé leur Republique, & si heureusement, qu'elle sera par durable, ainsi qu'en peuuent deuiner les hommes par coniecture humaine. Puis que le vice d'ambitiõ auec les autres que i'ay deuant dit, sont forclos d'Vtopie, il ne faut point craindre qu'entre les citoyens il sourde quelque discord. Certes ambition ha esté cause de la perdition de maintes villes opulentes, & tresbien munies. Puisque concorde y regne auec bonnes mœurs prinses & entretenues par conseil & raison, croyez que l'enuie de tous les Princes voisins, qui y ha cuidé faire entree, mais en ha esté repoussee, ne peut

peut mettre au desarroy ne troubler l'empire Vtopien. Apres que Raphaël eut recité ces matieres, laçoit ce que maintes choses me vinsent en la memoire, qui me sembloyent bien mal establies, quand aux mœurs & loix de ce peuple Vtopique, & specialement de leur maniere de faire la guerre, touchãt aussi leurs sacrifices & religion, & autres statutz de quoy ilz vsent, pareillement de ce qu'ilz viuent en commun, sans aucun commerce & trafique de pecune (qui est le plus principal fondement de toute leur institution) sans l'vsage de laquelle pecune toute noblesse, magnificence, dignité, gloire & maiesté, qui sont les vrays ornemens, l'embeliſſemẽt, & l'hõneur d'vne Republique, selon la cõmune opiniõ, est ruinee du tout en tout: toutefois pour ce que ie cognoiſſ

gnoissoy que ledit Raphaël estoit las de deuiser & composer de ceste Isle Vtopiéne,& aussi que ie n'auoy pas l'experience,s'il eust voulu endurer qu'on eust disputé cõtre ses propos,& specialement i'auoy encores recordation qu'aucuns auoyent esté reprins de luy à ceste cause, qu'ilz craignoyent quasi, qu'ilz ne fussent estimez assez sages(comme il disoit) s'ilz n'eussent trouué quelque chose, en quoy eussent peu confuter les inuentiõs des autres:pourtant apres auoir loué la doctrine & enseignemẽt des Vtopiés, & extolé sa harengue : ie le prins par la main & le menay souper dẽs mon logis,luy disant q̃ nous auriõs vne autrefois loisir & oportunité de pẽser plus profondement de ces mesmes choses, & d'en conferer ensemble plus largement, que pleust à Dieu que quelquefois le

cas

cas auint. Or comme ie ne puis me consentir à toutes les choses qui furent dites de ce personnage, cõbien qu'il fust sans controuerse & different sauantissime,& fort expert aux affaires humains,ainsi ie confesse facilement que beaucoup de cas sont en la Republique des Vtopiẽs que ie desiroy plus vrayement estre en nos villes de pardeçà,que ie n'esperoy.

CY FINE LE DEVIS ET propos d'apres disner,de Raphaël Hythlodeus,touchant les Loix & mœurs de l'Isle d'Vtopie, qui n'est encores à gueres de gens cogneuë,mis en elegance Latine par illustre, tresdocte, & bien renommé personnage le seigneur Thomas Morus Chancelier d'Angleterre, & nouuellement tourné en langue Françoyse.

Espoir en mieux.

INTERPRETATION SVR LES NOMS PROpres des personnes, choses, ou circõstances, qui par l'autheur ont esté inuentez & formez à plaisir, & à propos de l'histoire Vtopique:

Donnans grande intelligence du tresmoral argument d'icelle, & à l'exemplaire narration de la Republique d'Vtopie: qui telle deuroit estre par tout: & iamais, & en nul lieu telle ne fut (comme bien la significance desditz noms le monstre) qui tous en Grec ou Barbare denotent personnes qui onc ne furent, ne sont, ne seront, sinon par imagination, comme ensuit.

Raphaël Hythlodæus

Annonciateur de plaisans propos inuentez vray semblablement, & vtile-

ment tel qu'eſt introduit ce perſonnage peregrinateur Portugalois.

Polylerites

Grandes & pluſieurs bourdes de peuples qui ne ſont.

Achoriens

Habitans ſans regiõ, qui eſt impoſſible.

Macarenſes

Bienheureux en tout contentement ſans rien auoir: mais ou ſont ilz?

Vtopie & Vtopus

Nul lieu, & Seigneur ou Roy ſans terre.

Amaurot

Obſcur & incogneu, nom de ville qui ne fut iamais cognue en toute la Geographie.

Anydre

Fleuue ſans eau, ce que homme onc ne vid.

Syphogrant

Barbare impoſition de nom à plaiſir,

pour

pour vn Echeuin ou Conſul de ville: Autrement ſignifiant grand porchier.

Tranibore

Nom barbare mis à plaiſir: ou bien ſignifiant manifeſte deuorateur: cy mis pour ſouuerain Magiſtrat.

Phylarche

Garde de ſouueraine iuſtice.

Protophylarche

Premier & ſouuerain iuſticier.

Anemoliens

Gens de vent, & vanité, qui ſont de neant.

Alaopolites

Vagans & non arreſtez citoyens, en nul lieu confinez.

Nephelogetes

Obſcurs, & non nobles laboureurs.

Zapoletes

Vendeurs de leur vie au plus offrant.

Cynemernos

Nom barbare, mis pour premiere

feſte du mois: ou bien ſignifiant ſoucy de chien pour le viure ſeul.

Trapemernos

Autre vocable barbare, impoſé & forgé à plaiſir, pour derniere feſte du mois: Autrement ſignifiant preſente ſolicitude.

Tous leſquelz noms ſignificatifz de choſes nulles, ou vaines, & appropriez aux perſonnes, lieux & faitz, feintz & inuentez pluſtoſt que vrais, donnẽt aſſez à entendre que ceſte Vtopique eſt inuention de Republique, telle qui n'eſt, ne fut, ne ſera: fort bien deguiſee en figure hiſtoriale, par l'imagination d'vn bon & prudent eſprit, phantaſiant & faiſant chaſteaux en Heſpagne, d'vne parfaite politique, telle qu'il l'euſt deſiree eſtre en Angleterre & par tout, pour ſur icelle donner exemple d'emendation aux preſens gouuernemens & adminiſtrations principales ou publiques.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES du premier & second liure de la description de l'isle d'Vtopie.

LEs excellens propos que tint vn nommé Raphaël Hythlodæus Portugalois, touchant le bon regime de la Republique : auec le reçit qu'il fit des mœurs, loix, & coustumes bien ordonnees des habitans d'Vtopie nouuelle isle. page 9

Description de la largeur & longueur de l'isle d'Vtopie 118

Des villes, & specialement de la ville d'Amaurot 129

Des Magistratz, & gouuerneurs des villes 137

Des mestiers q̃ sõt exercitez en Vtopie 140

Des affaires cõmerces, familiaritez & traitez que les Vtopiens ont les vns auec les autres 156

Des pelerinages des Vtopiens 173

Des cõditiõs des serfz prins en guerre 237

De la maniere de guerroyer des Vtopiens, page 263

Du cultiuement maniere d'adorer, religion & creance des Vtopiens 294

LA TABLE DES MATIERES CONTENVES AV PREMIER & second liure de la description de l'Isle d'Vtopie.

Comment Thomas Morus fut enuoyé en Ambassade en Flandres en la compagnie de Cuthbert Tunstal secretaire du Roy d'Angleterre, page 8

Prouerbe conuenable à ceux qui de leur interpretation veulent éclarcir chose qui est de soy mesme à tous cognue 9

Comment Pierre Gilles ieune personnage homme docte & bien morigeré natif d'Anuers fut cognu dudit Ambassadeur 10

Tresillustre apophthegme conuenant à ceux qui n'ont point de sepulture 14

Raphaël par narrations de diuerses choses & cognoissance de diuerses regions fut veu & cognu docte homme par Pierre Gilles

Gilles 23
C'eſt aſſez aux Princes & Roys de ſe ſeruir de ceux qui deſirent à eſtre éleuez à gran de dignité, & en icelle enuers ſes ſuiets exercer amitié 25
Des loix peu equitables 33
Comme on doit mettre ordre qu'il ne ſoit point tant de larrons 34
Quel dommage c'eſt que d'auoir touſiours garniſons de gendarmes en vn païs 39
Il exprime la maniere acouſtumee d'vn Cardinal d'Angleterre de faire taire vn perſonage s'il parle plus qu'il n'apartiẽt page 52
La republique des Polerites en Perſe 59
Au païs des Chreſtiẽs on ne fait pas cela 60
Les valetz des gentilz-hommes & maintz autres en Chreſtienté maintenãt penſent eſtre choſes hõneſte d'auoir ainſi les cheueux coupez 63
Ioyeux dialogue d'vn frere preſcheur & d'vn fol 70
Lordonnance d'vn fol ſur les moines mendians 72
Icy il touche les flateurs 75
Icy déconſeille couuertement de faire la guerre en Italie 78
Les ſuiſſes ſont à qui plus leur donne 80
Exemple digne d'eſtre noté 81

Le dit du riche Craſſus 89
Loy admirable des Macarenſes 95
Prouerbe conuenable aux Princes & Roys page 97
Philoſophie ſcolaſtique 97
Merueilleuſe ſimilitude 97
Les ſtatus des Vtopiens 122.97
Le lieu ſeur de nature eſt defendu & gardé d'vn rocher qui luy ſert de fortereſſe 119
Vtopie dite & nommee d'Vtopus leur Prince 121
Les villes de l'Isle d'Vtopie 121
Similitude eſt cauſe de concorde 121
Petit interuale entre les villes d'Vtopie 123
Diſtribution des champs 123
Le contraire ſe fait maintenant par toutes les Republiques du monde 124
Le principal ſoing c'eſt du labourage 124
L'office des laboureurs 125
Merueilleuſe maniere de faire couuer les œufz 125
L'vſage des bœufz 126
La viande & bruuage des Vtopiens 127
Grand nombre de gens ſert beaucoup à la beſogne 128
La deſcription de la ville d'Amaurot capitale des Vtopiens 129
La deſcription de la riuiere d'Anidrus 129

Le ſem

Le ſemblable ſe fait en Angleterre à la riuiere de Ramiſe qui paſſe par Londres page 130
En cecy conuient Londres & Amaurot 131
L'vſage d'eau douce bonne à boire 132
La munition des murailles 132
Comme ſont les rues 132
Les edifices qu'ilz ont de couſtume de baſtir 132
Les iardins iointz aux maiſons 132
Cecy ſent la communauté Platonique 133
L'vtilité des iardins fort louee par Virgile page 133
Voirrines faites de voirre & auſsi de fine toile 135
Tranibore en langue Vtopienne ſignifie preuoſt, baillif en la noſtre 136
Tyrannie odieuſe à vne republique bien ordonnee 138
Soudain mettent fin aux proces & aux autres païs on les alonge tout à gré 138
On ne doit rien eſtablir à la legiere 138
Pleuſt à Dieu que ainſi on fiſt pour le iourd'huy en noz cours 139
Chacun ſe meſle en Vtopie de l'agriculture & en noz regions y en ha peu encores ſont ilz contemnez & depriſez 140
On doit aprendre meſtier pour la neceſsité de vie non pour la ſuperfluité 141

Les Vtopiens se vestent presque tous d'vne mesme guise 141
Nul citoyen n'est dégarny d'aucun artifice page 141
Vn personnage se doit appliquer ou sa nature l'atire 142
On doit deietter d'vne republique les oisifz 143
On doit moderer le trauail desouuriers 143
Le temps employé aux letres 144
Le ieu des Vtopiens apres souper 145
Ieux hazardeux sont maintenant commūs aux gros seigneurs 145
Les ieux des Vtopiens recreatifz & vtiles ensemble 145
Les sortes de gens oisifz chez les autres nations 147
Reprinse des gentilz-hommes 147
Dit de grande prudence 148
Les gouuerneurs & officiers mesmes en Vtopie besognent 150
Gens letrez seulement sont appellez aux offices 151
Comme on euite grans frais & coust en edifices 151
Comme les Vtopiens euitent grand coust en habillement 153
Le nombre des citoyens d'Vtopie 157
Ainsi peut on deietter vne tourbe de valetz

ocieux 159
Les ordures & infections amaſſees en vne ville ſont cauſe de peſte 161
Par l'occiſion qu'on fait des beſtes les hommes ſe peuuẽt adõner à occir & tuer l'vn l'autre 163
Le ſoing qu'on ha des malades 163
Les diſnees & ſoupees ſe font en ſales communes 165
Les Vtopiens ſur toutes choſes veulent que rien ne ſoit fait par contrainte 165
Les femmes ſeruent de cuiſiniers à faire & ſeruir les viandes 166
Les citoyens ſont inuitez à bien faire par louange 168
Comment il nourriſſent leurs enfans 168
Les ieunes ſont meslez en la table auec les plus anciens 169
On ha regard à faire hõneur aux anciẽs 169
A grande peine fait on cela maintenant en d'aucuns monaſteres de ce païs 169
Chanſons de muſique à diſner & ſouper 172
En tous affaires les Vtopiens ont memoire de leur communité 177
Il eſt plus commode d'euiter la guerre par argent & fineſſe que la faire auec grãde effuſion de ſang humain 178
O le grand ouurier de bien dire 178

L'or estimé moins que le fer en Vtopie 180
Magnifique mépris de l'or 183
Gens criminelz & infames portent l'or en Vtopie en signe de infamie 183
Les perles seruent de passer temps aux petis enfans 184
Voyez comme les Vtopiens se monstrent en ce cas icy plus sages que tous les chrestiens 192
L'estude & doctrine des Vtopiens 193
Il reprend les deuins qui disent la bonne & mauuaise fortune par la science syderale 195
Phisique incertaine. Les sciences morales page 196
Des biens de fortune & des biens de l'ame page 197
Les Vtopiens mettent leur felicité en honnestes voluptez 197
La theologie des Vtopiens 198
Il croyent que l'ame est immortelle, ainsi comme il n'est licite d'apeter toute volupté, ausi n'est il conuenable, si ce n'est à cause de vertu 198
Aucuns Chrestiens se procurent maux & douleurs ainsi comme si en cela gisoit vertu: mais ilz deuroyent plustost les porter patiemment si de hazard elles auiennent 201

Pactions & loix 203
Les plaisirs qu'on fait l'vn à l'autre 204
Comme les Vtopiens appellent vertu 205
Plaisirs contrefaitz & faux 206
Erreur de ceux qui se glorifient pour estre bien acoustrez 207
Folz honneurs 208
Vaine noblesse 209
Ieux hazardeux, comme cartes & dez 211
Le plaisir de la chasse 212
Femmes grosses dégoustees 215
L'espece des vrais plaisirs 215
Notez cecy diligemment 226
La felicité des Vtopiens & description d'iceux 226
Merueilleuse docilité des Vtopiens 229
Maintenant les grosses bestes sont aux lettres, & les beaux esprits corrompus par voluptez & plaisirs mundains 230
La merueilleuse equité de ceste gent Vtopienne 236
Des maladies curieusement par iceux obseruees 238
Mort volontaire 239
Des mariages 242
Les diuorces 246
Punitions estimees à l'arbitrage des officiers 248
La punition qu'ilz font de ceux qui solicitent

tent les filles pour les deflorer 249
De ceux qui se fardent 251
Les Vtopiens incitent leurs citoyens à faire leur deuoir par loyer & presens 251
Iugement des ambicieux 252
La dignité du Prince 253
Les Vtopiens ne font iamais paix auec les autres nations 257
Les sortes des armures dequoy vsent les Vtopiens 289
Pour le iourd'huy les vainqueurs portent la plus grande partie des fraiz 292
Les hommes doiuent estre attirez à religion par louange 300
Femmes élues à la dignité de prestrise 320
Excommunication des Vtopiens 320
Description de leurs egliſes 324
Irrision de l'inuention de pecune 346

FIN.

Schaefer 2480